

Fragments de vies, fragments de vieux

La Maison St-François :
un siècle de destins croisés



C'est bien de
être si vieux
mais pas trop,
ça change vite
l'âge.

L'Asile St-François pour
le Révérend Père Paul-Marie, capucin
à Sion.
accueille les vieillards et
se du canton.
Il abrite à l'heure ac
Conditions d'admission
Pour être admis à l'Asile, il
Avoir au moins 60
pas être
, etc.
être



Nathalie Getz

Photos : Vanessa Parisi
Illustrations : Amélie Buri

Fragments de vies, fragments de vieux

La Maison St-François :
un siècle de destins croisés



Nathalie Getz

Photos : Vanessa Parisi

Illustrations : Amélie Buri

Le mot de la présidente

Une centenaire rayonnante

« La véritable admiration consiste à se réjouir de la manière dont le travail d'un aîné éclaire notre présent et nous aide à découvrir notre propre chemin. »

Fabrice Midal

Depuis cent ans, de nombreuses personnes se sont succédé pour créer, développer, faire vivre la Maison St-François, remettant sans cesse l'ouvrage sur le métier, toujours dans le même but : apporter confort et plaisir à ses résidents.

En cent ans, le niveau de vie a beaucoup évolué et la protection sociale de la personne aussi. La Maison St-François a suivi cette évolution et s'est adaptée au fil des ans aux nouveaux standards.

Chaque année, des améliorations ont été apportées à cette Maison pour qu'elle puisse offrir un cadre de vie de qualité à nos aînés qui ne peuvent plus demeurer dans leur appartement ou leur maison.

Les constantes mises à jour font que notre centenaire a rajeuni pour atteindre sa meilleure forme et son plus bel âge.

Tout sera fait pour qu'elle se maintienne dans cette forme rayonnante.

Mais ne nous trompons pas, si les chirurgies esthétiques ont préservé l'aspect physique de la Maison, c'est aussi et surtout l'esprit insufflé par tous ceux et celles qui s'y sont dévoués et

qui s'y dévouent aujourd'hui encore qui assure sa jeunesse.

En effet, que serait son bel aspect si les personnes qui y œuvraient n'apportaient pas tout leur dynamisme, leurs qualités professionnelles, leurs qualités de cœur et leur joie.

Lorsqu'un résident entre à la Maison St-François, il doit pouvoir rapidement se sentir chez lui et, à cette fin, tout est entrepris pour favoriser son autonomie et pour respecter ses habitudes et ses vœux. Rien ne serait possible sans l'engagement entier des personnes qui œuvrent dans cette Maison.

Aujourd'hui, nous ne pouvons que dire merci aux personnes qui ont été les pionnières il y a un siècle et à celles qui ont suivi pour faire perdurer la mission de cette Maison dédiée à saint François d'Assise. Puisse-t-il continuer à insuffler son esprit à cette Maison et la protéger !

© Patricia Clavien, présidente

Préface

Faire du neuf avec du vieux

« Et l'on voit de la flamme aux yeux
des jeunes gens. Mais dans l'œil du
vieillard, on voit de la lumière. »

Victor Hugo

Les vieux... Oserons-nous utiliser ce mot qui peut heurter certaines oreilles ? La question s'est posée au moment de choisir le titre du livre. Mais si on écoute bien, dans le mot Vieux, il y a Vie.

Et puis d'abord, à partir de quand sommes-nous vieux ? J'ai eu beau chercher, je n'ai trouvé aucune règle qui détermine la limite au-delà de laquelle nous basculerions dans ce clan. Ce qui est sûr, c'est que nous sommes tous les vieux de quelqu'un. Et que nous avons tous autour de nous un vieux ou une vieille qui nous inspire, nous éclaire et nous agace parfois aussi.

Lorsque j'ai commencé à recueillir les récits des résidents de St-François, je n'avais pas d'expérience particulière avec les personnes âgées et quand je suis arrivée pour la première fois dans les couloirs de la Maison, j'ai pensé avec appréhension en voyant ces têtes grisonnantes courbées sur leur déambulateur que rien ne ressemblait plus à un vieux qu'un autre vieux.

Mais ça, c'était avant.

Avant de les rencontrer. Avant de les écouter.

Au fil des entretiens, au-delà des rides, des cheveux gris et des corps fatigués, des histoires se sont élevées. Des histoires singulières, touchantes, vibrantes. Des récits du passé mais aussi du présent, qui évoquent les difficultés, les plaisirs et les questions existentielles que charrie inévitablement l'entrée dans le grand âge.


Chaque fois, je suis sortie de ces rencontres avec la sensation d'être remplie de quelque chose d'impalpable et de précieux, m'invitant à poser un regard neuf sur le monde dont je retrouvais, un peu étourdie, le bruit, la vitesse et l'agitation. « *Mais où courrons-nous ainsi ?* » me demandais-je alors en essayant d'allonger le pas pour suivre le rythme.

Celles et ceux qui arrivent doucement aux derniers chapitres de leur histoire, m'ont répété souvent : « *Comme c'est vite passé une vie* ». De là où ils se trouvent, ils ont la possibilité de discerner ce qui a été vraiment important pour eux dans ce passage ici sur terre. Leur parole éclaire notre présent. Pussions-nous les écouter et nous laisser toucher par leur sagesse afin de poser un regard éclairé sur le grand puzzle de nos existences et choisir en conscience les pièces que nous souhaitons y ajouter.

« *On ne fait pas du neuf avec du vieux* », dit le dicton. Ces récits démontrent le contraire : lorsque nous sommes capables d'en voir la valeur et le potentiel, le vieux a incontestablement la capacité de nous renouveler. Merci à chacun de « *mes vieux* ».

© Nathalie Getz

Dans les coulisses L'histoire du livre, pièce par pièce



Si les murs pouvaient parler, ceux de la Maison St-François en auraient des histoires à raconter. Lorsque j'ai été invitée à mettre en mots l'esprit et l'âme de cette institution centenaire, une évidence s'est imposée : qui, mieux que celles et ceux qui y résident, peuvent parler de ce lieu de vie ?

Ces onze récits ont été récoltés entre les mois de novembre 2019 et septembre 2022. Avec, entre deux, une pandémie qui nous a obligés à suspendre le projet pendant quelque temps.

Durant ces deux années, j'ai rencontré les protagonistes de ce livre pour quatre à six entretiens d'une heure trente environ, que j'enregistrais. S'ensuivait un travail de retranscription puis de rédaction avant de nous revoir pour que je leur lise « leur histoire ». Un moment chaque fois très intense, autant pour eux que pour moi, qui permettait si besoin d'ajouter, d'enlever ou de corriger ce qui devait l'être, afin que leur récit reflète fidèlement leur parcours tel qu'ils avaient envie de le raconter.

Libres de dire... et de taire

Je me suis inspirée de la démarche et de l'éthique du recueil de récits de vie en essayant de leur poser le moins de questions possible : je voulais en effet qu'ils se sentent totalement libres de raconter ce qu'ils avaient envie de raconter, à leur manière. Libres aussi de taire des parts d'eux.

Parfois, les souvenirs se sont révélés flous, tronqués, contradictoires. Qu'importe. Il ne s'agissait pas ici de chercher la Vérité, mais de lais-

ser les résidents prendre la parole exactement comme ils souhaitaient la prendre.

Enfin, j'ai eu à cœur de veiller à être la plus neutre possible, mais j'ai bien conscience que leurs histoires, telles qu'elles sont racontées ici, comprennent forcément une part de subjectivité puisqu'elles ont passé à travers les filtres de ma sensibilité et de ma propre histoire.

Une fois leur récit validé, les résidents se sont prêtés au jeu de la séance photos sous l'objectif spontané et créatif de Vanessa Parisi.

L'équipe d'animation m'a généreusement accompagnée dans ce projet en me mettant en lien avec les résidents pour qui la démarche pouvait faire pleinement sens. La plupart ont accepté avec joie et curiosité de se lancer dans cette aventure.

Se raconter autrement

La question s'est aussi posée avec force : comment donner la parole à toutes celles et tous ceux qui, atteints dans leur santé, ne peuvent plus s'exprimer de manière conventionnelle ? Là encore, j'ai été guidée avec beaucoup d'attention et de délicatesse par le personnel de l'animation et par l'art-thérapeute, qui m'ont permis de faire des rencontres bouleversantes, où les codes de communication passent par d'autres moyens : le toucher, la musique, les odeurs, les images ou la créativité... autant de ponts pour entrer en lien et découvrir des messages d'une percutante vérité qui ponctuent le livre au fil des pages « Se raconter autrement ».

L'histoire de St-François

L'historique de la Maison St-François m'a été très largement conté par monsieur Favre ; à nonante-huit ans, sa mémoire était époustouflante. J'ai complété ses propos et ses anecdotes grâce aux archives passionnantes conservées par la direction, qui m'ont permis de remonter un siècle en arrière.

Destins croisés

Enfin, toutes ces histoires ne seraient pas les mêmes sans l'engagement des femmes et des hommes qui, jour après jour, œuvrent pour que

la Maison soit un lieu de vie le plus agréable et réconfortant possible. Ils apparaissent dans les pages « Les métiers de St-François » pour lesquelles les équipes des différents secteurs se sont réunies afin d'identifier et de témoigner de leur rôle en quelques verbes et une phrase clé. Chacun d'eux, quelle que soit sa fonction, constitue un discret mais indispensable rouage qui donne à ce lieu sa dimension pleinement humaine. Un lieu de vie qui vibre à la lumière de tous ces destins croisés.

*« Un peuple ignorant de son histoire
est comme un arbre
sans racines. »*

Marcus Garvey

Un homme à la barre depuis un quart de siècle

Si ce projet a été possible, c'est aussi essentiellement grâce à la confiance absolue de l'homme qui tient la barre de ce grand bateau depuis vingt-cinq ans : son directeur Christian Rey. Sa porte reste toujours ouverte et il met un point d'honneur à se montrer disponible pour chacun. Mais se retrouver sous les feux des projecteurs, ce n'est pas son style. Écrire « le mot du directeur » ? Voilà une idée qui ne l'emballe manifestement pas du tout :

« C'est toute une équipe qui fait tourner la Maison, argumente-t-il. Je préfère rester dans l'ombre. »

Voilà peut-être l'un des secrets de sa longévité : savoir écouter ses employés, les inviter à proposer des idées. Et imaginer des solutions, avec toujours à l'esprit, le souci de progresser pour offrir un lieu de vie chaleureux et adapté aux besoins des résidents et au bien-être de ses équipes tout en jonglant avec les contraintes imposées par une administration de plus en plus envahissante. Aujourd'hui, Christian Rey tient toujours la barre avec la même motiva-

tion, traversant vents et marées avec son équipage, dont le récent tsunami de la pandémie, qui a été l'une des épreuves les plus difficiles qui lui ait été donnée à vivre :

« Devoir isoler nos résidents allait totalement à l'encontre de nos valeurs et de ce que nous prônons : comment leur interdire de sortir alors que nous aspirons à ce qu'ils se sentent ici chez eux, à la maison ? Nous avons tous été très éprouvés par ces deux dernières années. Mais cette expérience a aussi provoqué une mobilisation et une solidarité exceptionnelles. »

Cultiver l'esprit de maison

Malgré les bourrasques, le directeur n'a jamais abandonné son fil rouge, la valeur essentielle qui guide sa vision : préserver l'esprit de « maison » à St-François. Une lutte de tous les jours avec les pressions et les changements auxquels l'établissement doit continuellement faire face.

« La Maison St-François doit avant tout rester un lieu de vie. Même si c'est le dernier. Avec

l'infirmière cheffe, nous accueillons chaque résident pour lui souhaiter la bienvenue, c'est essentiel. Ils vont se rappeler de « la première tête » qu'ils ont vue en arrivant et savoir que s'il y a un problème, nous serons là. C'est aussi important d'écouter les familles : je n'oublie jamais qu'elles nous confient leur proche. J'ai d'ailleurs pu constater que cette étape d'entrée en EMS est souvent plus difficile à vivre pour l'entourage que pour les pensionnaires eux-mêmes. C'est incroyable tous les deuils que la personne âgée est capable de faire. »

Une vieillesse en mutation

Au cours des vingt-cinq dernières années, le profil des résidents s'est considérablement modifié :

« Autrefois, ils venaient facilement avant nonante ans et plutôt en bonne forme. Aujourd'hui, la plupart attendent le tout dernier moment, lorsque ce n'est plus possible de rester à la maison. Nombre d'entre eux sont atteints dans leur santé, avec notamment la maladie d'Alzheimer que l'on ne connaissait pas, ou sur laquelle nous ne mettons pas de nom. »

Un domaine d'avenir aux nombreux défis

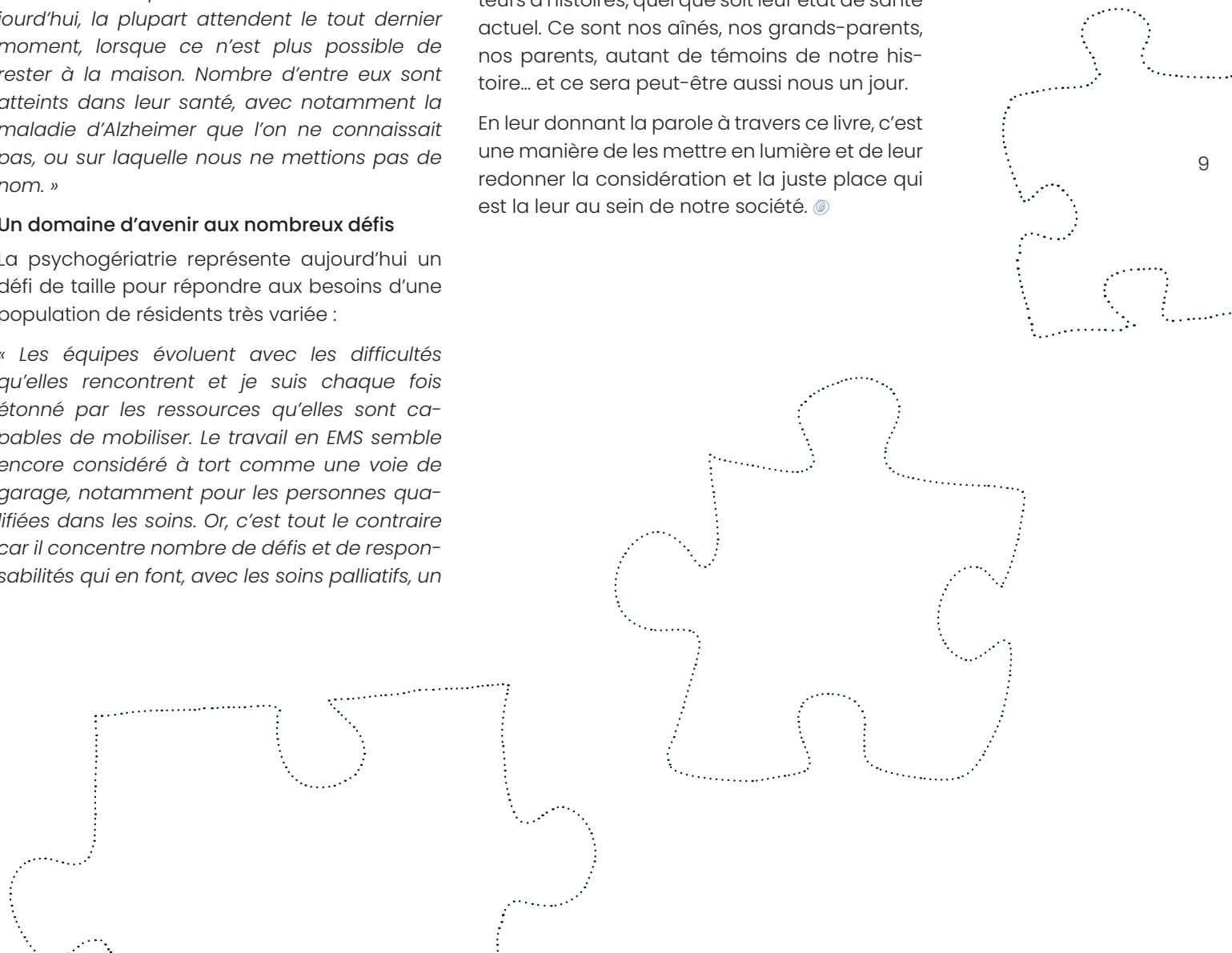
La psychogériatrie représente aujourd'hui un défi de taille pour répondre aux besoins d'une population de résidents très variée :

« Les équipes évoluent avec les difficultés qu'elles rencontrent et je suis chaque fois étonné par les ressources qu'elles sont capables de mobiliser. Le travail en EMS semble encore considéré à tort comme une voie de garage, notamment pour les personnes qualifiées dans les soins. Or, c'est tout le contraire car il concentre nombre de défis et de responsabilités qui en font, avec les soins palliatifs, un

des domaines qui bougent le plus aujourd'hui. D'autant plus que des indicateurs de l'Office fédéral de la statistique mettent en évidence une forte accentuation du vieillissement, en particulier un doublement de la population âgée de plus de quatre-vingts ans dans les dix prochaines années. Nos politiciens ne semblent pas encore avoir saisi à quel point les besoins sont immenses en matière de solution de vie pour nos aînés. C'est un thème sur lequel il est primordial de se pencher, et pas seulement en proposant plus de lits en EMS. D'autres alternatives de logements doivent être trouvées. »

Un défi qu'il est urgent de prendre en considération, non pas pour répondre au « problème » des personnes âgées, mais bien pour considérer avec respect et humanité ces femmes et ces hommes aux parcours de vie riches, porteurs d'histoires, quel que soit leur état de santé actuel. Ce sont nos aînés, nos grands-parents, nos parents, autant de témoins de notre histoire... et ce sera peut-être aussi nous un jour.

En leur donnant la parole à travers ce livre, c'est une manière de les mettre en lumière et de leur redonner la considération et la juste place qui est la leur au sein de notre société. ☺



Fragments d'histoire...
... au fil des années

**La Maison
St-François en
quelques dates
clés**



Il était une fois... ... la Maison St-François Accueillir



« Commence par faire le nécessaire, puis fais ce qu'il est possible de faire et tu réaliseras l'impossible sans t'en apercevoir. »

Saint François d'Assise

Les visionnaires sont souvent traités de rêveurs, d'idéalistes ou même de fous. Depuis un siècle, le destin de la Maison St-François repose sur la conscience et l'audace de quelques personnes qui ont saisi les enjeux essentiels de la place qu'une société réserve à nos aînés. En leur offrant la possibilité de vivre dignement les derniers chapitres de leur histoire, entourés d'attention et d'amour.

2023 ! L'année de mes cent ans. Un siècle, ce n'est pas mal non ? Et pourtant, aujourd'hui, je ne suis pas la plus âgée ici. J'abrite entre mes murs une résidente qui me dépasse allègrement avec ses cent huit ans ! C'est Jeannette Perrier, la doyenne du Valais. On peut parfois la croiser dans mes couloirs ou dans mes jardins, lorsqu'elle sort pour sa balade quotidienne.

Voir son récit en page 33

Cent ans, ça passe vite. Et ça fait aussi un bon nombre de souvenirs et d'anecdotes à raconter. Mes murs ont une mémoire qui recèle tant de trésors. Au fil des années, j'en ai vu des gens s'aimer, se déchirer, rire, pleurer, s'angoïser, prier, s'apaiser... et mourir. Sous mon toit, c'est la vie qui se joue. Franchir le seuil de ma porte, c'est se plonger dans un concentré d'humanité, un univers hors du temps. Mais pour bien comprendre cela, il faut que je rappelle dans quel contexte je suis venue au monde.

Précurseurs et visionnaires !

Ma longue existence démarre le 19 novembre 1923. L'idée de ma conception flottait cepen-

dant dans l'air depuis un certain temps déjà dans l'esprit et le cœur de quelques personnes qui partageaient un même désir : venir en aide aux plus pauvres d'entre les pauvres, les vieillards et les infirmes. À cette époque, il n'existait ni AVS ni assurances sociales ! Les personnes âgées ou handicapées étaient le plus souvent livrées à elles-mêmes, vivant dans des conditions misérables.

L'ingénieur sédunois Ernst de Stockalper et sa sœur Marie-Louise jouent tous deux un rôle essentiel dans la concrétisation de ce désir. Ils sont fortunés, mais pas question pour eux de faire l'aumône. Ce qu'ils veulent, c'est du concret. En 1891, Marie-Louise fonde l'hospice Ste-Catherine, destiné aux femmes célibataires âgées pendant que son frère lègue par testament la somme de soixante mille francs destinée à la construction d'un asile de vieillards et d'aveugles. Un tel héritage, voilà qui réveille bien des convoitises ! Mais les exécuteurs testamentaires veillent au grain pour qu'il soit utilisé dans le respect scrupuleux des souhaits de son donateur.

19 novembre 1923

L'initiative des Fraternités du Tiers-Ordre de Sion de fonder un asile pour les vieillards est validée par les Supérieurs Capucins. Signature de la Charte de la Fondation.

Quelques semaines plus tard

Les premiers pensionnaires sont accueillis dans un étage réservé pour eux de la maison Defabiani en ville de Sion. Bien vite, les pensionnaires sont à l'étroit.

À cette même période, les membres de la Fraternité du Tiers-Ordre de St-François d'Assise, dirigée par le bouillonnant Révérend Père Paul-Marie, se sentant profondément concernés par le sort des vieillards isolés, veulent s'engager concrètement pour adoucir leur sort en ouvrant un lieu pour les accueillir et les soigner. Le Père Paul-Marie se démène tant et plus pour que ce projet aboutisse et lorsqu'il sollicite l'approbation de ses supérieurs, voici ce que lui écrit le Père Othmar de Naefels, Provincial des Capucins suisses :

« Vous allez fonder une œuvre en faveur des plus pauvres d'entre les pauvres, ceux dont personne ne prend assez soin : les vieillards. Il est vrai que l'État parle de leur venir en aide et organise un peu partout des collectes à cette fin. Mais ce que l'État ne peut donner, c'est l'Amour qui compatit et qui console ; cette charité qui ne se contente pas de faire l'aumône d'une pièce de monnaie, mais qui sait aller jusqu'à payer de sa propre personne et qui apporte aussi le don du cœur avec celui du travail. Voilà ce que vous allez accomplir, chers Tertiaires, auprès de ces vieillards pour lesquels votre charité sera le beau rayon de soleil sur le soir de leur vie, la douce lumière éclairant leur passage vers les demeures éternelles. »

Voilà comment je suis venue au monde en ce mois de novembre 1923.

Un improbable tour en voiture

Je me mets immédiatement au travail sous la houlette des tertiaires de St-François. Un étage de la maison Defabiani est loué pour une année, à l'endroit même où vivent trois révérendes sœurs de l'École infantine. Le 8 décembre 1923, j'accueille mes premiers pensionnaires ! Ce sont les sœurs Wicky : Marie et Louise. Vieilles et impotentes, elles habitent un misérable appartement de la

rue des Châteaux dans un dénuement total. Si on leur avait dit qu'elles quitteraient leur taudis pour passer leurs vieux jours dans une maison où elles seraient nourries et soignées par des âmes bienveillantes, elles n'en auraient probablement pas cru un mot.

« Votre charité sera le beau rayon de soleil sur le soir de leur vie, la douce lumière éclairant leur passage vers les demeures éternelles. »

Et leur incrédulité atteint son comble lorsqu'elles se retrouvent pour la première fois de leur vie dans une automobile ! Un grand ami des Capucins, qui s'était proposé d'aller les chercher, en profite pour les promener longuement à travers la ville afin de fêter l'événement, pour la plus grande joie des deux femmes qui raconteront cette histoire folle jusqu'à la fin de leur vie.

Peu de temps après, on propose l'asile à un couple de vieillards infirmes qui vit dans une pauvreté indicible. Après un passage délicat mais nécessaire par la baignoire, les voici à leur tour vivant dans un cadre certes modeste, mais propre et attentionné. Quelle joie ! Deux mois plus tard, j'accueille déjà sept pensionnaires.

À Sion et dans les environs, on parle de plus en plus de moi. Il semble que mon existence fasse office de révélateur du besoin lancinant de solution d'hébergement pour les personnes âgées et isolées.

Une année après ma naissance, je déménage dans la maison Blatter à la rue des Châteaux où une douzaine de vieillards, hommes et femmes, peuvent être logés, en attendant de trouver des locaux plus grands pour répondre aux nombreuses demandes qui ne cessent de m'être adressées.

Extrait de la Charte de la Fondation, 11 novembre 1923, cité dans l'Historique de l'Asile St-François réalisé pour les quarante ans de l'œuvre

1924 - 1926

L'asile déménage dans la maison Blatter en ville de Sion et accueille une douzaine de pensionnaires, hommes et femmes.

1926

Constitution de l'Association Valaisanne de l'Asile St-François pour vieillards et aveugles à Sion, administrée par un comité. Les sœurs Hospitalières reprennent la gestion courante de l'asile à la place des Tertiaires.

1926, année décisive

En 1926, le Père Paul-Marie tire la sonnette d'alarme : « *Il faut arriver sous peu à hospitaliser une centaine de vieillards !* » écrit-il dans un article paru dans *Le Nouvelliste* valaisan, précisant que plus de cinquante personnes s'étaient inscrites et attendaient impatiemment une petite place à l'asile.

Les autorités, le clergé et même la population de Sion : tous s'accordent sur le fait que je suis désormais indispensable. Pour assurer la continuité de ma mission dans de bonnes conditions, il est alors nécessaire de formaliser mon fonctionnement. C'est ainsi qu'au printemps 1926, je deviens une association en bonne et due forme.

« *Les membres des fraternités du Tiers-Ordre à Sion, sous le haut patronage de sa Grandeur Monseigneur l'Évêque de Sion, s'unissent en Association particulière sous le nom d'Association de l'Asile St-François, dans le but charitable de fonder, de gérer et de diriger une œuvre d'hospitalisation en faveur des vieillards et des aveugles de la contrée.* »

Ainsi est formulé le premier article de mes statuts qui stipulent en outre que la moitié au moins de mes membres doivent appartenir au Tiers-Ordre de St-François d'Assise. Le Père directeur du Tiers-Ordre au couvent de Sion (ou à défaut, un autre père Capucin), monsieur le révérend curé de la ville de Sion et un représentant de la Municipalité font eux aussi partie de mes membres, les autres pouvant indifféremment être choisis parmi les bienfaiteurs ou

« Il faut trouver une solution pour accueillir une centaine de vieillards qui attendent un toit décent. »

Extrait
des statuts
de l'Asile
St-François
du 23 avril
1926

L'Asile des vieillards de Sion

Vendredi 23 avril, s'est constituée à Sion avec statuts particuliers et organisation spéciale, une Association s'appuyant sur les art. 60 et 61 du Code Civil, sous le nom de « Association de l'Asile St-François » pour les vieillards et les aveugles de la contrée.

Dès novembre 1922, le Tiers-Ordre de St-François d'Assise, qui groupe à Sion plus de 200 personnes, avait entrepris d'hospitaliser quelques vieillards abandonnés et très pauvres. L'œuvre rencontra tant de sympathie et la générosité et le dévouement des personnes de la Ville furent si efficaces, que depuis sa fondation jusqu'à ce jour, le petit Asile St-François a recueilli 19 vieillards (11 hommes et 8 femmes). Sur ce nombre il y eut 5 décès et 3 départs. A l'heure qu'il est, le petit logement loué à la rue du Château (ancienne maison Blatter) abrite encore 10 personnes, âgées de 60 à 95 ans.

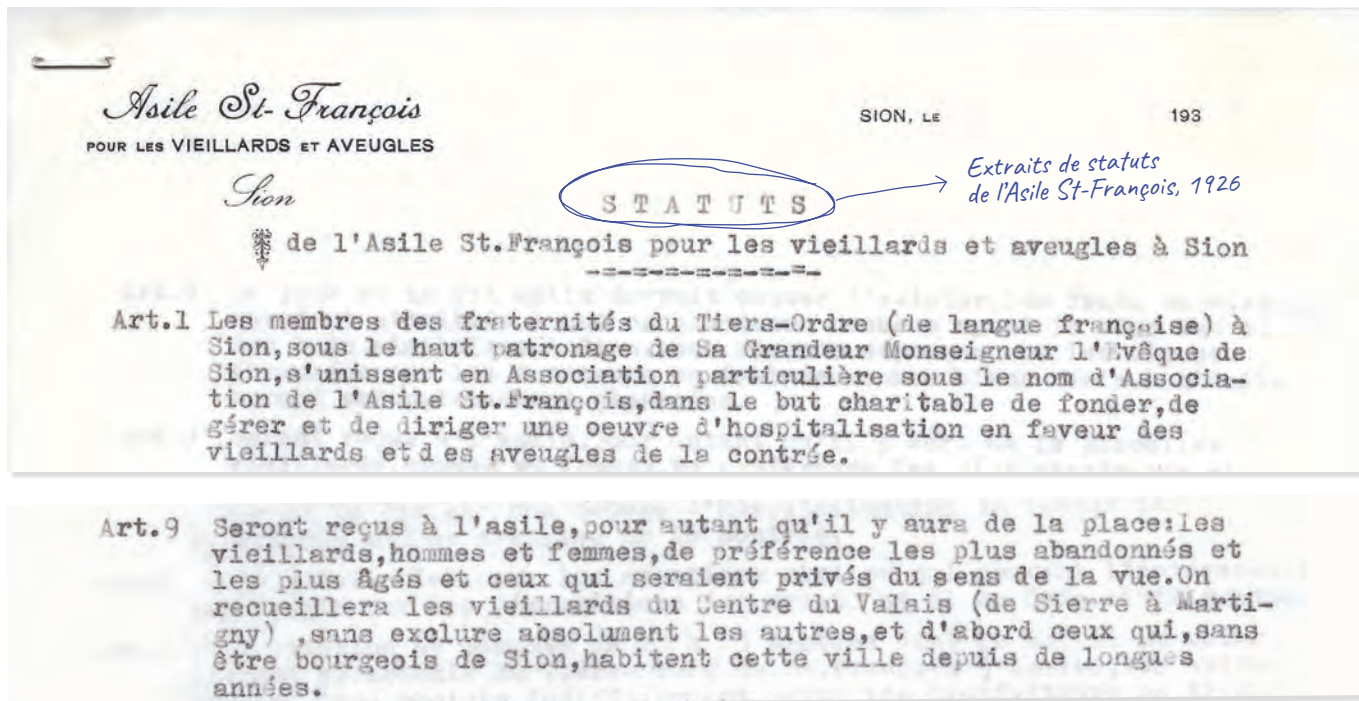
Petit soulagement d'une grande misère, car, maintenant déjà, ce n'est pas 20 mais 100 vieillards qu'il faudrait pouvoir hospitaliser. Plus de 50 sont inscrits et attendent avec impatience qu'une petite place leur soit faite dans notre asile, et toutes les semaines de nouveaux candidats viennent se présenter.

Si la charité privée continue de s'intéresser à cette œuvre comme elle l'a fait jusqu'à ce jour et si nous obtenons l'appui de l'Etat, comme nous en avons le ferme espoir, il sera possible non seulement de payer nos dettes mais encore de réaliser sous peu le beau rêve de charité dont nous parlions ci-dessus : un asile pour 100 vieillards parmi lesquels on aura soin de choisir en premier lieu les aveugles comme étant les plus délaissés et les plus à plaindre. Pour nous permettre le plus tôt possible d'atteindre ce but, une vente de charité sera organisée cet automne après les vendanges (à condition que les récoltes ne soient pas trop maigres).

P. Paul-Marie, Capucin.

1926
Acquisition de la maison Graven aux Moulins. Le 22 décembre 1926, 24 personnes âgées peuvent déjà s'y installer, ainsi que deux sœurs Hospitalières, Marguerite et Aloysia qui se dévouent à leurs soins.

Extraits de l'article du Père Paul-Marie, dans *Le Nouvelliste* du 29 avril 1926



bienfaitrices de l'oeuvre. Enfin, la tâche de mon administration est confiée à un comité directeur, en lieu en place de la Fraternité du Tiers-Ordre.

Je rassemble autour de moi du beau monde et des gens d'influence ! La population de la ville m'a prise sous son aile et je bénéficie de la générosité des habitants et des commerces locaux qui font dons d'argent, de denrées alimentaires ou encore de matériel et de fournitures de toutes sortes, indispensables au bon déroulement de ma mission. Cette grande générosité permet de faire l'acquisition d'une maison mise en vente aux Moulins par Alexis Graven, ancien président de la Ville de Sion. Il la cède pour cinquante mille francs, un prix plus que raisonnable au vu des nombreux avantages qu'elle présente avec son emplacement idéal et ses neuf mille quatre cents mètres carrés de terrain.

Après quelques travaux de réparation, en décembre 1926 déjà, vingt-quatre personnes âgées peuvent s'y installer, ainsi que deux sœurs Hospitalières, Marguerite et Aloysia qui se dé-

vouent à leurs soins. Mais cela n'est de loin pas suffisant. Il faut trouver une solution pour accueillir une centaine de vieillards qui attendent un toit décent.

Une avalanche de sollicitations

Le grand élan de solidarité qui s'est formé autour de moi permet de rassembler les fonds nécessaires à la construction d'un bâtiment plus grand, dans lequel j'héberge quatre-vingts vieillards dès 1928. Mais ce n'est encore qu'une étape, d'ailleurs les architectes prévoient dans leurs plans d'autres agrandissements pour accueillir encore plus de pensionnaires. Ces années sont marquées par une belle effervescence grâce à l'engagement de nombreuses personnes soucieuses de me voir remplir au mieux ma mission. Il y a bien sûr les membres de l'association et du comité directeur – dont une bonne partie restera en place plus de trente ans ! Mais aussi nombre de bénévoles qui n'hésitent pas à retrousser leurs manches pour moi. Je me souviens en particulier de cette année 1928 où les dames tertiaires sont sollicitées pour effectuer d'importants travaux de peinture afin d'économiser de l'argent. Sans hésiter, elles manient pinces et brosses pour la première fois de leur vie avec

« J'arrive à la limite de mes capacités si je veux conserver un caractère familial. »

1928

Construction d'une première aile pouvant accueillir 80 pensionnaires

tant d'enthousiasme et de persévérance que des professionnels n'auraient pas fait mieux.

Mais les demandes d'admission continuent à affluer. Mes bâtiments sont déjà trop exigus ! On construit alors une bâtisse toute neuve à l'est de la Maison, l'actuelle aile Ste-Claire, flanquée d'une chapelle flambant neuve. Dès 1941, je peux accueillir jusqu'à cent quarante vieillards. J'arrive à la limite de mes capacités si je veux conserver un caractère familial, sans risquer de me transformer en caserne. Pas question d'augmenter encore le nombre de lits, même si je n'arrive toujours pas à répondre à toutes les sollicitations.

140 vieillards sous un même toit...

Il paraît déjà loin le temps des tout premiers pensionnaires de la maison Blatter. Ernst de Stockalper aurait été fier de voir cela. Mais gérer tout ce monde sous un même toit, ce n'est pas une mince affaire ! Il faut bien établir un règlement pour éviter que cela ne se transforme en véritable chaos. C'est que certains vieux ont le caractère bien trempé ! Quelques irréducibles apprécient particulièrement de traîner au café. Il faut alors aller les récupérer et les rentrer, d'humeur fort joyeuse et parfois affectueuse avec les sœurs Hospitalières. D'autres ont une santé plus fragile ou perdent la tête, réclamant des soins plus attentifs.

Dans mon règlement de 1933, il est indiqué que pour être admis, il faut avoir « *au minimum soixante ans et se soumettre au règlement de la Maison et aux ordres de la Direction pour ce qui concerne l'horaire, l'hygiène, les petits travaux à effectuer à l'Asile* ».

Il stipule en outre que les résidents ont « *pleine et entière liberté de conscience et d'opinion pour autant que cela ne trouble pas l'ordre établi* ».

On leur accorde le droit de sortir et de se promener, mais cette permission peut leur être refusée s'ils en abusent et s'ils se conduisent mal, « *par exemple, s'ils vont mendier ou s'attarder dans les cafés, s'ils s'enivrent ou s'ils se montrent grossiers et indisciplinés à l'Asile même* ».

En contrepartie du « *logement complet, de*

l'habillement (sauf le premier linge et vêtement de corps) et quatre repas par jour ainsi que tous les soins ordinaires en cas de maladie » les pensionnaires paient soixante francs par mois.

Ceux qui en sont capables peuvent aider aux tâches courantes et réduire ainsi leur contribution financière. Mon immense jardin permet de cultiver des légumes pour la soupe et aussi pour la vente aux gens de la ville. Chaque année au printemps, on vient de loin pour acheter des plantons ! Un poulailler et une porcherie complètent le tout, ce qui n'est d'ailleurs pas tellement du goût des voisins.

Sous la houlette des sœurs Hospitalières

Ce sont les sœurs Hospitalières qui mènent l'affaire au quotidien, aidées par des dames bénévoles. Le travail ne manque pas : de la cuisine aux soins, en passant par l'entretien de la Maison, la lessive et l'administration... Toutes se dévouent sans compter. Sœur Marguerite a été la première à assurer ma direction entre 1926 et 1934. Elle est remplacée par plusieurs sœurs successives, chacune marquant ma mission à sa façon.

Mais le contexte social se transforme doucement : d'autres établissements commencent à ouvrir leurs portes un peu partout en Valais pour répondre au besoin pressant de solutions d'hébergement pour les personnes âgées. En 1971, la Fondation Suisse pour la Vieillesse tance les autorités communales et les municipalités :

« *La question de l'habitation des personnes âgées [...] est devenue un tel problème qu'elle doit préoccuper chacun, mais tout spécialement les autorités communales.* » Saluant la construction de nouveaux homes, elle souligne toutefois « *qu'il subsiste une grande pénurie à combler mais aussi une situation critique et de grands efforts sont nécessaires pour remédier à cette lacune face à la demande existante* ».

Extraits
du règlement
de 1933

Source : courrier
daté du 28 mai
1971

1933

Construction d'une chapelle et du bâtiment est (Ste-Claire) permettant d'abriter cent pensionnaires. Cinq sœurs Hospitalières se dévouent dans la Maison.

Le prix de la pension s'élève à 60 francs par mois.



Téléphone : 4.12
Compte de Chèques : Il c 1028

ASILE ST-FRANÇOIS

POUR LES VIEILLARDS ET LES AVEUGLES

SION

Contrat d'admission pour les Vieillards et Aveugles à l'Asile St-François

Ce règlement a été approuvé par le Conseil d'État en séance du 11 janvier 1933.

L'Asile St-François pour les Vieillards et les Aveugles a été fondé en 1923 par le Révérend Père Paul-Marie, capucin, et la Fraternité du Tiers-Ordre de St-François à Sion.

Il accueille les vieillards et aveugles du Valais et spécialement ceux de la partie française du canton.

Il abrite à l'heure actuelle 70 vieillards, hommes et femmes.

Conditions d'admission

Pour être admis à l'Asile, il faut :

1. Avoir au moins 60 ans d'âge.
2. Ne pas être atteint de maladies qui nécessitent des soins spéciaux d'hôpital, de chirurgie, etc.
3. Remettre à la Direction de l'Asile avant d'entrer le certificat d'origine des hospitalisés.

Les aveugles et les vieillards les plus délaissés auront la préférence.

La pension

L'Asile fournit le logement complet, l'habillement (sauf le premier linge et vêtement de corps) et 4 repas par jour, ainsi que tous les soins ordinaires en cas de maladie.

En règle générale les repas comprennent :

1. Déjeuner : café au lait, pain à discrétion.
2. Dîner : 3 jours par semaine viande. Tous les jours légumes ou pâtes et 1 verre de vin. Souvent des fruits.
3. Goûter : café au lait et pain.
4. Souper : café au lait ou potage au choix. Un autre plat (légumes ou pâtes).

Novembre 2022 : La Maison St-François dispose de 131 lits et 135 postes salariés à plein temps. L'âge des pensionnaires s'étend de 55 à 108 ans.

1941

Des travaux d'agrandissement permettent d'accueillir jusqu'à 140 pensionnaires. L'asile atteint son quota maximum.

1947

Le peuple suisse accepte la loi sur l'AVS. Les premières rentes sont versées en 1948.

Le prix de la pension est de fr. 60.— par mois dans les chambres de deux ou plusieurs lits. Des conditions spéciales sont à convenir pour chambre à un lit ou pour pension particulière.

Janvier 2022 : le prix de la pension (qui doit être validé par l'Etat) s'élève à 127 francs par jour. La plupart des chambres sont individuelles.

Le paiement doit s'effectuer en règle générale par trimestre au début du 3ème mois sur présentation, par l'Asile, d'un formulaire de chèques. L'Asile se réserve de fixer d'autres termes de paiement si les circonstances le demandent.

On peut aussi payer la pension au moyen d'une somme globale, à forfait, versée en une ou plusieurs fois. Le chiffre et les détails de versements doivent faire l'objet d'un contrat spécial avec la Direction de l'Asile.

L'Asile ne prend pas à sa charge les frais de sépulture des assistés, sauf convenu contraire. Les frais éventuels d'hôpital, opérations, traitements coûteux ne peuvent non plus être mis au compte de l'asile.

Avis aux vieillards et à ceux qui les placent à l'Asile

Les vieillards doivent se soumettre au règlement de la maison et aux ordres de la Direction pour ce qui concerne l'horaire, l'hygiène, les petits travaux à effectuer à l'Asile.

Ils ont pleine et entière liberté de conscience et d'opinion pour autant qu'ils ne troublent pas l'ordre établi.

Il leur est accordé de sortir et de se promener, mais cette permission leur sera refusée s'ils en abusent et se conduisent mal. Par ex. : s'ils vont mendier ou s'attarder dans les cafés, s'ils s'enivrent ou s'ils se montrent grossiers et indisciplinés à l'Asile même.

Les travaux effectués en dehors pour leur compte personnel ne pourront être faits sans autorisation spéciale de la Direction.

On recommande vivement de ne pas leur donner de l'argent de poche à dépenser, sauf à bon escient et lorsqu'il n'y a pas à craindre d'abus.

L'argent personnel des vieillards peut être confié à la Direction qui le leur remettra au fur et à mesure de leurs besoins.

L'Asile n'est responsable que des valeurs qui seront remises à la Direction ou au Comité; il n'assume aucune responsabilité pour les objets et valeurs que les pensionnaires conservent par devers eux ou déposent en un local quelconque de l'Asile.

Résiliation

L'asile a le droit de résilier tout contrat et de donner congé à tout pensionnaire en cas d'inobservation du présent règlement ou pour tout autre juste motif.



1963

L'hospice Sainte-Catherine déménage dans un nouveau bâtiment construit sur un terrain mis à disposition par l'asile St-François.

1963

Début octobre, l'asile accueille son 970^e pensionnaire et fête ses 40 ans.

Asile St.François
pour les
vieillards et aveugles
SION

ANNEE 1973

Compte ménage

Décharges

Epicerie	Fr. 38.139.95
Laiterie, fromage	45.364.-
Boulangerie	8.070.90
Boucherie, poisson	36.854.65
Oeufs	2.732.60
Légumes, fruits	4.541.80
Boissons	4.026.15
Produits de nettoyage	7.358.70
Textiles	1.585.95
Combustibles	14.611.25
Pharmacie, médecin	6.092.-
Services industriels	11.137.25
Assurances	5.844.50
Impôts	5.238.54
Téléphone, ports	2.507.35
Domaine	8.653.85
Salaires agricoles	29.370.-
Traitements et salaires	138.017.50
Mobilier, outils	2.873.20
Entretien immeuble	10.643.05
Prélèvements ménage	5.000.-
Avances, remboursements	14.510.35
Divers	2.034.95
Excédent des recettes	<u>235.108.16</u>

Recettes

Pensions	Fr. 573.440.25
Loyers	2.375.-
Domaine	61.765.60
Remboursements	2.725.80
Divers	10.-

Fr. 640.316.65

Fr. 640.316.65

Compte général

Moins value s/titres	Fr. 32.803.10
Solde au 31.12.1973	<u>2.161.758.80</u>
	Fr. 2.194.561.90

Solde au 1.1.1973	Fr. 1.879.400.65
Excédent ménage	235.108.16
Dons	10.440.-
Intérêts	<u>69.113.09</u>

Fr. 2.194.561.90

Fr. 2.194.561.90

BILAN

Chèq. post. & caisse	Fr. 28.351.65
Compte-courant	111.902.40
Caisse d'épargne	48.051.25
Dépôts divers	1.106.261.50
Titres	867.580.-
Immeubles p/mémoire	1.-
Mobilier p/mémoire	1.-
	<u>Fr. 2.162.148.80</u>

Créanciers	Fr. 390.-
Solde actif	<u>2.161.758.80</u>

Fr. 2.162.148.80

1970

L'association est dissoute et devient la Fondation « Maison St-François » dont la mission est d'être un « home pour personnes âgées et aveugles destiné à rendre plus douces leurs dernières années de vie, dans un esprit de charité chrétienne ». Le Conseil de Fondation en confie la gérance à la Congrégation des sœurs Hospitalières.

1974 - 1976

Démolition des bâtiments d'origine (maison Graven et première aile) devenus trop vétustes. Reconstruction d'un nouveau bâtiment, inauguré en octobre 1976. Quatre-vingts chambres individuelles remplacent les dortoirs.

Le profil de mes pensionnaires se modifie : jusqu'ici, la plupart d'entre eux étaient pratiquement indépendants, mais je vois arriver de plus en plus de vieillards en fauteuil roulant, parfois lourdement handicapés et nécessitant une importante prise en charge. Désirant naturellement rester chez eux le plus longtemps possible, ils ne font appel à moi qu'une fois arrivés au bout de leurs ressources, soit à cause d'un accident ou d'un problème de santé, souvent dans l'urgence. Cette évolution n'est pas sans conséquences sur mon fonctionnement :

« Mais je vois arriver de plus en plus de vieillards en fauteuil roulant, parfois lourdement handicapés et nécessitant une importante prise en charge. »

il faut engager de plus en plus de personnel et adapter mes structures aux fauteuils roulants.

Interpellées, les autorités s'attèlent à l'élaboration de nouvelles lois en vue de soutenir ce genre d'établissements, pour autant qu'ils respectent un catalogue d'exigences qui n'a depuis jamais cessé de se complexifier. La bonne volonté et le fonctionnement associatif sur lesquels

j'ai jusqu'alors reposé atteignent leurs limites. En 1970, l'Association de l'asile St-François est dissoute pour se transformer en fondation à but non lucratif sous la dénomination Maison St-François. Un contrat de gérance en bonne et due forme est confié aux sœurs Hospitalières de Sion, « chargées de l'administration, de l'entretien de la Maison et de l'engagement du personnel ». Elles doivent aussi « veiller à la santé et à la bonne conduite des pensionnaires, en renvoyant ceux qui pourraient mettre le trouble dans la Maison ».



La Maison St-François dans les années 1970

Extrait du contrat de gérance entre le Conseil de Fondation et la Congrégation des sœurs Hospitalières 1976

1976
Le prix de la pension est de 28 francs par jour, 30 francs pour les non-Valaisans.

1977
Construction du bâtiment de liaison : bureaux, loisirs et cafétéria

1988
Construction de l'escalier extérieur, côté nord bâtiment St-François

Des adaptations nécessaires

Entre-temps, mon bâtiment d'origine est devenu bien trop vétuste pour offrir un confort décent à mes vieux hôtes. En 1974, la vieille maison Graven est détruite et remplacée par le bâtiment principal de St-François que l'on connaît aujourd'hui, fièrement inauguré en octobre 1976. Fini les grands dortoirs. J'ai désormais fière allure avec mes quatre-vingts chambres individuelles toutes munies d'un balcon et d'une salle d'eau ! Chaque étage abrite un espace commun dans lequel on a installé quelques fauteuils pour que les pensionnaires puissent se rassembler, un peu comme sur une place de village. Tout est fait pour qu'ils se sentent à la maison.

« Que penserait saint François d'Assise s'il venait aujourd'hui faire un petit tour par ici ? »

Pendant que de nouveaux établissements fleurissent un peu partout en Valais, je me distingue par ma solide réputation de Maison aux valeurs religieuses très marquées. La présence des

sœurs, les nombreux crucifix accrochés un peu partout sur les murs, jusque dans la buanderie, la messe quotidienne... Ce qui peut attirer la sympathie de certains provoque quelques réticences chez d'autres qui n'ont pas la moindre envie de vivre ou de travailler dans un contexte aussi ostensiblement religieux. La société s'ouvre et il me faut suivre le mouvement, sans perdre de vue mes valeurs fondamentales.

Sœur Irène marque un véritable tournant de mon histoire : elle est la dernière de la lignée des sœurs Hospitalières dirigeant la Maison. Cette femme de poigne, infirmière de profession, a auparavant dirigé l'École valaisanne d'infirmières et d'infirmiers à Sion. Bien consciente

des enjeux déterminants pour mon avenir, elle fait tout pour que je m'adapte à l'évolution de la politique hospitalière et à son lot d'exigences dans le but d'être reconnue et de recevoir les subsides étatiques. En 1998, après son passage décoiffant, la direction est confiée pour la première fois à un homme qui n'a aucune appartenance à l'Église.

À l'arrivée de Christian Rey, le directeur, toujours en place aujourd'hui, les sœurs Hospitalières sont encore onze à œuvrer dans la Maison. Leur rôle a irrémédiablement changé avec l'engagement de personnel au bénéfice de formations spécifiques, notamment dans le domaine des soins. Elles qui s'occupaient de tout se concentrent désormais sur l'accompagnement spirituel des résidents. Elles-mêmes se trouvent face à des changements importants au sein de leur congrégation : la relève se fait de plus en plus rare et les sœurs qui restent, de plus en plus âgées. En 2020, elles ne sont plus que trois à résider sous mon toit. C'est alors que le monde entier est bousculé par un événement dont personne n'aurait imaginé l'ampleur, me faisant vivre une des périodes les plus éprouvantes de ma longue existence.

Un virus et voilà le monde dans le chaos

En mars 2020, alors que l'épidémie de Covid provoque le chaos, il faut isoler mes pensionnaires pour tenter de les protéger. Voilà qui va à l'encontre totale de mes valeurs et provoque beaucoup de colère et d'incompréhension auprès des familles de mes résidents ! Le virus, qui semble se jouer de tout

1998

Sœur Irène est la dernière sœur Hospitalière à la tête de la Maison St-François, elle passe le flambeau à Christian Rey.

2002

L'hospice Sainte-Catherine est cédé à la Fondation St-François.

2020

Le Covid bouleverse le monde, la Maison St-François, comme les autres EMS, est particulièrement affectée par la pandémie.

l'attirail des mesures mises en place pour tenter de le contrer, n'épargne ni mes protégés ni mon équipe. Nombre de mes pensionnaires tombent malades et si certains s'en sortent sans encombre, à peine affectés, d'autres n'y survivent pas.

Les sœurs doivent, elles aussi, rester isolées. Ne pouvant plus apporter leur soutien spirituel aux résidents, elles prennent la décision de quitter définitivement St-François pour passer leur retraite dans leur maison à elles, le Couvent des sœurs Hospitalières.

Avec leur départ, c'est une page importante de mon histoire qui se tourne.

Voir le récit de Sœur Anne-Françoise, en page 67

Quant à ce virulent virus planétaire, qui ne fait pas encore tout à fait partie du passé, il a irrémédiablement laissé des traces. Désormais, la vie entre mes murs n'est plus tout à fait « comme avant ».

En cet automne 2022, je n'ai pas encore pris la réelle mesure des conséquences qui vont découler de ces derniers événements. Je sais seulement que c'est essentiellement grâce à la solidarité, à l'engagement et au courage de toute mon équipe que j'ai pu rester debout et continuer à assumer ma mission auprès des plus vulnérables. Cela me fait remonter à mon origine : il y a un siècle, je suis née d'un projet totalement précurseur qui reposait sur les valeurs d'humanité, d'engagement total et d'amour. Des valeurs prônées par le saint patron François d'Assise, qui préférait de loin l'action engagée aux grands discours. Que penserait-il s'il venait aujourd'hui faire un petit tour

par ici ? Au-delà de toute croyance et de toute religion, ce saint homme, dont le parcours n'a pas toujours été tout lisse, a développé une vision dont nous pourrions peut-être encore nous inspirer aujourd'hui.

Voilà mon histoire. Ce n'est pas juste celle d'un « établissement pour les personnes âgées », mais bien celle d'un lieu de vie où se croisent et se côtoient des parcours uniques et précieux, ceux des résidents, des salariés, des bénévoles ou des visiteurs de passage.

Autant d'histoires, à la fois uniques et universelles, qui nous plongent dans un passé pas si lointain, mêlant histoires et Histoire dans le grand patchwork de la vie. Autant de récits rassemblés, comme un éclairage précieux qui illumine le présent de celles et ceux qui savent les écouter. 🕊

« Voilà mon histoire. Ce n'est pas juste celle d'un « établissement pour les personnes âgées », mais bien celle d'un lieu de vie où se croisent et se côtoient des parcours uniques et précieux. »

Mars 2021
Les trois dernières sœurs Hospitalières quittent St-François.

2023
La Maison St-François fête ses 100 ans. Et continue à se renouveler pour relever les défis qui l'attendent.

Les métiers de St-François

LES SOINS

Nos journées et nos nuits de travail sont plus légères quand
la frimousse de nos anciens s'illumine d'un beau sourire.

guider écouter soigner

partager patienter encourager

communiquer

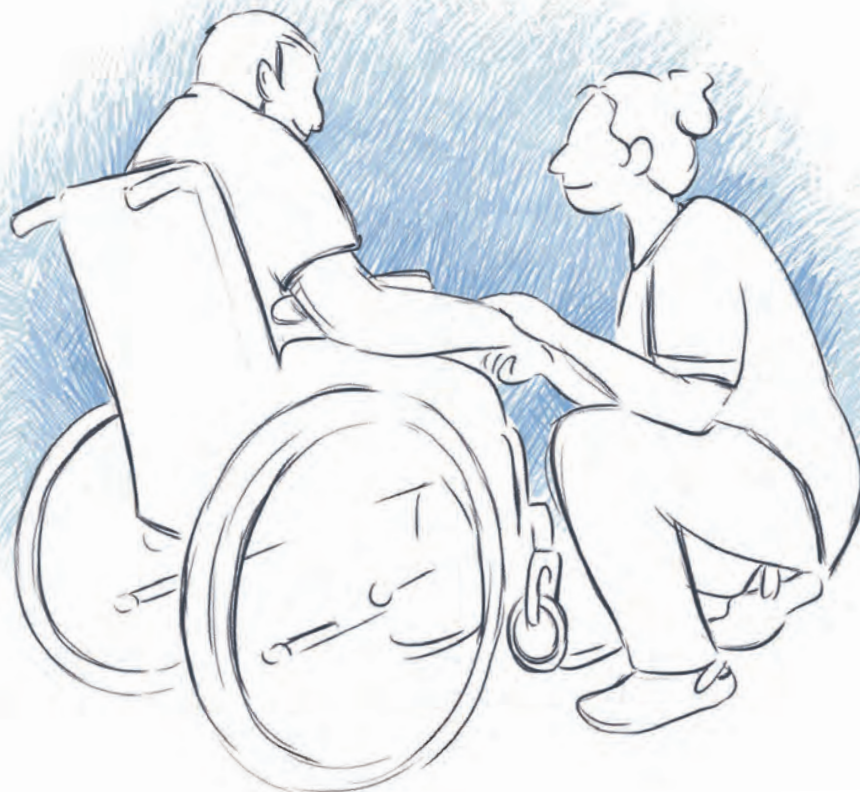
veiller

rassurer

stimuler

rire

valoriser



Charly Favre S'engager



Né le 4 octobre 1921, Charles Favre s'est longuement engagé pour la Maison St-François, dont il a présidé le Conseil de Fondation de 1979 à 2013. Conscient d'être un des derniers témoins de toute une époque, il lui tenait à cœur de transmettre l'histoire de la Maison. Les rencontres avec cet homme passionné et passionnant ont été d'une telle richesse et d'une telle intensité que j'en oubliais souvent que j'avais face à moi un presque centenaire. J'ai recueilli son récit entre novembre 2019 et février 2020. Charly Favre est décédé quelques semaines plus tard.

Le 5 février 2020

Monsieur Favre est faible, fatigué. Il sait qu'il n'en a plus pour longtemps, mais il tient à terminer « *notre affaire* », comme il dit. Alors, malgré les forces qui le quittent doucement, il puise les ressources tout au fond de lui pour écouter avec attention le récit que je lui lis. Son récit. Le récit de sa vie. À ses côtés, son épouse, avec qui il partage son existence depuis septante ans, n'en perd pas une miette. De temps à autre, elle émet un son rauque pour marquer son amusement ou son approbation. Juste avant que je ne le quitte ce jour-là, monsieur Favre me glisse de sa voix devenue vacillante :

– *Je suis tellement heureux de savoir qu'il restera une petite trace de moi et de l'histoire de la Maison St-François.*

Une petite trace, c'est peu dire. Mû tout au long de sa vie par une grande sensibilité face à l'injustice et à la souffrance des autres, soucieux de faire les choses bien, Charly Favre s'est engagé dans de nombreux projets. Son destin est étroitement lié à celui de la Maison St-François, dont il a activement présidé le Conseil de Fondation durant plus de trente ans. Au crépuscule de sa vie, il lui tient à cœur de transmettre l'histoire de la Maison et, avec elle, celle de toute une époque dont il est l'un des derniers témoins encore vivants.

Le 18 novembre 2019

Notre première rencontre a lieu un jour gris d'automne. Il me reçoit avec son épouse dans le petit studio qu'ils partagent désormais, au premier étage du bâtiment Ste-Claire. Le couple m'accueille avec chaleur et considération ; elle, pimpante dans un pull rose relevé de quelques bijoux, les cheveux bruns impeccablement coiffés. Lui, pantalon élégant et chemise blanche sur laquelle il a enfilé un gilet en laine. Avant que son épouse ne s'éclipse pour nous laisser en tête à tête, il se tourne vers elle pour lui demander discrètement de remettre son col en place.

Restés seuls, il m'invite à prendre place à la petite table sur laquelle est disposée une corbeille contenant quelques kiwis et des mandarines. Bloc-notes, stylo, enregistreur... j'ai à peine le temps de sortir mon attirail de mon sac, monsieur Favre démarre déjà, très conscient qu'il n'y a pas de temps à perdre.

– *Vieillir, ce n'est pas drôle, confie-t-il d'emblée. Le plus pénible, c'est de se sentir dépendant. Tant que je peux marcher, ça va,*

« Vieillir, ce n'est pas drôle. Le plus pénible, c'est de se sentir dépendant. »



mais le jour où je devrais utiliser cette machine, là...

Il laisse sa phrase en suspens, désignant de la tête un déambulateur parké derrière la porte.

Depuis la fenêtre de sa chambre, on aperçoit les collines de Valère et de Tourbillon au-dessus desquelles quelques chocards font leur ronde dans le ciel gris. Leur présence réjouit le vieil homme :

– *C'est bon signe, la montagne existe toujours !*

Son attachement à la nature remonte à son enfance, nourrie par les longs étés passés dehors au mayen. L'hiver, il se rappelle en avoir dévalé les pentes enneigées, gardant les skis aux pieds jusque devant sa maison en ville de Sion. Passionné de faune et de flore, il aimait partir pour de longues balades solitaires à travers les alpages. Une passion qui l'a tout naturellement conduit vers des études d'ingénieur agronome à l'École polytechnique de Zurich.

Mais que fait Trump ?

Les questions environnementales et la marche du monde en général le préoccupent. À nonante-huit ans, il suit toujours l'actualité

de près, s'offusque de la présidence de Trump, s'émeut du sort des noyés de la Méditerranée et s'énerve du non-respect des engagements de la Suisse en matière de climat. Comme il ne peut plus lire à cause de problèmes aux yeux, sa femme lui fait la lecture quotidienne des journaux, *Le Temps* et *Le Nouvelliste*,

dont il salue au passage l'évolution de ce qu'il considérait autrefois comme « *une feuille de chou au service d'un seul parti* ».

Un jour, alors qu'il me fait part de ses préoccupations quant à l'avenir de l'humanité, il m'interpelle soudain :

– *Pensez-vous qu'il y aura autre chose après cette vie ?*

Prise au dépourvu, je reste silencieuse, attendant la suite.

– *Vous savez, à mon âge, on n'a plus tant de ces années à vivre. On y pense. Moi, je crois que ça ne peut pas se passer autrement. Quand je vois tous ces gens qui meurent de faim, tous ceux que l'on tue au nom de la religion... et nous ici, nous vivons normalement. Alors je me dis qu'il doit quand même y avoir autre chose. Sinon, ce serait d'une injustice immonde !*

Ne vaut-il pas mieux perdre la tête ?

Cela va faire trois ans que Charly Favre vit à St-François. Lui qui s'était tant engagé pour la Maison, n'envisageait pas de finir sa vie ailleurs.

– *Je me sens bien ici. Mais parfois c'est un peu pénible de voir tous ces gens autour qui ne sont plus eux-mêmes. Ils sont redevenus comme des enfants. Alors je me pose la question : vaut-il mieux être conscient, comme je le suis ? Ne vaut-il pas mieux perdre la tête ?*

C'est en 1995, à l'âge de septante-quatre ans, qu'il décide de réserver sa place à St-François :

– *Un infarctus a bien failli me faire partir de l'autre côté ! Ce que je redoutais avant tout, c'était de perdre mon indépendance. Je ne voulais pas rester à la maison et devenir un fardeau pour mon épouse qui était en pleine forme.*

Mais l'homme s'en remet bien et la vie lui permet de passer encore vingt ans aux côtés de son épouse. Jusqu'à ce pénible épisode dont il se souvient parfaitement :

– *C'était en janvier 2017. J'étais chez moi quand j'ai soudain commencé à avoir du mal à respirer. Mon médecin m'avait prescrit des pastilles en me précisant que je devais n'en prendre qu'une, éventuellement une deuxième si ça n'allait pas mieux après une demi-heure. Mais si mon état ne s'améliorait pas, il fallait que j'aille à l'hôpital. Ce jour-là, la crise était si violente que j'ai pris une troisième pastille sans en parler à mon épouse pour ne pas l'inquiéter. Quand elle m'a vu si mal, elle a naturellement tenté de*

« Je ne voulais pas rester à la maison et devenir un fardeau pour mon épouse qui était en pleine forme. »

m'envoyer encore une pastille ! J'ai serré les dents de toutes mes forces. Elle a bien cru que j'étais en train de passer de l'autre côté. Une ambulance est venue me chercher et après deux nuits pénibles à l'hôpital dans une pièce glaciale, on m'a déplacé à Sierre où j'ai dû attendre la fin du week-end avant la visite d'une doctoresse. Le lundi matin, elle m'a simplement pris la pression avant de m'annoncer que ce n'était rien et que je pouvais rentrer chez moi. C'était quand même fort de tabac ! J'ai alors décidé d'appeler la Maison St-François pour demander s'il y avait une place pour moi. Ils sont venus me chercher à Sierre d'où je suis parti sans demander mon reste. Ma décision a été prise très vite. Je n'ai rien dit à personne,

même ma femme ne savait pas. Depuis ce jour, je ne suis plus jamais retourné à la maison. Je n'ai plus eu envie de revoir ni la rue ni le bâtiment.

La voix se casse. L'émotion est intense. Il s'excuse et poursuit, les yeux rougis :

- Je pensais que ma femme me rejoindrait... mais elle est restée encore deux ans dans l'appartement, la coquine ! Je la comprends. Elle était bien là-bas. Elle venait me

« Ma décision a été prise très vite. Je n'ai rien dit à personne, même ma femme ne savait pas. Depuis ce jour, je ne suis plus jamais retourné à la maison. »





voir tous les jours et parfois, elle m'apportait des fleurs de notre jardin. Et moi, je me mettais à pleurer. Encore maintenant, vous voyez.

Nous restons un moment silencieux.

– Vous savez, reprend-il, le soir, avant d'aller dormir, nous avons l'habitude de dire : faites de beaux rêves. Moi je rêve assez souvent, comme tout le monde... Je rêve de mon ancienne vie. Alors, quand je me réveille et que je prends conscience que je suis dans cette chambre... c'est un peu pénible. Oh, ça me passe assez vite, je suis bien ici, je m'entends avec tout le monde et il y a mon épouse à côté.

Son épouse qui l'a finalement rejoint deux ans plus tard, à la suite d'un AVC qui ne lui laissera par chance aucune séquelle grave. C'est ainsi que le vieux couple s'est retrouvé ensemble sous le toit de la Maison pour laquelle tous deux se sont profondément engagés durant de nombreuses années.

Un destin intimement lié à la Maison St-François

Leurs premiers liens avec la Maison St-François remontent à 1957. Aujourd'hui, Charly Favre ressent l'urgence de partager ces soixante-trois ans de souvenirs. Avec sa mémoire époustouflante et son sens de la précision, il concentre en un seul homme un véritable stock d'archives :

– Je suis le plus vieux et le seul qui peut encore expliquer aujourd'hui comment les choses se sont passées et ont évolué depuis que j'ai commencé à aider jusqu'à l'arrivée de l'actuel directeur monsieur Rey. Les anciens sont tous morts. Les sœurs, qui menaient l'affaire au départ, le faisaient à la bonne franquette, sans assemblées générales ni rapports, ce qui rend difficile d'en retrouver l'historique précis.

Bien calés sur nos chaises rembourrées, installés face à face à la table du salon, dans la tranquillité de cette pièce, nous remontons loin dans le temps...

– Après mes études, j’ai travaillé huit ans pour la Station fédérale de Lausanne avant de revenir vivre en Valais en 1957. Avec mon épouse, nous nous sommes installés dans une maison juste à côté de l’Asile St-François. Nous avons fait la connaissance d’une femme qui y travaillait bénévolement. Lorsqu’une des sœurs est décédée, elle a demandé à mon épouse de la remplacer pour s’occuper du secrétariat et de la caisse. C’est ainsi qu’elle a commencé à passer dans les chambres pour verser la rente et récolter la pension qui était alors de deux francs quatre-vingts par jour !

Monsieur Favre tapote du doigt sur la table, comme pour mieux se concentrer, ou pour ponctuer ses propos.

– Le banquier Pierre de Riedmatten consacrait beaucoup de son temps et de sa fortune à l’asile. C’était lui qui détenait la signature autorisée permettant de retirer de l’argent à la banque. Peu après son décès, une des sœurs est venue me trouver, complètement désemparée : la banque refusait de leur donner de l’argent ! Je l’ai rassurée, nous allions bien trouver une solution. C’est comme ça que mon engagement a débuté. En 1979, j’ai pris la présidence de la Fondation jusqu’en 2013. Depuis, je suis toujours président d’honneur.

Un lieu pour les cabossés de la vie

– À l’époque, St-François était un des rares foyers du genre qui existait dans le canton. Sa mission était d’accueillir toutes les personnes dans le besoin, quel que soit leur lieu d’origine. Au départ, il y avait une cinquantaine de pensionnaires, parmi lesquels pas que des vieillards. Beaucoup atterrissaient ici à cause de problèmes causés par l’alcool ; d’autres encore avaient le cerveau un peu cabossé.

Une population vulnérable qu’il est facile de soudoyer :

– Je me souviens qu’à une époque, certains politiciens envoyaient un car pour amener les pensionnaires en ville et leur offrir des verres... Avant de leur demander de voter

pour eux ! Évidemment, les pensionnaires n’y voyaient aucun inconvénient, ils passaient même plutôt un bon moment ! Il a bien fallu mettre un peu d’ordre là au milieu pour que ces pratiques cessent. En résumé, la Maison St-François accueillait des personnes que l’on pourrait dire « hors-série » par rapport à l’humanité normale. Je me souviens notamment de cette femme qui avait vécu toute sa vie dans une écurie et qui a fait sa première communion ici, à quatre-vingt-huit ans ! En ce temps, on ne faisait pas tant cas des gens qui n’étaient pas très normaux. Ils étaient souvent mis de côté.

Monsieur Favre marque une pause. D’autres souvenirs remontent à la surface, plus douloureux. Ceux des derniers Noël durant lesquels, avec son épouse, il passait à la Maison St-François rendre visite à l’un ou l’autre de ses amis qui n’avait plus de famille proche. C’était peu de temps avant qu’il soit lui-même résident.

– Ces fêtes me remplissaient de tristesse. Après ces visites, nous nous retrouvions tous les deux à la maison et je repensais à ces pauvres gens qui n’avaient plus de famille, plus rien... Je ressentais un cafard terrible et je me demandais si c’était normal que je sois encore bien chez moi. Je savais aussi que j’allais finir ici.

On sent qu’on s’en va gentiment

Au fil de nos rencontres, alors que l’hiver s’installe, il me semble sentir sa vitalité baisser. Oh, c’est assez subtil : son esprit est toujours très clair, les souvenirs précis. Chaque fois il m’accueille avec élégance et s’inquiète de « faire avancer notre affaire ». Il émane de ce vieil homme un mélange de vitalité et de vulnérabilité profondément émouvant.

Il met un point d’honneur à se lever lorsque j’arrive et, s’approchant d’un pas un peu instable,

« Ce qui est dur, en arrivant à un certain âge, c’est d’être conscient de la chute de notre personnalité. »





m'aide à enlever mon lourd manteau. Son geste galant me va droit au cœur. Pourtant, je le coupe dans son élan, craignant une chute.

– *Ne vous inquiétez pas, je m'en occupe, merci beaucoup !*

Mais n'aurais-je pas dû le laisser faire ? Quel message est-ce que je lui donne en refusant son aide ? Derrière cette anecdote, en apparence banale, n'est-ce pas déjà une façon de lui enlever une partie de son indépendance ? Comme monsieur Favre est très ouvert, je lui demande ce qu'il pense de ma réaction. Il hoche la tête, un peu surpris, sans répondre clairement. Comme j'insiste un peu, il me répond :

– *Oui. Mais enfin... vous allez loin dans la réflexion !*

Bon, peut-être que je me torture un peu trop l'esprit.

Même moins bien, il reste totalement concentré sur « *notre affaire* », tout en évoquant ouvertement les questions profondes qui le pré-occupent.

– *Ce qui est dur, en arrivant à un certain âge, c'est d'être conscient de la chute de notre personnalité : la mémoire me fait parfois défaut et je remarque que je ne m'exprime plus comme en son temps. Il m'arrive d'être bloqué dans une phrase parce que je ne trouve plus les mots. C'est ce qui m'a décidé à renoncer à la présidence du Conseil de Fondation. On sent qu'on s'en va gentiment.*

Parfois, entre deux phrases, il hésite, fait des pauses. Il me semble que mille choses se bousculent dans sa tête, mais que les mots peinent à trouver leur chemin, à sortir.

– *Qu'est-ce que je peux vous dire encore... Il y aurait tellement de choses à raconter ! répète-t-il souvent.*

Lorsque je prends congé de lui ce jour-là, il me dit se sentir mieux. « *J'avais peur de ne pas être en forme pour notre entretien* », me confie-t-il en prenant mon manteau pour m'aider à le mettre : cette fois, je me laisse faire. Les gestes sont un peu maladroits, il me tend le manteau

à l'envers si bien que je ne peux pas l'enfiler, ce qui nous fait rire tous les deux. Je le quitte, habitée par un profond sentiment d'estime et de gratitude.

Tout ça, c'est du passé

Fin décembre, nous avons rendez-vous pour la séance photos. Monsieur Favre m'avait demandé de l'avertir quelques jours à l'avance pour qu'il puisse aller chez le coiffeur et se raser. Il n'a pas fait les choses à moitié : coiffé et rasé de près, il est particulièrement élégant.

– *Oui, j'ai mis la cravate, sourit-il. Mais j'ai gardé la jaquette. J'aurais peut-être dû mettre un veston ?*

Il se tient debout, concentré, la posture très droite, un peu rigide, à peine vacillante.

Mais derrière l'apparence, l'homme confie ne pas se sentir très bien. Peut-être à cause de la fondue de la veille ? Je l'imagine penché avec gourmandise au-dessus d'un caquelon fumant, savourant ce plaisir simple de l'existence. Lorsque je lui demande s'il apprécie aussi un verre de vin, il me répond qu'il ne le supporte malheureusement plus.

– *Mais j'en ai bu, probablement plus que mon ratio, précise-t-il, une lueur dans les yeux, au souvenir de probables soirées joyeusement arrosées.*

En attendant l'arrivée de la photographe, il me montre quelques photos relativement récentes – à savoir, qui datent tout de même de vingt ou trente ans – sur lesquelles je le découvre en homme sérieux et de grande prestance. Il sort également quelques coupures de journaux et des lettres qu'il a conservées, m'invitant à les lire en précisant avec modestie que tout cela n'a pas vraiment à voir avec « *notre affaire* ». Une longue missive de remerciements pour son grand investissement auprès de la Maison St-François et quelques coupures de presse m'apportent encore un nouvel éclairage sur le parcours de cet homme dont je réalise doucement l'ampleur de l'engagement pour la vie sociale du canton.

– *Vous savez, pour moi, tout ça, c'est du passé. Je pense plus à ce qui va advenir. Ça vous*

arrive aussi à vous de penser à ce qui vous arrivera une fois ?

- À la fin ?
- Oui.
- Oui, bien sûr. J'y pense parfois.
- Je me demande si les jeunes y pensent, actuellement. Moi, quand j'étais jeune, je ne me posais pas ces questions.

La réflexion est interrompue par l'arrivée de Vanessa, la photographe. Elle est accompagnée par le directeur de l'établissement et l'épouse de monsieur Favre qui s'est aussi mise en beauté pour l'occasion. Le moment semble très formel !

Septante ans d'union sous l'objectif de la photographe

En véritable gentleman, monsieur Favre fait bon accueil à Vanessa et voilà que je découvre une nouvelle facette de ce riche personnage :

- Avec mon premier salaire, je me suis achetée un appareil photo, lui confie-t-il d'emblée. Un Rolleiflex d'occasion, ils étaient extrêmement rares ! À une période, j'étais un peu un « folo » de la photo. Bon, alors, où est-ce qu'on doit se mettre ?

Le couple suit de bonne grâce les instructions de la photographe qui leur propose de s'installer sur le canapé, comme pour leur séance de lecture des journaux. Pendant que Vanessa procède aux réglages et vérifie la lumière, madame Favre lit à voix haute les titres du *Nouvelliste*. Son mari, assis bien droit et immobile, lui répète plusieurs fois : « Mais tu n'as pas besoin de lire à voix haute ! »

Elle, lumineuse et pleine de couleurs, semble s'amuser et continue sa lecture en s'agitant sur le fauteuil.

- Mais arrête de bouger ! la tance-t-il encore.

Silencieux, il semble très concentré et en même temps un peu ailleurs. Que pense-t-il de tout cela ? Est-ce que ça l'ennuie ? Le fatigue ? Ou le plonge-t-il dans d'autres souvenirs ?

La séance terminée, madame Favre nous montre une photo sur laquelle le couple, tout jeune alors, pose dans des costumes traditionnels.

- L'année prochaine, nous fêterons nos septante ans de mariage, lance-t-elle en précisant qu'ils se sont rencontrés dans un bal.

N'ayant pas pu avoir d'enfant, ils ont choisi de s'engager pour d'autres causes : la Maison St-François, mais aussi au sein de la paroisse ou encore pour une société de costumes et de danse. Comment se décriraient-ils l'un l'autre après septante années traversées côte à côte ?

- Il est parfois un peu trop commandant, répond-elle avec spontanéité.

Il encaisse sans broncher. Et confie à son tour :

- Elle apprécie la tranquillité et s'est beaucoup engagée pour tout ce qui touche la charité publique.

Elle acquiesce, et précise qu'elle a tendance à être très anxieuse.

- C'est vrai, tu es anxieuse, approuve-t-il doucement.

Il est temps de laisser le vieux couple en tête à tête, non sans avoir convenu au préalable que je reviendrai dans quelques semaines pour leur lire la version finale du récit de monsieur Favre.

Ma vie ne tient plus qu'à un fil

En rédigeant son histoire, je me suis souvent posé la question : qui est monsieur Favre ? Je devine, sous les anecdotes et les souvenirs évoqués, tout un pan de vie sur lequel il n'a pas souhaité s'étendre. Des souvenirs plus pénibles peut-être. Et, me semble-t-il, un fort souci de rester humble.

Lorsque j'apprends en début d'année que sa santé s'est détériorée, cela me fait un coup. Oh, je sais, on peut bien dire qu'à cet âge, c'est dans l'ordre des choses... Mais enfin, nous n'avons pas terminé « notre affaire » !

Un léger mieux me permet de lui faire une rapide visite. Je le retrouve affaibli. Cette fois, il ne se lève pas – il ne peut plus marcher. Mais

« Je pense que dans la vie, il faut lutter pour arriver à ce que l'on veut. Parfois, on y arrive, d'autres fois pas. »

il prend soin de redresser son fauteuil pour se tenir droit face à moi. Je remarque qu'il a enfilé son élégant gilet. Son épouse est là aussi.

Malgré sa petite forme, les nuits difficiles, je suis une fois encore frappée par sa clarté d'esprit, sa concentration et son implication pour « notre affaire ».

- *Vous me ferez lire les récits des autres résidents, je ne voudrais pas que tout tourne autour de moi,* insiste-t-il avec l'humilité qui le caractérise.
- *Oui, mais il faut rester encore un peu avec nous pour me laisser le temps de les écrire !*
- *Ma vie ne tient plus qu'à un fil,* murmure-t-il alors, le regard dans le vague.

Il fait un geste avec sa main, comme s'il se débarrassait de quelque chose - Pfuit, derrière. Et ajoute, la voix nouée :

- *Moi, ça ne me dérange pas de partir. C'est de laisser seule mon épouse qui m'ennuie.*

Assise à ses côtés, elle l'écoute avec attention, hoche la tête et hausse les épaules, sans dire un mot.

Une affaire bien terminée

Quelques jours plus tard, il se sent suffisamment en forme pour que je passe leur lire le récit complet d'une longue vie, riche et engagée. Le moment est intense et je peine à cacher mon émotion. Lorsque je quitte le petit studio de Ste-Claire, je me doute que c'est peut-être la dernière fois que je vois le vieil homme dont une phrase me revient en mémoire :

- *Je pense que dans la vie, il faut lutter pour arriver à ce que l'on veut. Parfois, on y arrive, d'autres fois pas.*

Monsieur Favre a lutté jusqu'au bout pour que nous puissions faire les choses bien et terminer « notre affaire ». Sa dernière affaire qui lui tenait tant à cœur. ☹



Monsieur Favre est décédé quelques semaines plus tard, le 12 juin 2020. En automne 2022, son épouse vit toujours dans leur petit studio du bâtiment Ste-Claire.



Les métiers de St-François

L'ADMINISTRATION

Guichet ouvert, accueil sincère.

renseigner

écouter

orienter

observer

calmer

distribuer

consoler

surprendre

suggérer



Jeannette Perrier Durer



Cent-huit ans ! Jeannette Perrier est la doyenne du canton. Une sorte de monument à St-François, comme elle le dit elle-même en rigolant. Née à la veille de la Première Guerre mondiale, ce petit bout de femme a la tête bien en place et le corps solide. Maman de six enfants, elle est à la tête d'une nombreuse lignée dont les noms sont brodés sur son antique robe de baptême soigneusement conservée.

Dans la Maison St-François, Jeannette Perrier est une sorte de célébrité. Ici, tout le monde connaît cette femme qui, ayant allègrement dépassé les cent ans, apprécie de faire sa promenade quotidienne, accompagnée de

son rollator. Oh, il arrive qu'elle affiche ça et là quelques bleus, un bandage sur un bras ou une impressionnante bosse sur le front, résultats des nombreuses chutes qu'elle fait régulièrement. Quand on sait à quel point, passé



un certain âge, ces accidents sont particulièrement redoutés car sources de fractures et de détérioration rapide de l'état de santé, on imagine que ce petit bout de femme est forcément doté d'une résistance hors du commun. Dans sa blouse aux belles couleurs dégradées aux tons verts et bleus qui font ressortir son regard vif, elle affiche une expression déterminée qui contraste avec sa silhouette menue à peine courbée. Sa voix un peu rauque s'accroche parfois avant de sortir avec une force surprenante.

– *Je suis un peu timide, confie-t-elle lors de notre première rencontre dans sa chambre tapissée des photos de sa famille nombreuse. Mais tout le monde me connaît ici. Je crois qu'on me considère comme une sorte de monument auquel on dit bonjour.*

Cela fait huit ans qu'elle vit à St-François. Résolue et indépendante, elle a vécu seule à la maison jusqu'à l'âge de cent ans !

– *Je ne me débrouillais pas trop mal, mais je commençais à être un peu fatiguée. Et puis je voyais bien que mes enfants voulaient me faire plaisir, mais qu'ils avaient aussi leurs obligations. Alors j'ai dit, j'embête tout le monde et j'ai quand même l'âge. Le jour où je leur ai annoncé ma décision, ils ont été surpris et soulagés aussi je crois. Ma foi c'est comme ça, on vieillit. Et je ne suis pas si mal dans cette chambre.*

Elle désigne l'arbre qui pousse juste devant sa fenêtre :

– *L'an dernier, il arrivait au fond du balcon. D'habitude, ils le taillent, mais pas cette année, je ne sais pas pourquoi. Il a déjà poussé de deux mètres, je ne vois plus la cathédrale ! Bientôt, il va même me cacher la vue sur la Dent de Nendaz !*

Née d'une seconde union

Jeannette s'inquiète que sa mémoire ne lui file entre les doigts et ne l'empêche de transmettre ses souvenirs. Pourtant, au fil de nos rencontres, ils refont bien surface, suivant des règles mystérieuses et chaotiques. Certains

événements marquants reviendront souvent alors que d'autres périodes semblent rester bloquées au fond d'un tiroir.

Curieusement, les premiers souvenirs qu'elle évoque sont ceux de son père à travers les histoires qu'il lui racontait quand elle était petite. Un père qui a lui-même vécu une bien longue vie puisqu'il est décédé à nonante-huit ans. Je le découvre sur une photo noir et blanc accrochée au mur juste en face du fauteuil de madame Perrier. Il fixe l'objectif, l'air préoccupé et sérieux.

– *Il avait bon cœur papa. Et il en avait des choses à raconter !*

Les histoires de son père évoquent un temps où certains quittaient leur lieu d'origine en quête d'une vie meilleure ailleurs. Né dans les montagnes lucernoises, il grandit au milieu d'une ribambelle de frères et sœurs avant de choisir un apprentissage de tailleur. Son papier en poche, il part sillonner les routes de Suisse pour offrir ses compétences en contrepartie du gîte et du couvert, comme cela se faisait parfois. Son périple le conduit en Valais où il décide de s'installer pour ouvrir une boutique de tissus en vieille ville de Sion.

– *Au début, il s'occupait essentiellement de la confection de costumes pour hommes, se rappelle Jeannette. Les gens descendaient des villages sur les coteaux : Savièse, Grimisuat... Mais lorsque les premières boutiques de prêt-à-porter sont apparues, ça nous a vraiment fait un coup. Il a fallu se débrouiller comme on pouvait. On s'est alors mis à vendre des machines à coudre et à tricoter.*

Selon les souvenirs de Jeannette, son père aurait eu sept enfants avec sa première épouse. Mais le dernier est fatal pour elle : elle meurt en couche. Son père se retrouve seul avec tous ses enfants et la boutique à faire tourner. Bien vite, il cherche une nouvelle femme pour l'aider :

– *Au premier abord, celle sur qui il est tombé semblait faire l'affaire, mais elle s'est rapidement révélée mauvaise, aussi bien avec lui qu'avec les enfants sur qui elle n'hésitait pas à lever la main, de ce que l'on m'a raconté.*



« Ma foi, c'est comme ça, on vieillit. Et je ne suis pas si mal dans cette chambre. »

Ils se sont séparés, mais à l'époque, on ne divorçait pas comme ça !

Peu après, le veuf rencontre une jeune Argo-vienne venue apprendre le français en Val-lais. Elle a pratiquement le même âge que ses aînés. Mais cette fois, c'est la bonne. Ensemble, ils ont deux enfants : Jeannette et son petit frère qui, en grandissant, la dépassera de quelques têtes.

– Je suis née le 31 décembre 1914. Ça, c'est une bête de date, juste le début de la guerre, re-lève-t-elle au passage.

Jeannette grandit avec son petit frère et ses parents, ainsi que deux des filles du premier mariage de son père, Emma et Anaïs, l'aînée, qui est rebaptisée Marguerite, en mémoire de sa mère décédée. Il y a aussi une grand-tante âgée à la santé fragile, veuve et sans famille, que son père tient à garder à la maison. Et enfin Jules, un beau-frère, qui s'est installé dans le galetas. Tout ce petit monde vit dans l'appartement situé juste au-dessus de la boutique de son père, sur le Grand-Pont. La maison est accrochée à même la roche et le confort bien rudimentaire :

– Je me souviens du mur de la salle de bain qui était en pierre brute. On y avait installé un chauffage à gaz que je n'osais pas trop allumer. Papa avait aussi fait aménager des toilettes, mais ce n'était pas comme aujourd'hui et la plupart des voisins déposaient leurs besoins dans un endroit réservé pour cela au jardin.

Dans la maison, l'ambiance est joyeuse et l'on y entend souvent les filles chanter :

*– Avec quelques autres dames, mes sœurs ont fondé le premier chœur de femmes de Sion. Je crois que ça s'appelait la chorale Edelweiss. Moi aussi, j'ai-
mais beaucoup chanter. Malheureusement aujourd'hui, même si je le voulais, je n'y arriverais plus. Il n'y a plus rien qui sort comme il faut.*





Les filles du premier mariage sont si proches en âge de la mère de Jeannette qu'elles deviennent presque comme des sœurs.

– Elles l'aidaient à la boutique et pour nous élever aussi. Ce sont elles qui m'ont appris à faire la broderie à la machine. Marguerite était un peu comme une deuxième maman pour moi. Emma, elle, était une belle femme avec beaucoup de prétendants qui lui faisaient la cour. Mais elle trouvait mille façons de les décourager. Pas un ne lui plaisait. Un jour, je l'ai surprise à jeter des tomates sur l'un d'eux depuis le balcon !

Elle sourit en repensant à cette scène qu'elle me racontera d'ailleurs plusieurs fois. Manifestement, la vie dans l'appartement du Grand-Pont était bien animée.

La lettre d'Amérique

Pendant ce temps, de l'autre côté de l'Atlantique, plusieurs fils du premier mariage de son père ont refait leur vie en Amérique, fuyant la grosse crise qui a suivi la grippe espagnole.

– Chaque année à Noël, nous recevions une longue lettre d'Amérique : on se l'arrachait pour la lire ! C'était trop drôle, elle était rédigée en espagnol, en allemand et en français. Ils nous racontaient les détails de leur nouvelle vie d'agriculteurs et les difficultés qu'ils rencontraient, comme les sauterelles qui ravageaient toutes les cultures.

À Sion, les journées sont bien remplies. Le travail à la boutique ne manque pas et Jeannette, qui connaît désormais par cœur le fonctionnement des machines à coudre et à tricoter, est chargée de donner les instructions aux clients. Malgré la concurrence, le magasin tourne bien et attire une clientèle fidèle qui vient parfois de loin.

– Je me souviens d'une femme de Veysonnaz qui venait assez souvent à la boutique. Elle portait toujours un gros châle. Après avoir tout fait tirer dehors, elle repartait finalement en n'achetant qu'une petite chose. Au début, papa n'a pas vraiment fait attention, mais un jour, alors qu'elle était revenue pour la énième fois, il s'est un peu méfié. Depuis l'arrière-boutique, il a appelé la police pour

leur demander de la surveiller. Lorsqu'elle est sortie, ils ont constaté qu'elle avait glissé plusieurs chemises sous son châle ! Mais mon père n'a pas voulu qu'on l'arrête. Il a simplement dit que c'était probablement une pauvre diablesse et que là-haut, ils ne roulaient certainement pas sur l'or. Il avait vraiment bon cœur papa, conclut la centenaire, le regard un peu perdu dans le vide.

À vingt-six ans, Jeannette se marie avec Oscar, un 2 juin 1940. Pendant que l'Europe est ébranlée par la Deuxième Guerre mondiale, la vie au Grand-Pont suit son cours. Oscar et Jeannette fondent une grande famille de six enfants et le mari reprend la boutique du père, secondé par son épouse.

– On n'arrêtait pas, se souvient-elle. Heureusement que maman était encore là pour m'aider. Mais il y avait quand même de bons moments. Le dimanche, on allait en promenade et les longs étés au mayen nous faisaient du bien.

Maman, ça branle !

Un jour, un événement secouant vient bouleverser leur quotidien. Jeannette se souviendra toute sa vie de ce 25 janvier 1946, lorsque la terre s'est mise à trembler, semant la panique dans les rues de Sion.

Fragment d'histoire

La pandémie de grippe espagnole entraîne entre **1918 et 1919** le décès de près de 25 000 personnes en Suisse. À ce titre elle peut être qualifiée de pire crise démographique du XX^e siècle dans notre pays. Une personne sur deux en Suisse aurait été malade de la grippe pendant cette période. Liée à un contexte de fortes tensions sociales avec la grève générale de **1918**, elle a également des conséquences politiques, socio-économiques et hygiéniques. (Source : WikiZer)

– *C'était un samedi aux alentours de dix-huit heures. Les gens étaient tellement effrayés qu'ils couraient dans tous les sens. Moi, j'étais à la maison, j'avais déjà mes quatre premiers enfants. La petite était dans le berceau et je venais de sortir les garçons du bain. Deux étaient accrochés de chaque côté de ma robe pendant que je séchais le troisième debout sur la table de la cuisine. Soudain, les étagères autour se sont mises à bouger. Moi aussi, j'étais un peu désaxée ! Heureusement, nous avons alors une jeune fille au pair qui nous aidait à la maison. Elle a eu la présence d'esprit d'éteindre le gaz dans la salle de bain. Mon mari, qui se trouvait à la boutique, s'est précipité pour voir si tout allait bien.*

Fragment d'histoire

Le grand tremblement de terre a secoué le Valais le 25 janvier 1946, à 18h32. D'une magnitude de 5,8 (ou 6,1 selon les sources), son épicer centre se trouvait dans la région du Wildhorn. Les plus gros dégâts ont été constatés dans la vallée du Rhône, entre Sion et Loèche. Quatre personnes ont trouvé la mort et 3500 bâtiments ont été endommagés dans ce qui reste le séisme le plus fort ayant touché les Alpes pendant le XX^e siècle. (Sources : wikipedia et seismo.ethz.ch)

38

Il m'a raconté avoir vu dans la rue un homme figé contre un mur qui n'osait absolument plus bouger...

Après ce violent épisode, le Valais connaît encore de petites secousses régulières durant quelque temps.

– *Nous ne les sentions même plus. Mais chaque fois, mes deux aînés sortaient de leur chambre en criant : maman, maman, ça branle !*

Jeannette Perrier reste un instant en silence, le regard tourné vers le sol. Elle donne l'impression d'être plongée dans un film qui se déroule sous ses yeux.

– *Ah, il y en a des choses dans la vie. Quand on pense qu'on a passé par tout cela. Mais j'ai trop parlé !* ajoute-t-elle soudain en re-

gardant sa montre, soucieuse de ne pas manquer l'heure du repas.

L'album d'une vie

Lors d'une de mes visites, madame Perrier me désigne une commode dans un coin de sa chambre :

– *Peut-être que ça m'aiderait si on regardait des photos. Tenez, prenez l'album-là, tout au sommet. Oui, je crois que c'est celui-là. Seule, je ne le regarde pas souvent. Je n'ai pas le temps !*

Elle hésite et ajoute en riant :

– *C'est bête à dire, non ? Quand je dis à mes enfants que je n'ai pas le temps, ils me demandent, mais qu'est-ce que tu fais toute la journée ?*

Nous nous plongeons dans l'album de sa vie. Ébahie face à ces photos qui datent de plus d'un siècle, je me laisse guider par la centenaire penchée sur le livre avec concentration. La photo sépia de couverture montre un bébé vêtu d'une grande robe de baptême blanche dans un landau aux roues aussi grandes que celles d'un vélo. C'est Jeannette. Elle a à peine quelques mois.

Les premières pages s'ouvrent sur une galerie de portraits que Jeannette Perrier suit du bout du doigt :

– *Là, c'est maman. Et là, mon grand-père et ma grand-mère.*

Plus loin, je la découvre jeune fille, brune souriante au regard franc, toujours entourée de nombreuses personnes : famille, amis...

– *Jolie coiffure hein, note-t-elle au passage. J'ai toujours eu les cheveux raides comme ça, ajoute-t-elle en se touchant la tête. Là, c'est mon frère, poursuit-elle. Il est décédé maintenant. Oui, j'ai vu beaucoup de monde défiler...*

« Quand je dis à mes enfants que je n'ai pas le temps, ils me demandent, mais qu'est-ce que tu fais toute la journée ? »

Parfois, elle hésite :

– *Je ne sais plus qui c'est là.*

Elle revient alors en arrière, puis repart en avant. Des anecdotes rejaillissent de façon un peu décousue, mais la chronologie de l'album m'aide à reconstituer un certain fil rouge de sa longue vie.

Au mayen, c'était la belle vie !

Les photos d'un mayen en montagne ravivent joyeusement la centenaire :

– *Chaque été, nous montions à Haute-Nendaz durant presque trois mois ! Là-haut, il n'y avait rien, pas un magasin. Juste une petite boulangerie pour le pain. Nous louions une chèvre pour avoir du lait. Tout le reste, il fallait le monter : des sacs de polenta, des macaronis... Au début, nous transportions les réserves à dos de mulet, puis plus tard, nous entassions tout cela dans la voiture de mon beau-frère et nous faisons le trajet à pied depuis Basse-Nendaz. C'était la belle vie : aucune contrainte ! Nous pouvions faire de longues balades, aller cueillir des champignons... c'était vraiment bien. Et puis, pas besoin de faire un tas d'histoires : on usait les vieux habits. D'ailleurs, quand on rentrait à Sion, on faisait tout un détour pour ne pas devoir traverser la ville et risquer de nous faire voir avec nos vêtements tout usés.*

Son regard pétille lorsqu'elle redécouvre une photo sur laquelle on la voit dans une fontaine avec ses deux « grandes sœurs » :

– *C'était notre salle de bain ! s'esclaffe-t-elle.*

Un peu plus loin, je la retrouve en jeune femme élégante : ici, en équilibre sur une paire de skis « *On descendait la route depuis Nendaz quand elle était encore gelée !* » ou là, devant une fondue, entourée d'une bande d'amis.

Au fil des pages, les photos témoignent du temps qui passe : les enfants, devenus adultes, se marient et deviennent parents à leur tour. Les fêtes de famille réunissent de plus en plus de monde !

– *J'ai une craquée de petits-enfants et d'arrière-petits-enfants. Je ne sais plus com-*

bien, j'ai tendance à oublier les chiffres et les dates. Mais c'est vrai que je suis habituée à voir tout un tas de monde autour de moi !

Son mari décède en 1986. Jeannette décide alors de se remarier : à septante ans, elle épouse Emile, un cousin d'Oscar, son premier mari.

– *J'ai plus de souvenirs avec mon premier mari, mais le deuxième, je ne sais pas comment dire cela... c'était comme une sorte de récompense qui m'est tombée dessus à la fin de ma vie. Nous n'avions plus tout ce stress que nous avions avant. Avec lui, c'était plus calme.*

Jeannette reste silencieuse un long moment. Le regard perdu dans le vide, elle murmure quelques paroles que je ne comprends pas, sa voix est devenue plus faible. Puis, poussant un gros soupir, elle semble revenir dans le présent :

– *Voilà, marmonne-t-elle.*

Toute une descendance sur une robe de baptême

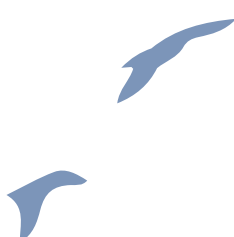
Nous arrivons au bout de l'album.

La photo de « fin » symbolise l'œuvre de la vie de Jeannette : c'est sa robe de baptême. La même que celle de la photo de couverture. Ou presque : tout en bas, le prénom de Jeannette a été brodé. Il est désormais entouré de tous les prénoms de ses enfants et petits-enfants, transformant le vêtement en une sorte d'arbre généalogique.

La précieuse robe est soigneusement gardée chez une de ses belles-filles.

– *Maman l'avait spécialement cousue pour moi. Depuis, tous les enfants de la lignée l'ont portée : au début, elle avait des petites manches, mais un des bébés avait des bras si gros qu'on n'arrivait pas à les lui enfiler. Alors on a dû les enlever !*

La vieille dame se met doucement à soupirer et à cligner des yeux.



**« ... c'était comme
une sorte de
récompense qui
m'est tombée dessus
à la fin de ma vie. »**



– Hé, j’ai été bavarde aujourd’hui ! J’ai attrapé la tête lourde, j’ai besoin de me reposer un peu avant le souper. Il ne faut pas qu’on oublie l’heure !

Je remets le précieux album à sa place en la remerciant pour ce voyage dans le temps.

– Ça me fait aussi plaisir de me rappeler de tout cela. Mais c’est fatiguant. Je vais bien dormir ce soir !

Un assemblage qui va de travers

Lorsque je la retrouve quelques semaines plus tard, madame Perrier affiche un visage renfrogné. Si elle m’accueille avec sa cordialité habituelle, quelque chose semble sérieusement la contrarier. Elle m’explique que depuis quelques jours, tout semble aller de travers : sa lessive n’est pas revenue, la privant de porter des caleçons convenables. Et ce midi, comme elle se sentait fatiguée, elle n’avait pas la moindre envie d’aller manger dehors sous la tonnelle. « Mais ils m’ont presque tirée dehors », rouspète-t-elle en précisant que les pâtes n’étaient pas cuites et que lorsqu’elle a demandé un bout de viande, on lui a répondu qu’il n’y en avait plus... Bref, comme elle le résume si bien : « C’est un assemblage qui va de travers ».

Un pansement sur son bras attire mon attention :

– Oh, ça ! J’ai perdu l’équilibre, m’explique-t-elle. J’ai voulu me rattraper contre la paroi, mais elle était trop éloignée.

Elle touche doucement son avant-bras abîmé qui semble si fin, si fragile. Mais elle me rassure :

– Ça fait vilain parce que la peau est déjà usée et toute ridée. Mais ce n’est pas grave, ce n’est pas profond.

Je réalise alors le miracle de ce corps plus que centenaire. Madame Perrier semble tellement en forme que j’en viens à en oublier son âge. Oh, certes, elle me parle de cette douleur dans le talon qui la réveille la nuit ou de cette sensation gênante dans la gorge qui la fait souvent tousser. Mais sans jamais s’étendre. Elle a l’habitude de se débrouiller seule, mais elle commence à trouver que cela la dessert.



« Parfois, je vois ce ciel tout bleu avec juste quelques flocons par-ci par-là, comme si on avait jeté une poignée de ouate dans le panorama. C’est beau. »

– Je crois que je les ai trop habitués et l’équipe ici ne s’occupe pas tellement de moi. Ça me manque ! Je fais tout ce que je peux, mais le matin, j’ai besoin d’aide pour me lever, me laver et m’habiller. Alors je sonne. Il y en a qui sont très compréhensifs, qui trouvent toujours le mot juste. Ce qui est dommage, c’est qu’ils ne peuvent jamais rester longtemps. Parfois, je les vois travailler tellement vite, on dirait presque qu’ils font une course de marathon ! Mais je peux les comprendre, les pauvres. S’ils allaient plus lentement, ils n’arriveraient pas à donner le tour.

Elle soupire.

– Ah là là, je vous raconte un tas de misères, mais bon, il n’y a pas que ça, il y a aussi des bonnes choses ! Il y a toujours des petites joies.

Quand je lui demande quelles sont ses petites joies à elle, elle prend son temps avant de répondre :

– Il faut dire que j’ai confiance. Le Seigneur ne m’abandonne pas. Je suis bien aidée, je le sens. Et puis mes enfants ne m’abandonnent pas, eux non plus.

Nous contempons ensemble la vue magnifique sur la ville, les montagnes au loin et l’arbre qui continue à grandir devant son balcon :

– Parfois, je vois ce ciel tout bleu avec juste quelques flocons par-ci par-là, comme si on avait jeté une poignée de ouate dans le panorama. C’est beau.

Madame Perrier s’émerveille avec poésie de

ce qui l'entoure. Elle me parle aussi des arbres qu'elle aime regarder dans le jardin, comme ce cèdre du Liban qu'elle peut admirer chaque jour depuis sa place durant les repas de midi. Serait-ce un des secrets de sa longévité et de sa forme ?

Elle soupire :

- *Oh, ce n'est pas tous les jours comme ça. Ça émoustille un peu de pouvoir parler à quelqu'un. Avec cette charrette de corona, j'ai moins de visites, ça me fait bizarre.*

Elle qui est habituée à être entourée de tout un tas de monde a trouvé le temps particulièrement long durant les quatre mois où les visites étaient interdites. Mais, philosophe, elle relativise :

- *Il faut bien réfléchir, on a quand même de bonnes choses. Quand on pense que dans certains pays, il y a des personnes handicapées qui vivent seules dans la rue !*

Je lui propose alors de lui lire son récit, mais des soucis avec ses appareils acoustiques rendent l'opération un peu délicate. Après quelques réglages, je me lance dans ma lecture, régulièrement entrecoupée par la nécessité de récupérer son appareil qui a, ce jour-là, une étrange tendance à ficher le camp de ses oreilles.

- *Quand on pense qu'on a passé par tout ça. Pourtant, ça n'est rien d'extraordinaire, commente la centenaire, pensive en jetant un coup d'œil à sa montre.*
- *Il ne faut pas qu'on oublie l'heure. Seize heures quarante-cinq, c'est juste ? Elle péclote cette montre. Elle aurait bien besoin d'être nettoyée. Elle appartenait à ma maman : incassable et étanche, elle est d'une qualité formidable. C'était une nouveauté à l'époque !*

Combien de tours d'aiguilles a-t-elle fait depuis sa réalisation ? Y penser me donne le vertige. C'est à la fois incalculable et... aussi rapide qu'un clin d'œil ! Madame Perrier me sort brusquement de mes réflexions métaphysiques et me ramène bien dans le présent :

- *C'est l'heure de se préparer pour le souper ! J'aime bien m'y rendre pas trop tard, pour*

éviter d'attendre l'ascenseur. Une fois qu'on y met trois rollators, c'est plein ! Un jour, ça ne rentrait juste pas, mais comme il restait un espace vide, j'ai demandé à la dame devant moi de se pousser un peu. Elle m'a répondu qu'elle était là en premier !

Elle secoue la tête et soupire avant de rassembler ses forces pour se lever, seule, en prenant appui sur son rollator. Son visage s'est détendu. Ses yeux pétillent. Mais il est temps que je la laisse, pas question de risquer une prise de bec dans l'ascenseur. Même à cent huit ans, certaines exigences du quotidien sur terre nous rappellent à l'ordre ! ☺

Se raconter autrement...

Lorsque la parole vient à manquer, que la confusion floute les contours d'une vie passée et d'un présent incertain, il reste l'essentiel : ouvrir un espace, prendre le temps. Être là, simplement. Sans attente. Sans pression. Alors, peut-être, les mains s'autorisent à retrouver le chemin de gestes oubliés, à exprimer les mots impossibles à formuler. À travers les formes, les couleurs et les images, rafistoler le lien de soi à soi, de soi à l'autre, de soi au monde.



Les métiers de St-François

LE MÉNAGE

Les fées du ménage, une visite attendue au quotidien.

nettoyer

écouter

dépoussiérer

se confier

attendre

complimenter

tenir compagnie

taire

rigoler



Monique Morard

Rire



À nonante ans, sa mémoire lui joue des tours, elle a perdu la vue et elle ne se déplace pratiquement plus qu'en fauteuil roulant. Mais s'il y a bien une chose que Monique Morard conserve précieusement, c'est son humour et son plaisir à blaguer.

– *Comment ? Vous vous intéressez à un vieux machin comme moi ? Ah ça, c'est sympa !*

Madame Morard semble bien disposée à se lancer dans l'aventure de son récit de vie. Cette pensionnaire du quatrième étage, curieuse et ouverte, est toujours partante pour bavarder. Mais, je sais aussi que sa mémoire fait des siennes. J'avais été avertie : il faudrait certainement lui rappeler qui je suis d'un ren-

dez-vous à l'autre. J'avais noté ça dans un coin de ma tête sans vraiment réaliser ce que cela allait réellement impliquer.

Notre premier entretien a lieu à l'orée de l'automne. Je la retrouve confortablement installée dans un fauteuil du salon commun où elle aime passer le plus clair de son temps. Ayant perdu la vue et ne se déplaçant plus que difficilement avec l'aide d'un fauteuil roulant, elle



préfère rester là, attentive à la vie qui l'entoure, plutôt que seule dans sa chambre. Elle est en grande discussion avec une soignante et je comprends qu'elle a été préparée à ma visite.

Lorsqu'elle me tend la main, j'hésite. Mon réflexe serait de la toucher pour établir un contact physique, lui donner un indice de qui je suis. Mais en cette période de pandémie, la règle des « gestes barrières » domine. Que faire ? Voilà bien un questionnement qui m'accompagnera durant la plupart nos rencontres. Comment être dans l'humanité sans pouvoir accorder un geste de douceur ? Je retiens mon élan tout en lui expliquant pourquoi.

– *Ah, c'est interdit ?* chuchote-t-elle en catimini, comme si nous nous apprêtions à faire une bêtise. Puis elle éclate de rire. *Ah oui, c'est une saloperie. Il est encore bien implanté ce truc.*

La soignante, avec qui elle ne manque pas d'échanger quelques traits d'humour, nous accompagne jusqu'à sa chambre où nous pourrions nous entretenir de manière plus intime.

« J'en suis au stade où l'on se contente de vivre le moment présent. »

La pièce est sobrement aménagée. Je tire une chaise pour m'installer près d'elle et lui explique à nouveau le projet du recueil de récits de vie, les cent ans de la Maison St-François, le livre. Elle m'écoute avec attention

et hoche la tête :

– *Ah bon, tiens. Ce n'est pas une mauvaise idée ça.*

Elle semble réfléchir quelques instants, comme pour rassembler ses idées :

– *J'ai un peu vieilli moi. Je suis née en 1932. Ça fait loin !*

Se penchant sur ses doigts, elle commence à compter avant de s'interrompre :

– *On est en quelle année ?*
– *2020.*
– *Ah.*

Elle replonge dans ses calculs et j'essaie de la

suivre, mais on s'emmêle les deux les pinceaux. Finalement, elle balaie l'histoire d'un geste de la main.

– *Bah, je ne compte plus. Mais depuis 1932, je traîne les pieds sur cette planète. Bonjour la Terre, je suis toujours là ! Parfois, je m'interroge : en fait... qu'est-ce que j'ai fait toutes ces années ?*

Après un temps de réflexion, elle poursuit :

– *Je n'ai pas fait grand-chose... Bon, j'ai élevé un fils. Alors ça, c'était déjà pas mal ! Mon Olivier Nicolas. Mais on l'appelle seulement Olivier. Nicolas, c'était pour les bêtises...*

Sa voix s'est attendrie.

– *J'ai un bon fils. Je dois dire qu'il s'occupe très bien de sa mère. Je me suis mariée à trente-cinq ans et je n'ai eu qu'un seul enfant, alors le pauvre, sa mère n'est plus toute jeune. Cet Olivier, il a grandi, il est devenu adulte... et là, je ne saurais même pas vous dire où il est. Mais on a de bons contacts, il n'a pas oublié sa mère sur un coin de trottoir !*

En prononçant ces mots, elle rit à nouveau. Puis elle ajoute en secouant la tête :

– *Mais moi, c'est ma mémoire qui s'en va. Je voulais vous dire s'il a des enfants mais... je ne sais plus ! Vous vous rendez compte ! je pense que mon mari est décédé depuis un bout de temps. C'était un Ayentôt. Évidemment, je le charriais souvent à ce sujet, parce que moi je suis une Fontannaz de Vétroz !*

Monique Morard devient plus grave :

– *Ma mémoire est labourée. Alors que j'arrive à me rappeler précisément des choses quand j'étais gamine, le présent me joue des tours. Je crois que j'en suis au stade où l'on se contente de vivre le moment présent. Parce que la maladie, la mort, tout ça... après tout, là où on est, on n'en a plus rien à fiche. On suivra la ligne qui nous est accordée et puis voilà. Ça nous a appris l'acceptation ; de toute façon, on n'a pas le choix. Si on se révolte, on s'empoisonne la vie et en même temps, celle de notre entourage ! Alors c'est un chemin qu'on doit faire en soi. Et puis on arrive à un âge où il faut absolument éviter...*

Un bruit assourdissant l'interrompt soudain, nous faisant sursauter toutes les deux. Une perceuse ! Probablement des travaux de rénovation sur l'étage. Passé l'instant de stupeur, elle laisse éclater son joyeux rire :

– *Ah, on ne s'y attendait pas ! On en reste la bouche ouverte ! Chaque fois que nous sommes dans cette salle, il y a des travaux.*

Je lui précise que nous nous trouvons dans sa chambre, ce qui la fait de nouveau beaucoup rire :

– *Ah, alors il ne faudrait pas qu'ils démolissent ma chambre !*

Elle feint l'indignation :

– *Ils sont dans ma chambre et ils ne m'ont même pas avertie !*

Puis, baissant la voix, elle souffle :

– *En fait, ils m'ont probablement avertie !*

J'entre dans son jeu :

– *Ah, oui, c'est l'avantage, on peut toujours mettre cela sur le compte de la perte de mémoire ?*

– *Oui, acquiesce-t-elle, réjouie. Et avec ça, on prend un air un peu benêt* – mimant alors une expression étonnée, elle lance d'une voix naïve : *je ne savais pas !*

Nous éclatons de rire et je suis frappée par la lumière espiègle qui brille dans ses yeux noisette. Une paire de petites boucles d'oreilles, des créoles, ajoute, avec beaucoup de simplicité, un éclat supplémentaire à son visage rayonnant. Le bruit des travaux s'arrête. Reprenant son sérieux, madame Morard poursuit :

– *Eh mon Dieu. Mais j'ai déjà fait un sacré bout de chemin. Vous savez que j'arrive au bout de la route ? Je sais que demain est un autre jour. Ne nous faisons pas d'illusion, tout peut arriver. Nos besoins ne sont plus les mêmes, on a peut-être un peu plus une vie intérieure.*

Son ton se fait à nouveau plus taquin :

– *Et puis, j'ai toujours un fils, je n'ai pas augmenté, c'est un peu tard maintenant ! J'aurais bien voulu être grand-mère... Mais il faut*

apprendre à les laisser vivre ! C'est important, qu'ils aient leur liberté.

Une enfance gravée dans les souvenirs

La liberté. Voilà un mot qui correspond bien à cette femme au solide sens de la répartie. Peut-être est-ce parce qu'elle est celle du milieu dans la famille et la seule fille ? Monique est née onze mois après Narcisse, son frère aîné, et le petit Jean-Marie, dont tout le monde était fou, est arrivé sept ans plus tard.

– *J'aimais bien partir faire des tours avec lui. Quand je revenais, maman me demandais toujours : mais jusqu'où es-tu allée avec ce gamin ?*

De sa mère, elle garde le souvenir d'une femme soucieuse et assez sévère.

– *Nous avons une relation, comment dire... Correcte, résume-t-elle brièvement. Mais c'est normal, ce sont les mamans qui sont sévères, pas les papas !*

Avec son père, c'est une autre histoire. La petite Monique l'adore et ne le lâche pas d'une semelle :

– *Mon papa. Mon merveilleux papa. J'adorais aller marcher avec lui. Je n'étais alors qu'un petit bout de chou, pendue à son bras et tellement fière de lui ! Je le trouvais beau. Et puis, qu'est-ce que je pouvais blaguer ! J'avais cette manie de tout le temps raconter des histoires, je ne me taisais pas. Papa, lui, restait silencieux, probablement plongé dans ses soucis : on n'était pas riche, il fallait joindre les deux bouts. Et moi qui ne la fermis pas une seconde ! Au bout d'un moment, lorsque je me rendais compte qu'il ne disait rien, je lui secouais le bras : « Papa, pourquoi tu ne dis rien ? - Mais tu parles assez pour deux ! » me répondait-il. Nous nous entendions bien tous les deux.*

Gamine, elle ressemble à son père de qui elle hérite la même chevelure noire toute frisée.

– *Pour me coiffer, c'était l'enfer. Tout le contraire de maman. (Elle pouffe). Maman,*

« Mais j'ai déjà fait un sacré bout de chemin. Vous savez que j'arrive au bout de la route ? »





elle avait... (elle peine à poursuivre sa phrase, tant elle rit). Elle avait les cheveux raides, mais raides, comme des baguettes ! Plus raides que cela, ce n'était pas possible.

L'évocation des cheveux raides de sa mère semble beaucoup l'amuser, mais elle se reprend avec plus ou moins de sérieux :

– *Elle va m'envoyer une claque depuis là où elle est.*

Monique et sa famille vivent simplement. Son père travaille à l'usine d'aluminium de Chippis où il se rend à vélo :

– *Ce n'était pas de la tarte ! Ce qu'il a travaillé pour élever ses enfants. À l'époque, nous n'avions pas de voiture, seuls ceux qui avaient de l'argent pouvaient s'en offrir une. Dans le fond, mes parents n'étaient pas des gens riches. Je dirais même qu'ils étaient pauvres et bien que nous ayons été entourés de gens plus riches, j'ai toujours été frappée par leur gentillesse : jamais ils n'ont cherché à montrer qu'ils avaient plus que nous.*

Son enfance, elle la passe en grande partie chez ses grands-parents, au Châtelard, un petit hameau de rien du tout planté sur une colline au-dessus de Chamoson. Elle est attachée à ce vieux couple très amoureux l'un de l'autre :

– Ils avaient des chèvres. L'été, quand le reste du bétail montait plus haut, nous buvions leur lait. Berk ! Je n'aimais pas trop ça, mais on s'habituaît. Et comme chez tout bon paysan valaisan, il y avait le cochon à l'écurie et quelques vaches. Je me souviens que l'on jouait avec les cabris. C'était chouette comme tout. J'ai adoré vivre là-haut avec eux. Quand j'ai pu commencer l'école, je descendais à pied à Chamoson par un chemin que je connais par cœur. Il est ancré en moi.

L'évocation de ces souvenirs illumine son visage :

– Eh mon Dieu, comme je suis contente d'avoir tous ces souvenirs ! D'y repenser, ça me les fait revivre... et ça me fait plaisir ! Je suis un peu handicapée avec la vue, mais j'arrive très bien à me transporter là-bas dans ma tête. Je vois des petites maisons accolées les unes aux autres et un vieux monsieur avec une canne : c'est l'oncle André ! Oh, il y avait aussi la tante Honorine – il faut le faire, s'appeler comme ça ! Elle était déjà bien âgée... elle n'existe plus aujourd'hui. C'était la célibataire de la famille. Elle s'est beaucoup occupée de moi. Peut-être qu'on les retrouvera quand on sera au paradis. Je ne sais pas. Personne ne sait ce qui nous attend.

Une mémoire de poisson rouge !

À chaque rencontre, lorsque je retrouve madame Morard, le même scénario se répète. Je nourris l'espoir un peu naïf qu'elle va se souvenir de moi, mais chaque fois, elle m'accueille avec sa chaleur et son enthousiasme habituel, sans avoir la moindre idée de qui je suis, ni de ce projet de récit de vie qui semble totalement inédit pour elle. À mon profond soulagement, elle y montre systématiquement le même enthousiasme.

Un jour, je suis en train de me présenter lorsqu'un grand gaillard apparaît.

– Ah, vous avez de la visite, Madame Morard !
– J'ai de la visite ? Qui est-ce ?

C'est son fils, Olivier, dont elle m'a parlé lors de notre premier entretien. Je suis heureuse de cette rencontre fortuite qui me permet de

lui expliquer le projet du livre et du récit que je réalise avec sa mère. Légèrement penchée en avant sur son fauteuil, la tête inclinée, elle écoute attentivement nos échanges. Bien vite, nous nous retrouvons tous les trois dans une discussion à bâtons rompus : entre mère et fils, le ton est taquin et enjoué, même si elle semble régulièrement oublier avec qui elle parle et qu'elle essaie souvent de lui attraper la main pour le toucher.

– Il faut faire attention avec ce Covid, lui explique-t-il avant de lui parler de sa nouvelle vie de jeune papa, puisque son fils est né il y a quelques mois...

J'en reste abasourdie. Évidemment, je n'aurais jamais pensé que la mémoire jouerait un tel tour à Monique Morard, l'empêchant d'enregistrer l'information qu'elle était grand-mère, elle qui en rêvait tant ! Son fils en parle sans détour, évoquant « la mémoire de poisson rouge de sa mère ». À ces mots, elle prend un air offusqué :


– Quoi, j'ai une mémoire de poisson rouge ?
lance-t-elle d'un air contrarié avant de rire aux éclats.

Touchée par leur complicité, je m'apprête à m'éclipser, mais son fils doit filer chercher le petit, il reviendra bientôt. Quant à madame Morard, elle est en pleine forme et ne demande qu'à poursuivre notre entretien.


– Ça m'a fait plaisir de rencontrer votre fils, lui dis-je lorsque nous nous retrouvons toutes les deux seules dans sa chambre.
– Mon fils ? Il était là ?
– Oui, il est reparti il y a quelques minutes.
– Ah ? (silence). Non mais... C'est ça de ne pas avoir de mémoire. C'est quand même dingue. Il allait bien ?

Nous devisons sur les mystères de cette mémoire, qui se fait brumeuse à court terme, mais d'une sidérante précision sur ses souvenirs lointains qui seront immortalisés dans ce livre.

– Votre petit-fils pourra ainsi lire l'histoire de sa grand-mère.
– Mais oui... j'ai un petit-fils ?



**« Comme je suis
contente d'avoir tous
ces souvenirs !
D'y repenser, ça me les
fait revivre... »**



Un café qui danse

L'automne avance, les cas de Covid aussi. Dans la Maison St-François, le climat est tendu : de nouvelles mesures de restriction flottent dans

« Je crois que je me suis beaucoup amusée dans ma vie. »

l'air. Je ne m'en doute pas encore, mais c'est ma dernière rencontre avec Monique Morard avant que le virus ne nous oblige à suspendre nos entretiens pour quelques longues semaines. Dans cette ambiance morose, je me réjouis de retrouver la vieille dame

dont la verve et l'humour me font un bien fou. Ce jour-là ne va pas faire exception, malgré quelques sueurs froides.

Lorsque j'arrive, elle est en train de siroter un café. Je me présente en lui précisant que c'est notre troisième rencontre, ce qui la rend dubitative.

- *C'est la troisième fois ? Je ne me souviens pas...*
- *Vous ne vous souvenez pas de nos rencontres. Mais de votre enfance, oui.*
- *Les souvenirs d'enfance sont accrochés à nos basques, ça ne s'oublie pas ! lance-t-elle, faisant dangereusement pencher sa tasse qui me semble rudement pleine.*
- *Attention à votre café qui penche pas mal !* lui dis-je sans réussir à quitter cette tasse des yeux.
- *Ah, il a un penchant !* rigole-t-elle en le redressant vaguement... avant d'oublier, semble-t-il, qu'elle tient ce café dans les mains.
- *Je crois que je me suis beaucoup amusée dans ma vie,* démarre-t-elle.

Et s'il est un domaine qui semble l'avoir particulièrement amusée, c'est bien la politique.



Il faut remettre tout ça dans son contexte : en Suisse, le vote des femmes est autorisé en 1971 ! Monique Morard a alors trente-huit ans. Inutile de préciser qu'elle n'a pas attendu cette date pour se forger – et défendre – ses propres opinions.

– *La politique, en Valais, c'était quelque chose ! Je trouvais cela épique, c'était comme un jeu pour moi. Mais à l'époque, c'était fou et il y a eu des coups vraiment tordus.*

Sa tasse penche à nouveau dangereusement et je ne peux m'empêcher de le lui faire remarquer :

– *Qu'est-ce qu'il fait mon café ? Il danse ?*

Elle rectifie sa position et reprend avec enthousiasme :

– *Croyez-vous qu'il y avait autre chose que le PDC en ce temps-là ? Les radicaux peut-être... Mais ils étaient plutôt rares. Ces rivalités politiques, je trouvais ça tellement bide ! Je faisais remarquer à mon père qu'ils auraient pu s'entretuer pour un parti politique pendant que nous crevions de faim à côté. Et puis, il fallait prendre l'apéro dans le bon bistrot selon de quel parti vous étiez ! Alors moi, je me glissais gentiment à côté de mon papa qui me commandait un sirop ou une limonade et j'écoutais tout. Puis, à peine rentrée à la maison, je refaisais la discussion avec mon père en lui disant que je n'étais pas du tout d'accord avec lui. J'aimais bien lui tenir tête ! À cette époque, je m'affichais comme radicale, mais en dehors de toute responsabilité. De toute façon, pour être élu, il fallait être un homme.*

Sous son air espiègle toujours présent, je m'imagine que la jeune Monique devait avoir un caractère sacrément bien trempé pour défendre des opinions manifestement à contre-courant de sa famille, à une époque où les femmes n'avaient pas trop leur mot à dire. D'ailleurs, lorsqu'elle devenait trop vindicative, sa mère la rabrouait.

– *Je l'entends encore me dire : « Tais-toi, mais tais-toi ! » Elle était de la vieille école. Avant, c'était quand même l'homme qui menait la barque.*

Fragment d'histoire

Un tout petit peu avant en Valais, où il a été accepté lors d'un vote le 12 avril 1970.

À mon grand soulagement, madame Morard vide les dernières gorgées de sa tasse que nous déposons en lieu sûr. N'empêche, elle maîtrise parfaitement : pas une seule goutte n'a débordé.

*

Si certains souvenirs sont restés tout à fait nets, d'autres périodes de sa vie se font plus floues.

– *Est-ce que j'ai travaillé ? s'interroge-t-elle un jour. Je me souviens avoir suivi une sorte d'école de commerce rapide qui se faisait sur quelques mois. Grâce à ce que j'y ai appris, j'ai pu m'occuper de la comptabilité pour papa qui avait pris des vignes et engagé des ouvriers pour les travailler.*

Comme beaucoup de petits Valaisans à l'époque, Monique et ses frères n'échappent pas au travail des vignes.

– *Ah, ce que je pouvais détester ça, si vous saviez à quel point ! Mais papa a toujours fait attention à nous : il y avait systématiquement une récompense au bout, en reconnaissance de notre travail. Par exemple, il nous emmenait au cirque Knie. C'était un enchantement ! J'ai un souvenir incroyable de mon enfance. C'est toujours vivant en moi, bien ancré.*

Un chien ou le divorce

On l'aura compris, lorsque Monique Morard a une idée dans la tête, elle sait la défendre. Pourtant, son papa adoré, comme elle l'appelle souvent, ne cédera jamais devant un de ses plus grands souhaits : avoir un chien.

– *Alors dès que j'ai pu, je me suis dépêchée d'en prendre un ! J'ai d'ailleurs menacé mon mari : c'était un chien... ou le divorce ! Il a*



« Finalement, je crois qu'on a la vie que l'on se fait. À nous d'accommoder ce que nous recevons. »

préféré le chien, mais je crois qu'il a toujours gardé cela en travers de la gorge. Jamais je ne l'ai vu le caresser. Pourtant, le chien lui faisait toujours la fête et il lui léchait la main. Mais mon mari ne bronchait pas ! Qu'est-ce que j'ai ri avec ça.

Elle se souvient très bien de ce petit chien noir avec une tâche blanche sous le cou, qu'elle a nommé Chloé :

– *Parce que si j'avais eu une fille, je l'aurais appelée ainsi.*

Elle s'amuse aussi beaucoup des réactions de son père face à ce chien :

– *Chaque fois qu'il le voyait, il haussait les épaules et ronchonnait. Avoir un chien, cela était hors de sa compréhension. À la limite, pour garder la maison, passe encore. Il me disait toujours : « Mais qu'est-ce que tu fais avec ce chien, il ne sert à rien ! Et en plus, il faut faire attention à ne pas lui marcher dessus. Sale bête. Qu'est-ce qu'il m'enquiquine ce machin ! ». Mais j'ai tenu bon. Je suis têtue ! D'ailleurs, combien de fois j'ai entendu mon père dire en patois : « Quanta teta ! » Peut-être pensait-il que c'était plus poli de le dire en patois.*

« Quelle tête ! »

On a la vie que l'on se fait

Après avoir dû patienter plusieurs longues semaines, la situation sanitaire commence à s'alléger. Enfin, je peux retourner rendre visite à Monique Morard.

– *Ça fait plaisir de vous revoir !* lance-t-elle avec enthousiasme lorsque je la salue.

Ce qui me laisse à la fois perplexe et me réjouit. Se souviendrait-elle de moi ?

– *Que devenez-vous ? Est-ce que vous faites toujours la même activité ?* me demande-t-elle encore.

Bien sûr, le projet du livre ne lui dit rien. Et quand je lui propose de lui lire son récit, elle me demande, surprise :

– *Je vous ai raconté tout cela ?*

Mais elle replonge dedans avec une joie manifeste.

La photographe nous rejoint un peu plus tard. C'est une magnifique journée et nous décidons d'en profiter pour aller dehors, pour la plus grande joie de madame Morard que nous emmenons sur son fauteuil roulant à travers les couloirs de la maison. Arrivée dans le petit jardin, la vieille dame ferme les yeux. Le corps tendu en avant, elle semble savourer la caresse du vent et la chaleur des rayons du soleil sur sa peau. Soudain, elle lève un doigt et penche la tête, concentrée : le chant d'un oiseau attire toute son attention.

– *Qu'est-ce qu'il peut bavarder celui-là,* commente-elle en riant.

Elle se prête au jeu de la séance photos avec sa bonne humeur habituelle, amusée par le bruit des déclics de l'appareil. Personne n'a envie d'interrompre ce moment magique dans la douceur de l'automne. La séance se prolonge et nous bavardons encore jusqu'à ce qu'il nous faille nous résoudre à raccompagner Monique Morard au quatrième étage.

En repartant, je repense à son parcours de vie, certes rempli de quelques trous à cause de sa mémoire vacillante. Mais je soupçonne aussi que cette femme positive et confiante a délibérément choisi de laisser quelques souvenirs dans les brumes. Lors de nos rencontres, jamais elle n'évoquera les circonstances qui ont mené à la perte de sa vue. Avec pudeur, elle évoquera une seule fois, dans une phrase plantée l'air de rien au milieu de ses souvenirs, qu'elle a été très malade enfant. Rien de plus. Dans une totale cohérence avec ses paroles si pleines de sagesse qu'elle avait un jour prononcées :

– *Finalement, je crois qu'on a la vie que l'on se fait. À nous d'accommoder ce que nous recevons.* ☺

Se raconter autrement...



« C'étaient mes rêves, toutes ces choses, mais lui n'a jamais voulu. Je regrette de n'avoir pas essayé. »

Les métiers de St-François

L'ANIMATION

Amener de la couleur, s'évader et être en lien :
tels sont les pouvoirs de l'animation !

créer

partager

découvrir

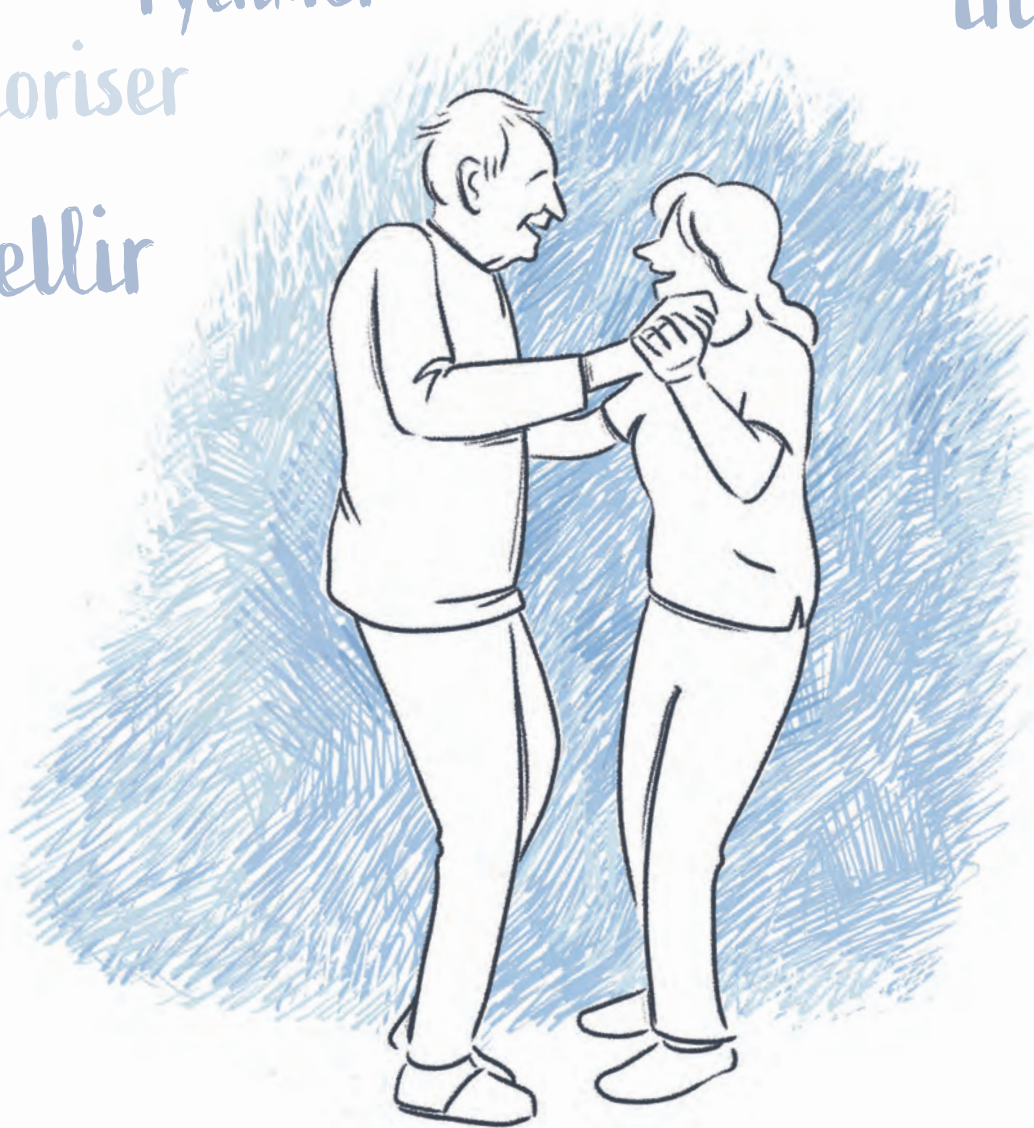
rythmer

égayer

intégrer

valoriser

embellir



Pascal Thurre Explorer



Gamin, il rêve d'être bandit. Ou missionnaire. Pascal Thurre choisit finalement la voie du journalisme pour mener une vie d'aventures riches et insolites qu'il ne se lasse pas de raconter. Son récit où se mêlent la petite et la grande histoire, nous entraîne dans une vie d'exploration aussi bien extérieure qu'intérieure.

Je me sens un peu intimidée à la perspective de rencontrer ce personnage bien connu en Valais. Lui qui, durant des années, a tenu la plume, comment va-t-il réagir en étant cette fois de l'autre côté « du micro » ? Mes appréhensions

sont vite balayées : Pascal Thurre m'accueille avec chaleur et ne se fait pas prier pour raconter. Il partage généreusement ses souvenirs de reportages et ses rencontres avec les personnalités qui l'ont marqué. Chaque entretien



s'apparente à un voyage tourbillonnant qui me replonge dans les moments forts de l'histoire récente et me fait retrouver les grandes personnalités du monde de l'art, du sport, de la politique ou du social qui ont marqué ces dernières décennies.

À nonante-quatre ans, l'homme affiche la prestance de ceux qui ont l'habitude de parler en public. Même assis, il paraît grand. Comme si son fauteuil peinait à contenir son long corps qu'il tient un peu replié. Un détail attire mon attention : une touche de couleur vive à ses pieds qui détonne avec ses vêtements aux tons plutôt neutres. Intriguée, j'essaie de regarder discrètement ses chaussettes. Mais je n'en saurais pas plus pour l'instant car me voici déjà en Algérie !

D'emblée, l'ancien reporter m'évoque ce pays qu'il explore peu après son indépendance. Il y a même fait quelques jours de prison pour avoir osé photographier des mendiants postés sur les escaliers du célèbre monument de la vieille poste d'Alger. Le geste n'a pas plu aux autorités qui tenaient à donner une image positive du pays. Heureusement, quelques paperasseries suffiront à le sortir rapidement de là.

Mais, il n'y a pas que l'Algérie : il a aussi sillonné l'Amérique, exploré Ushuaïa, traversé le Cap Horn et visité le Kenya... entre autres pays. Et puis toutes ces rencontres fortes qu'il a faites, comme celle avec François Mitterrand :

– *Nous avons conversé en tête à tête une demi-heure dans le jardin de l'Hôtel Royal d'Evian, il croyait que j'étais le jardinier.*

Il évoque encore l'Abbé Pierre, le Dalai-Lama, Marthe Keller, Zinédine Zidane, Gérard Depardieu, Wald Disney... et les filles du Crazy Horse ! Oh là là, stop !

Reprenons depuis le début.

Le début ? Mais c'est où le début de cette vie d'aventures ?

Peut-être là, au cœur du vieux bourg de Saillon, dans la maison de son grand-père.

Pascal a cinq ou six ans. Ce qu'il aime par-dessus tout, c'est écouter les his-

toires de l'aïeul, confortablement installé sur la pierre ollaire qui diffuse une douce chaleur :

– *Le soir, nous n'avions qu'à traverser la route pour rejoindre sa maison. Nous pouvions rester des heures à l'écouter. Maman devait toujours venir nous chercher pour nous mettre au lit.*

Ses histoires préférées sont celles de Farinet. Son héros.

– *Même s'il avait aussi ses zones d'ombre, c'était un homme généreux. Mon grand-père l'a connu et se souvenait parfaitement du jour de la mort du célèbre faux-monnaieur. Il avait à peine six ans. Ce jour-là, il a vu les policiers traverser le village en portant une civière sur laquelle reposait le corps de Farinet, vaguement dissimulé sous quelques branches. Tous les habitants de Saillon pleuraient. Même les hommes. C'était la première fois que mon grand-père voyait des hommes pleurer.*

« Tous les habitants de Saillon pleuraient. Même les hommes. C'était la première fois que mon grand-père voyait des hommes pleurer. »

Fragment d'histoire

Joseph-Samuel Farinet, né en **1845**, parfois appelé le Robin des Bois des Alpes. Faux-monnaieur, défenseur des libertés, incarnation de la résistance à l'autorité, il est mort en avril **1880**, traqué par la police valaisanne. Son corps est retrouvé au bas des gorges de la Salentse. Chute ? Ou tirs des policiers ? Les versions de l'histoire ne s'accordent pas toutes.





Papa va bientôt mourir

Pascal Thurre grandit dans une fratrie de cinq enfants dont il est l'aîné. Lui qui rêve d'une vie de bandit ou de missionnaire est dirigé vers la seconde option avant que la vie ne le pousse sur d'autres chemins. Encore tout jeune, il est envoyé en France dans une école de missionnaires. Mais le décès précoce de son père le fait revenir à la maison :

– Il a rapidement été emporté par une maladie des poumons à l'âge de quarante et un ans. C'était l'année de la découverte de la pénicilline. Un an plus tard, il aurait probablement pu être soigné. Moi, j'avais dix ans. Maman nous avait expliqué qu'il allait bientôt mourir et qu'il fallait prier pour lui. Je me souviens de ces moments où nous étions tous agenouillés autour de son lit.

Ce père, parti trop tôt, il l'adore. Et lorsque petit, il entend pour la première fois que pour ressembler à quelqu'un, il faut marcher dans ses pas, il le prend au pied de la lettre.

– Lorsque mon père m'emmenait dans les champs, je me plaçais derrière lui et glissais mes pieds exactement dans la trace de ses pas. Il me demandait ce que je faisais comme ça derrière lui et quand je lui répondais que je marchais dans ses pas pour lui ressembler, je voyais bien qu'il était fier.

Président de commune, son père subit les cruautés de la politique :

– C'était un homme dynamique en diable. Mais il était souvent méprisé par les gens du village qui appartenaient aux partis adverses. Les jours d'élection, ma mère se plaçait à la fenêtre de leur chambre, derrière les volets d'où elle pouvait observer le local de vote tout en récitant des chapelets. Moi, je me faufilais pour guigner et elle me désignait ceux qui allaient voter pour nous ou pas.

« Lorsque mon père m'emmenait dans les champs, je me plaçais derrière lui et glissais mes pieds exactement dans la trace de ses pas. »

Une scène en particulier marque profondément le petit Pascal qui aime accompagner son père dans les manifestations :

– Il était président de la jeunesse conservatrice et porte-drapeau de la fanfare de Sailon. Il m'avait acheté un petit drapeau pour que je puisse défiler à ses côtés. Un jour, nous nous sommes rendus dans une de ces fêtes en camion avec la fanfare. En fin de journée, lorsqu'il a fallu rentrer, les gens qui étaient déjà sur le camion n'ont pas voulu nous laisser monter. Ils étaient du même parti pourtant ! Mais à l'époque, dans le village, le PDC était divisé. Comme mon père insistait, un des hommes lui a balancé un coup de pied dans le ventre en disant : « Toi, tu n'es pas des nôtres ! »

La voix s'éraille un peu. Pascal Thurre marque un temps de silence, le regard au loin. J'en profite à nouveau pour jeter un coup d'œil furtif

à ses chaussettes, mais je n'ai pas l'occasion de m'y attarder. Revenu à lui, le ton à nouveau plus ferme, il m'évoque sans transition une de ces nombreuses anecdotes qu'il aime tant raconter.

Le sommet du Cervin sur la table de nuit

– Mon meilleur souvenir, c'est l'histoire de cet Allemand qui s'était mis en tête de gravir le Cervin avec une jambe de bois. Cette montagne me fascinait et je projetais d'écrire un livre dessus. Lorsqu'il m'a fait part de son ambition, j'ai pensé qu'il n'y arriverait jamais. Pourtant, quelques jours plus tard, j'ai appris qu'il avait réussi son défi !

Voilà qui motive le journaliste à se lancer à son tour dans l'ascension de la célèbre montagne. Déterminé, il déclare à sa femme qu'il reviendra avec, dans son sac, le sommet du Cervin. Accompagné d'un ami guide, il se lance et, malgré la difficulté, il réussit lui aussi le défi.



– Arrivé au sommet, j’ai repéré l’endroit le plus élevé et avec mon piolet, j’ai détaché un bout de pierre que j’ai glissé dans mon sac. La descente était épuisante. Je n’en pouvais plus. Le guide ne cessait de me chambrer en me disant que c’était à cause de cette pierre que je portais. « Laisse-la donc ici » me disait-il en faisant mine de la jeter. Mais c’était hors de question. Jamais de la vie. Plutôt mourir que d’abandonner cette pierre. D’ailleurs, elle est là. Vous pouvez aller voir ! ajoute-t-il en me désignant sa table de nuit.

Je n’en crois pas mes yeux : le sommet du Cervin est bien là, dans la chambre d’un résident de St-François ! Je le touche avec respect, bouche bée devant ce morceau de pierre en apparence banal et cependant chargé d’histoire et d’émotions. Il l’est plus encore lorsque Pascal Thurre m’explique qu’il lui arrive de raconter cette anecdote aux résidents de la Maison.

– Ensuite, je la pose par terre et chacun leur tour, ils grimpent dessus. Ainsi, ils peuvent dire qu’ils sont montés sur le sommet du Cervin !

Je souris en imaginant la scène et repose le sommet sur la table de nuit, me retenant de grimper dessus moi aussi. Revenant m’asseoir auprès de monsieur Thurre, ses chaussettes captent encore mon attention. Cette fois, je n’y tiens plus :

– Euh, Monsieur Thurre, j’ai une question. Enfin... ces chaussettes que vous portez, elles sont incroyables ! Vous permettez que je les regarde comme il faut ?

Il sourit, soulève un peu son pantalon pour mieux me les montrer :

– Elles sont bien n’est-ce pas ?

Je découvre les motifs de pères Noël hilares qui dansent joyeusement.

– Ces chaussettes, elles ont toute une histoire. J’ai dû me faire amener à l’hôpital pour un

contrôle. En ces temps de pandémie, mes enfants n’ont pas été autorisés à m’accompagner. C’est donc un chauffeur qui m’a conduit. Lorsqu’il m’a dit qu’il était algérien, je lui ai parlé de mes reportages là-bas. Bref, nous avons sympathisé. Il s’avère que ce jour-là, c’était mon anniversaire. Pendant mon contrôle, il est allé acheter ces chaussettes pour marquer le coup. C’est gentil, n’est-ce pas ?

Visiblement ému par ce geste, il ajoute doucement :

– Les gens sont tellement gentils.

Ah non, pas encore vous !

Après le décès de son père, Pascal Thurre reste aux côtés de sa mère pour l’aider au quotidien. C’est elle qui lui transmet la passion des lettres.

– Elle écrivait bien. Un Noël, j’ai reçu les Fables de la Fontaine. Le livre était magnifique, illustré et en couleurs. J’en pleurais de joie.

Étudiant au collège, il adore écrire et lance sa première revue : *Destin*. La couverture représente l’ombre d’un homme avec un fusil. Farinet déjà ! Sa maturité en poche, il part boulinguer à l’étranger. Un pari insolite le conduit à traverser l’Italie en « Fiat-stop », n’acceptant de se faire prendre que dans les véhicules de la marque italienne. Il écrit ses récits d’aventure et les envoie à des journaux valaisans.

Repéré par André Luisier qui dirige alors *Le Nouvelliste*, il se fait engager et y travaille durant quelques années avant de se faire mettre à la porte par le bouillonnant rédacteur en chef réputé pour ses prises de position conservatrices très marquées :

– C’est un des rares à m’avoir fait pleurer, commente sobrement Pascal Thurre, sans s’attarder sur l’affaire.

Entre-temps, il rencontre Maria, celle qui va devenir son épouse et la mère de ses deux en-

« Je la pose par terre et chacun leur tour, ils grimpent dessus. Ainsi, ils peuvent dire qu’ils sont montés sur le sommet du Cervin ! »

fants, Manuela et Christian. Elle est aussi son associée puisqu'ensemble, ils lancent leur propre agence de presse et de photos.

– *J'écrivais mes articles et elle les traduisait en allemand pour la Berner Zeitung, la NZZ ou le Blick. C'était la grande époque : nous avons couvert des événements marquants comme la catastrophe de Mattmark, l'avalanche meurtrière de Reckingen, la typhoïde à Zermat... Certains de nos articles ont même été repris par la presse internationale !*

Chaque matin, il se lève à cinq heures et travaille d'arrache-pied pour couvrir, si possible en primeur, les grands événements qui marquent l'histoire du canton : catastrophes naturelles, drames humains, révoltes d'agriculteurs et de vigneron, méandres de la vie politique...

Ce sont ses « grandes années de journalisme », comme il les appelle. Intrépide, il est toujours partant pour faire « un grand coup », ce qui lui vaut d'ailleurs quelques procès retentissants. Au point qu'en le voyant débarquer, le juge de commune lui lance, dépité : « *Ah non, pas encore vous !* »

– *Je lui répondais que ce n'était pas moi qui portais plainte !*

Entre *La Terreur* et la colline ardente

Des plaintes essentiellement déposées à la suite des articles corrosifs publiés dans *La Terreur* dont il est le co-fondateur. Ce journal satirique tiré à près de 100 000 exemplaires, n'épargne personne. Attendu et redouté, il marque les esprits de toute une génération. Parfois même durablement, comme le journaliste l'a encore récemment constaté :

– *Il y a quelques mois, je me promenais quand j'ai croisé une dame qui m'a interpellé. Elle m'avait reconnu et se souvenait très bien que j'avais écrit sur elle dans *La Terreur* il y a cinquante ans ! Quand je lui ai demandé si elle m'avait pardonné, elle a répondu qu'aujourd'hui, oui, mais que cela avait été long.*

« Quand je lui ai demandé si elle m'avait pardonné, elle a répondu qu'aujourd'hui, oui, mais que cela avait été long. »

Fragments d'histoire

Le 30 août **1965**, le glacier de l'Allalin s'effondre sur le chantier du barrage, faisant 88 morts.

Le 24 février **1970**, une avalanche s'abat sur ce village de la vallée de Conches dans le Haut-Valais. Trente personnes y ont trouvé la mort.

En **1963**, la station de Zermatt est frappée par la fièvre typhoïde qui entraîne la fermeture des hôtels, des restaurants et des pistes. 437 personnes sont contaminées, dont trois décèdent.

La Terreur était le journal satirique de Carnaval de référence qui a sévi sur l'ensemble du canton du Valais de **1960** à **1989**. Il a valu à ses auteurs, une dizaine d'actions en justice.

Même le médecin, en le vaccinant contre le Covid, lui a fait une remarque :

– *Je vous pique, vous en avez assez piqué dans votre vie !*

Un jour, Pascal Thurre me fait lire une lettre qui l'a visiblement touché. Il fouille un moment parmi les nombreux papiers qui jonchent la petite table à côté de son fauteuil avant de brandir une feuille pliée en quatre :

– *Tenez, la voici !*

C'est une belle lettre manuscrite dans laquelle une femme témoigne du sentiment intense qu'elle a éprouvé sur la colline ardente alors qu'elle était encore gamine, il y a vingt ans. Ce souvenir est resté intact en elle et elle tenait à exprimer sa gratitude et son admiration envers l'engagement de Pascal Thurre pour ce lieu magique.

C'est en 1980, l'année du centième anniversaire de la mort du faux-monnayeur, qu'est née l'idée de la vigne à Farinet.

– *Avec quelques amis, nous voulions créer la plus petite vigne au monde : un mètre carré six cent dix-huit, le nombre d'or de Pythagore, le nombre de l'harmonie parfaite !*

Mais la vigne est trop petite pour être homologuée. Qu'à cela ne tienne, l'équipe va jusqu'au Conseil fédéral qui finit par leur fournir les autorisations. Depuis, les trois ceps de vignes sont vendangés chaque année par une personnalité différente : artiste, sportif, comédien, politicien...

L'ancien journaliste a mille anecdotes à conter avec chacune d'entre elles. Mais l'un des plus beaux moments, celui qui restera à jamais gravé dans sa mémoire, c'est la rencontre qu'il a réussi à organiser entre l'Abbé Pierre et le Dalaï-Lama sur la colline ardente. Une rencontre pour la Paix, immortalisée sur cette photo grand format qu'il a accrochée au mur de sa chambre.

Une quête de quiétude et de paix

Infatigable, Pascal Thurre enchaîne les anecdotes alors que son grand corps semble glisser de plus en plus dans son fauteuil sans qu'il ne songe à se redresser. Mais quel est donc ce feu

qui anime son engagement depuis toutes ces années ? Que cherche-t-il en rassemblant autour de lui toutes ces personnalités ?

– *Je parle, je parle, s'interrompt-il soudain, comme s'il avait senti mes questionnements. Ma fille me le reproche parfois, elle me dit « tu ne parles que de toi ! »*

Prenant un air plus grave, il me glisse un regard en coin.

– *Il y a quelque chose que je n'ai pas souvent raconté.*

Je reste le stylo en suspens, accrochée à ses lèvres.

– *J'ai une manie de dormir dans le lit des personnalités.*

Une manie qui remonte à loin : la première fois qu'il fait cette expérience étonnante, c'est lors d'un voyage avec sa mère au

« Si l'au-delà n'existe pas... ça aura été la plus grande arnaque que la planète ait connue. »

Mont-Saint-Michel. En route, ils décident de s'arrêter dans un hôtel pour y passer la nuit. Le même hôtel dans lequel avait séjourné le maréchal Foch.

– *J'ai dormi dans le même lit que lui, ça a été une expérience forte !* se réjouit Pascal Thurre enchanté.

Depuis, il aime se poser dans le lit où ont dormi des personnes dont la vie l'a marqué. Il s'empare d'un petit carnet jauni dans lequel il a noté les noms de ceux dont il a partagé le lit... a posteriori ! Celui de Saint Exupéry à Toulon ; de Jean-Paul II à Einsiedeln ; de l'Abbé Pierre aux Bains de Saillon ; de Léo Ferret à Sion... La liste regroupe ainsi une bonne vingtaine de personnalités.

– *Je voulais faire un coup à Patmos, l'île sur laquelle saint Jean s'était exilé dans une grotte, raconte-t-il avec enthousiasme. J'ai attendu que les touristes partent pour me retrouver seul et m'allonger sur la pierre sur laquelle le saint homme avait l'habitude de méditer, essayant de m'imprégner des vibrations et des sensations qu'il avait dû éprouver.*

Mais son expérience est vite abrégée par un gardien, peu enclin à comprendre sa démarche mystique, qui le somme de déguerpir séance tenante. J'imagine ce grand gaillard s'étendre de tout son long sur ces lits, se détendre profondément et tenter de s'imprégner de l'esprit et des valeurs de ces personnes qu'il a admirées.

– *Dans ces lits, je trouvais un bien-être incroyable, un sentiment de quiétude et de paix intérieure.*

L'homme me regarde alors intensément et confie, vibrant :

– *Cela fait des années que j'attends un signe de Dieu. Une preuve de son existence. Je lui demande une indication claire, tangible. J'ai fait des rencontres et j'ai aussi demandé à ma femme... mais j'aimerais que cela soit plus concret. Mais si l'au-delà n'existe pas... ça aura été la plus grande arnaque que la planète ait connue.*

Prêt pour son dernier reportage

Au fil de nos rencontres, Pascal Thurre m'accueille chaque fois avec chaleur, très disposé à partager ses souvenirs qui semblent jaillir d'une source inépuisable. Parfois pourtant, il semble gagné par une sorte de lassitude. Comme ce jour où je dois frapper à deux reprises avant d'entendre sa voix qui semble fort lointaine. Je glisse ma tête par la porte et, comme il m'invite à entrer, je le retrouve couché dans son lit, recroquevillé, tel un petit enfant.

– *Ah, c'est aujourd'hui que nous av rendez-vous ?*

Je lui propose de le laisser se reposer et de revenir une autre fois, mais il refuse.

– *Non, non, restez ! Attendez-moi seulement quelques instants sur le canapé, j'arrive.*

Il se lève doucement et disparaît dans la salle de bain, pendant que je me demande s'il est raisonnable de maintenir notre entretien malgré sa fatigue. Je n'ai pas le temps de me questionner longtemps, déjà, il revient et prend place dans son fauteuil habituel. Je me réjouis de constater qu'il a remis ses chaussettes avec les pères Noël.

– *Je ne sais pas ce que j'aurais encore à vous raconter.*

Il semble las et pourtant pleinement déterminé à poursuivre ce travail de mémoire.

– *Ne vous inquiétez pas, aujourd'hui, je vais vous lire votre récit. Comme ça, vous pouvez vous poser un peu et me dire si ce que j'ai écrit vous convient.*

– *Parfait. Allez-y, je vous écoute.*

Concentré, il hoche souvent la tête, confirme les propos, apporte ça et là une précision, un détail ou revient sur une anecdote. Lorsque je lui lis le passage sur son père, l'émotion le gagne. Je marque une pause. Ces souvenirs sont-ils trop intimes ?

– *Non, c'est bien. Il faut laisser. Ça va toucher les gens. En fin de compte, il n'y a pas besoin de raconter des aventures extraordinaires pour que les gens soient touchés.*

Lorsque j'ai terminé ma lecture, il me désigne une carte postale sur la table du salon. C'est sa fille qui l'a photographié à côté d'un vitrail.

– *Le sentier des vitraux, vous connaissez ? C'est l'œuvre de ma vie. Sur cette photo, je suis à côté du vitrail de l'immortalité, le dernier du parcours. Juste après la mort.*

Le sentier au-dessus du vieux bourg de Saillon est ponctué de vingt et un vitraux symbolisant chacun un thème ou une étape symbolique dans le parcours de vie des humains : l'enfance, l'amour, l'argent, la souffrance, la liberté, l'amitié, le destin...

« Cela fait des années que j'attends un signe de Dieu. Une preuve de son existence. »

- *On les a tous inaugurés, sauf celui de la Mort. On le garde pour le jour de mon décès.*

Il m'annonce alors avec sérénité :

- *Je pense que je vais mourir cette année, ou l'année prochaine. Mais ça ne me fait pas peur, au contraire, je me réjouis d'aller voir. Je crois qu'il y a quelque chose après. En tout cas, si c'est le cas, je ferai tout pour faire un signe à ma fille.*

Il me montre une photo accrochée au mur :

- *C'est elle là, elle est belle, n'est-ce pas ? Et là, c'est mon fils. Je vous ai dit, il va être nommé diacre cette année !*

Nous arrivons au bout des entretiens, il est temps de nous dire au revoir. Quels mots résumerait le fil rouge qui a conduit sa vie si riche et intense ?

- *La passion et l'insolite !* condense-t-il sans l'ombre d'une hésitation.

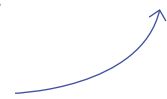
Oui, ces mots lui correspondent parfaitement. C'est aussi avec passion qu'il s'est engagé pour partager avec tant de générosité son récit de vie au fil de nos rencontres. Au moment de partir, mon regard est happé par le tableau au-dessus de son lit. Comment ai-je pu ne pas le remarquer plus tôt ? Il représente deux hommes qui avancent, penchés en avant, le regard halluciné. L'image est forte et il s'en dégage une lumière mystérieuse et attirante. Me voyant en contemplation, Pascal Thurre m'éclaire :

- *Ce sont les apôtres Jean et Pierre, lorsqu'ils découvrent le tombeau vide du Christ.*

Une œuvre du peintre suisse Eugène Burnand qui, découvrirai-je plus tard, avait pour thèse que « *l'artiste ne peut peindre que ce qu'il voit* ».

Encore un point commun avec Pascal Thurre dans sa quête d'un signe clair de l'existence de l'au-delà. En attendant de pouvoir aller vérifier par lui-même pour son dernier reportage, il poursuit son chemin, ponctué de temps d'introspection et de temps de partage qui lui sont chers, offrant aux oreilles ravies le récit d'une vie riche et intense. 🌟

*Les disciples Pierre et Jean
courant au sépulcre le
matin de la Résurrection
d'Eugène Burnand*



Se raconter autrement...



« Tricoter des mots
au fil de sa vie... »

Les métiers de St-François

L'AUMÔNERIE

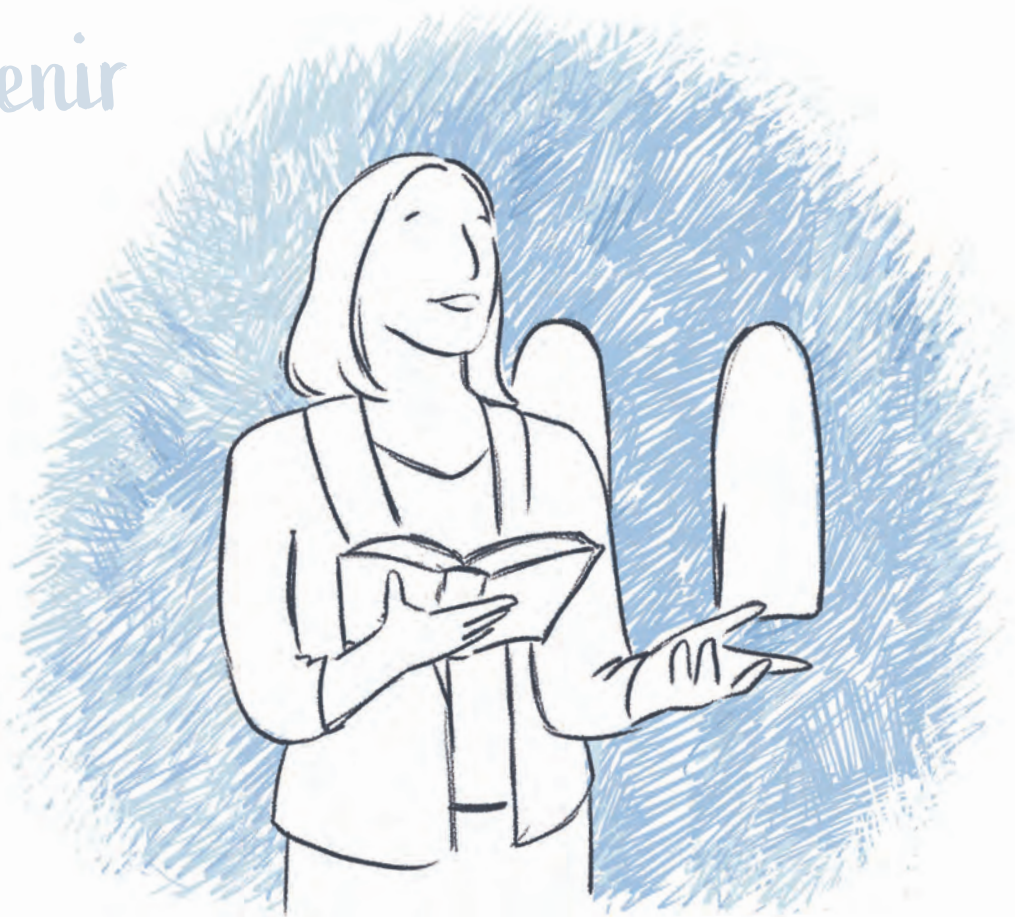
Offrir de goûter à des nourritures spirituelles, être présence priante et attentive à l'autre, sous le tendre regard du Tout-Autre.

écouter se réjouir se relier

accueillir accompagner

consoler COMMUNIER s'émerveiller

soutenir



Sœur Anne-Françoise Aimer



Amoureuse de la vie, Sœur Anne-Françoise, Amélie de son prénom de baptême, n'imaginait pas entrer un jour dans la communauté. Jusqu'à ce qu'un événement marquant lui fasse prendre conscience de cet appel intérieur. Engagée, joueuse et libre, elle a consacré sa vie aux autres durant plus de cinquante ans. À quatre-vingt-deux ans, elle s'apprête à se retirer auprès de ses sœurs au sein de la maison mère pour une retraite bien méritée.

La silhouette voilée toute menue s'approche, comme si elle glissait à travers les couloirs. C'est Sœur Anne-Françoise. Elle me sourit (enfin, je le

devine sous son masque) et plante son regard droit dans le mien : j'y décèle une grande douceur mêlée à une profonde détermination.





*Voir récit de la
Maison St-François
en page 11*

Lorsque je la rencontre, elle traverse une étape importante de son parcours de vie : à quatre-vingt-deux ans, après vingt-quatre ans d'apostolat, elle s'apprête à quitter le home St-François pour rejoindre la maison mère des sœurs Hospitalières, quelques rues plus bas, au nord de la ville de Sion.

Nous sommes en mars 2021. Une page importante se tourne. Pour elle, mais aussi pour la Maison. Le départ des sœurs, qui ne sont aujourd'hui plus que trois à résider ici, fait suite à une longue période de maturation et de réflexion. La pandémie du Covid et les mesures restrictives qu'elle a engendrées, a sans aucun doute pesé dans ce départ qui semblait cependant inéluctable à moyen terme.

Une page d'histoire qui se tourne

La décision est loin d'être anodine puisque les sœurs font en quelque sorte partie de l'ADN des murs de St-François. Lorsque l'asile accueille ses premiers résidents en 1923, ce sont elles qui font tourner la Maison : des soins aux repas, du nettoyage au jardinage, en passant parfois même par des travaux de peinture et de réfection des bâtiments, elles se consacrent entièrement à la vie du home où elles vivent, dans un esprit de famille.

L'Asile St-François, comme il s'appelait alors, était un des premiers lieux en Valais destiné à accueillir les « pauvres vieillards et les aveugles ». Sans famille pour prendre soin d'eux, les plus âgés, les plus pauvres et les malades se retrouvaient livrés à eux-mêmes, dans une misère parfois indicible. Au fil des années, le fonctionnement de la Maison s'est transformé, s'adaptant à une société en mutation. D'autres EMS ont vu le jour alors que le système des assurances sociales s'est mis en place, ce qui a nécessité l'engagement de personnel pour faire face aux nombreuses exigences découlant de ce développement.

Dans ce contexte, la mission des sœurs s'est peu à peu concentrée sur l'accompagnement religieux et spirituel auprès des pensionnaires.

– *Nous étions six lorsque j'ai commencé il y a plus de vingt ans, se souvient Sœur Anne-Françoise.*

Entre deux cartons et les multiples préparatifs pour son départ, elle se rend volontiers disponible pour partager son récit, avec le souci de trouver les mots justes, de bien se faire comprendre. Et surtout, de ne pas mettre sa personne en avant.

– *Je ne voudrais pas que ce soit trop long, me recommande-t-elle.*

Il y avait beaucoup d'amour entre nous

À plusieurs reprises, elle évoque sa timidité. C'est pourtant bien une grande force qui se dégage d'elle. Peut-être acquise au fil de son parcours de vie qui a été ponctué de joies intenses autant que d'épreuves douloureuses.

– *J'ai grandi aux Rappes, au-dessus de Martigny, dans une famille de huit enfants : quatre garçons et quatre filles. J'étais la sixième. Nous n'étions pas riches, mais il y avait beaucoup d'amour entre nous. Mes parents, qui étaient très croyants, nous ont transmis des valeurs fortes telles que le respect de l'autre et la justice. Je peux dire que j'ai eu une belle jeunesse.*

Avec mon père, nous allions souvent en montagne. Oh, je n'ai pas fait de grandes choses ; mon plus haut sommet a été l'ascension des Aiguilles du Tour. La montagne me passionne, avec son exigence de l'effort physique, le dépassement de soi. Le jeu est aussi quelque chose qui a toujours été important pour moi. Gamine, j'adorais jouer au basket, sauter à la corde au printemps ou faire de la luge en hiver. Aujourd'hui encore, je joue beaucoup : j'ai troqué le ballon et la corde à sauter contre le scrabble et le rami.

J'ai des souvenirs de bons moments dans la communauté où nous jouions au théâtre ou à plein d'autres choses. Il y a un temps pour tout : pour la prière, pour le travail et pour le jeu.

« La montagne me passionne, avec son exigence de l'effort physique, le dépassement de soi. »

À douze ans, la petite Amélie et sa famille sont confrontées à une terrible douleur :

– *Mon frère aîné s'est noyé. Son corps n'a jamais été retrouvé. Grâce à leur foi, mes parents ont pu être là, présents et soutenant pour aider leurs enfants à traverser cette épreuve qui nous a soudés. Ensemble, nous avons beaucoup pleuré, sans jamais sombrer. Nous avons continué la vie.*

Quelques années plus tard, elle perd un deuxième frère, dans un accident de montagne cette fois.

– *Pour chacun de nous, la vie est faite de joies et de peines. Il faut essayer de les vivre en reconnaissant et en acceptant la douleur. Cela peut prendre du temps. Ma relation à Jésus et aux autres m'a aidée : chaque fois, j'ai croisé sur mon chemin des personnes qui étaient là pour m'accompagner. C'est assez mystérieux. Je crois qu'il est important de savoir rester ouvert malgré les épreuves, de garder la capacité de recevoir ce que l'autre essaie de nous donner. Si je reste coincée dans mon coin avec ma douleur, personne ne viendra.*

Savoir reconnaître ses besoins

Les amis, le jeu, le théâtre, la montagne... La vie bien active de la jeune Amélie, qui a suivi une formation de couturière, ne la prédispose pas vraiment à entendre le chuchotement d'un profond appel intérieur. D'ailleurs, lorsqu'une de ses tantes, religieuse en France, lui demande quand elle va se décider à entrer au couvent, elle lui répond spontanément :

– *Ah non, tu sais, je n'ai pas une bonne image de ce que représentent les religieuses.*

Sa tante a alors cette réponse qui marquera durablement la jeune fille :

« Je crois qu'il est important de savoir rester ouvert malgré les épreuves, de garder la capacité de recevoir ce que l'autre essaie de nous donner. »



– *Eh bien, tu rentres et tu ne fais pas comme elles.*

Cette phrase, Sœur Anne-Françoise ne l'oubliera jamais. Elle deviendra une sorte de fil rouge qui lui permettra plus tard de s'engager sans jamais renoncer à ce qui compte profondément pour elle : la liberté d'être pleinement elle-même.

– *Savoir reconnaître ses besoins et ce qui nous fait du bien est essentiel. Lorsque l'on est bien centré en soi, l'autre peut penser ce qu'il veut, c'est bien égal.*

En attendant, Amélie goûte la vie avec joie, pense même sérieusement au mariage. Et puis un jour, lors d'une randonnée avec deux amies du côté du Grand-Saint-Bernard, elles sont prises par le brouillard et se trompent de chemin. Un faux pas et c'est la chute. Amélie dévale la pente. Elle roule, roule encore et pense que sa dernière heure est venue. Par miracle, elle s'arrête juste au bord d'un précipice.

– *Cet événement a été un tournant pour moi. J'ai compris que Dieu voulait mon bonheur. J'ai alors pris la décision de lui consacrer entièrement ma vie.*

À vingt-huit ans, elle entre dans la communauté, pour la plus grande surprise de ses amis et de son père, qui lui assure que la porte de la maison resterait toujours ouverte si elle venait à se sentir malheureuse dans son choix. Mais son engagement ne prend pas la forme d'une vie cloîtrée, bien au contraire. Elle choisit les sœurs Hospitalières pour pouvoir se consacrer aux plus pauvres. C'est à ce moment qu'elle choisit le nom de Sœur Anne-Françoise, le prénom de sa mère. Son chemin est riche de rencontres et d'expériences variées : c'est elle qui met sur pied le premier service d'accueil des malades à l'hôpital de Gravelone à Sion où elle aide aux urgences, avant de partir à Paris se former comme responsable de formation des jeunes. De retour en Valais, elle reste durant trois ans

au sein de la maison mère pour s'engager auprès des jeunes avant d'aller travailler notamment au centre de pneumologie de Montana et au foyer Sœur Louise Bron à Fully, toujours au service des plus pauvres et des personnes fragilisées.

– *C'était riche, j'ai aimé faire tout cela, même si ça n'a pas toujours été évident car j'étais très timide, se souvient-elle. Heureusement, je n'ai pas du tout de peine à m'adapter.*

Plus de vingt ans à St-François

C'est en 2000 qu'elle arrive à la Maison St-François, rejoignant la communauté qui compte à cette période cinq autres sœurs. Elle ne se doute pas alors qu'elle y restera vingt et un an et qu'elle vivra la fin de la présence des sœurs Hospitalières dans la Maison. Par manque de vocation et de relève, elles ne sont aujourd'hui plus que trois, et la plus jeune d'entre elles a septante-cinq ans.

– *Ces années ont vite passé. Notre rôle ici est de permettre aux résidents de sentir la présence de Dieu, que ce soit à travers la prière, l'eucharistie, les liturgies ou les échanges individuels. Pour ceux qui le souhaitent, bien sûr, nous ne sommes pas là pour imposer quoi que ce soit.*

« Après une vie intense de travail, ils se retrouvent là, seuls dans une chambre, face à eux-mêmes avec leurs souvenirs, à devoir faire le deuil de leur vie d'avant. »

Ce qui la touche par-dessus tout, ce sont les récits de vie et la soif de spiritualité, au sens large du terme, manifestée par les résidents :

– *Ils ont besoin d'un plus, surtout à cette étape de leur existence. Après une vie intense de travail, ils se retrouvent là, seuls dans une chambre, face à eux-mêmes avec leurs souvenirs, à devoir faire le deuil de leur vie d'avant. Certains ont choisi de venir volontairement, d'autres y ont été contraints et peuvent ressentir de la colère. Dans un cas comme dans l'autre, c'est une démarche difficile pour lâcher prise et accepter d'être*



ici. On les voudrait bien tout de suite, mais il faut leur laisser du temps pour traverser cette dernière étape de vie, qui est souvent un chemin de pardon, de réconciliation et parfois de rencontre jusque-là impossible entre parents et enfants.

Du sens à la vie, même cloué dans un lit

Une étape qui peut être encore plus pénible lorsqu'on a été habitué à vivre dans « le faire plutôt que l'être », comme le souligne encore la sœur :

- *Notre société, si superficielle, nous amène à chercher à l'extérieur des réponses au vide intérieur qui nous habite tous. Lorsqu'on est en forme, on peut combler ce vide de mille et une façons, on n'y pense pas trop. Mais c'est plus difficile lorsqu'on se retrouve en EMS, dans cette période de vie si particulière. Ce qui importe, c'est que ces personnes aient conscience que leur vie a un sens jusqu'au bout, malgré toutes les difficultés. Et même si elles sont clouées dans un lit.*

Sœur Anne-Françoise partage un sentiment qui la préoccupe profondément :

- *L'humain est composé d'esprit, de corps et d'âme et il importe de prendre soin de chacune de ces facettes. Aujourd'hui, nous avons beaucoup de techniciens, de personnes formées qui font très bien leur travail. Mais il manque une dimension essentielle : celle de la foi.*

Penser à l'être plutôt qu'au faire

À ses yeux, cette période de pandémie a encore plus accentué cette carence :

- *Durant le confinement, les physiothérapeutes pouvaient venir auprès des résidents, mais ni le prêtre ni nous les sœurs, qui avons dû rester enfermées. Les personnes âgées n'ont pas pu être nourries spirituellement et cela a fortement manqué à certaines*

d'entre elles. On peut bien m'expliquer les raisons de ces décisions dans tous les sens, je ne comprends pas. Est-ce à dire que le soin de l'âme n'a pas la même importance que le soin du corps ? Ça a été une période très difficile à vivre, d'autant plus que je suis tombée malade et que j'ai dû être hospitalisée. Mais chaque événement est porteur de quelque chose et cela m'a permis de faire un travail intérieur. Aujourd'hui, je n'en ressens aucune amertume.

Sœur Anne-Françoise reste un moment silencieuse, pensive. Elle remonte son masque qui ne cesse de glisser, finit par le descendre complètement :

- *Ce truc-là ne tient jamais avec moi, et poursuit sa réflexion au sujet de la pandémie : Empêcher les familles de voir les personnes âgées, de les accompagner dans leurs derniers mo-*

ments de vie, c'est une souffrance presque intolérable ! En même temps, je comprends que les autorités se retrouvent face à quelque chose de nouveau, je ne rejette la faute sur personne. Mais lorsque je me mets à la place de ces familles, j'en ressens une profonde peine.

Quel regard pose-t-elle sur cette période si particulière que nous vivons tous ?

- *Je pense que ce qui se passe, c'est pour éveiller le monde. Pour nous réveiller. Ce n'est pas une punition non, mais cela nous amène à réfléchir, à penser à l'ÊTRE, pas uniquement au FAIRE. Cette pandémie nous interpelle aussi par rapport à la mort et nous fait prendre conscience de*

« Notre société, si superficielle, nous amène à chercher à l'extérieur des réponses au vide intérieur qui nous habite tous. »



« Empêcher les familles de voir les personnes âgées, de les accompagner dans leurs derniers moments de vie, c'est une souffrance presque intolérable ! »



l'urgence des soins palliatifs. Dans un monde où on parle avant tout de rendement, il peut être tentant pour certains d'en finir avec la souffrance, aussi bien morale que physique. Cela me fait mal ! Nous avons reçu la vie, c'est un tel cadeau. La mort, nous allons y arriver de toute façon. Je pense que si on ne finit pas sa vie jusqu'au bout ici, on devra la finir ailleurs. Mais pour cela, il est essentiel de pouvoir offrir un accompagnement global aux personnes qui se trouvent au bout de leur chemin. À travers des gestes de bonté, une écoute ou juste une présence dans le silence... la chaleur humaine. C'est cela qui aide à traverser la souffrance.

Elle qui a pourtant accompagné bien des personnes jusqu'au bout de leur chemin terrestre, confie ne s'y être jamais habituée :

- *Chaque mort est unique et nous renvoie à notre propre mort. Qu'est-ce qui se vit à l'intérieur dans ces moments ? Moi-même, je n'ai aucune peur, car je suis sûre que nous allons vers le bonheur éternel.*

Ses yeux s'illuminent ; elle ajoute toutefois :

- *Mais qui sait, peut-être qu'au moment venu, ça ne va pas être si facile.*

Sœur Anne-Françoise me confie en riant qu'elle Lui demande juste de pouvoir terminer son déménagement avant de la rappeler à Lui.

Une nouvelle page

Elle se réjouit de s'installer dans la maison mère des sœurs Hospitalières et de cette nouvelle vie qui l'attend.

- *Je n'appréhende pas du tout cette nouvelle étape, au contraire ! Je me réjouis de retrouver mes sœurs et de vivre une vie fraternelle. Et puis, on avance, jour après jour. Les choses se font bien.*

Mais il y a quand même encore beaucoup à faire et il est temps pour elle de retourner à ses préparatifs pour le déménagement. Avant de nous quitter, elle me regarde intensément :

- *C'est la vie qui m'a amenée à ce que je suis aujourd'hui. Je me suis réalisée dans le don de moi-même et ici, à St-François,*

j'ai essayé d'accomplir ma vocation d'Hospitalière avec toutes mes fragilités et mes erreurs aussi. J'espère que la Maison ne va pas s'éloigner de l'esprit de famille dans lequel elle a été fondée et qu'elle poursuivra l'accompagnement de nos aînés en tenant compte de toutes leurs dimensions, autant physiques que spirituelles. Quant à moi, en quittant ce lieu, je repars avec toute la richesse des rencontres que j'ai réalisées au fil de ces années et j'ai envie de dire merci à chacun.

Une joyeuse lueur brille dans ses yeux clairs. Elle tourne les talons et je la regarde repartir de son pas déterminé, avec sa silhouette blanche à peine penchée qui disparaît au fond du couloir. Sœur Anne-Françoise poursuit son chemin de vocation sous d'autres auspices, pour cultiver sa foi et son amour, sans oublier de prendre le temps de s'amuser. ☺



Les métiers de St-François

LA CUISINE

Cuisiner est un art, savourer une joie,
être ensemble le bonheur.

mijoter

déguster

concocter

faire plaisir

... et se faire plaisir

rythmer

se remémorer

délecter

combler



Marie-Louise Boven Savourer



Elle a vécu au Mexique, adore lire Shakespeare, parle couramment trois langues et les pratique régulièrement. Marie-Louise Boven promène joyeusement son regard ouvert sur le monde avec cette rare capacité d'accueillir les choses telles qu'elles sont. La côtoyer est une invitation à se poser pour savourer la vie. Simplement.

Zizette. Ou Zette. C'est ainsi que les parents de Marie-Louise Boven la surnommaient avec affection. Zette : c'est tout simple et ça sonne joyeusement. À l'image de cette lady de quatre-vingt-neuf ans qui porte un regard émerveillé sur le monde. Ce petit bout de femme aux yeux bleu-vert attentifs plantés dans un visage tout rond, rayonne de sérénité et possède l'art précieux de ne pas se compliquer l'existence. Ni celle des autres d'ailleurs. Avec son caractère posé et son humeur joyeuse, elle m'a fait voir sous un angle nouveau la couleur du ciel, le chant des oiseaux, la floraison des fleurs. Et même, plus inattendu, l'esthétisme des véhicules garés sur le parking sous son balcon.

« *No Problem. Tout va bien.* » Lorsque je repense à elle, ces mots résonnent encore. Comme une devise qu'elle aime répéter et qu'elle incarne parfaitement.

Quatorze heures. Je sonne à sa chambre. Silence. M'aurait-elle oubliée ? Mais non, j'entends des pas derrière la porte qui s'ouvre doucement : deux yeux clairs se posent sur moi avec un air interrogateur. Supposant qu'elle a oublié notre rendez-vous, je lui rappelle qui je suis et pourquoi je suis là. Elle fait un geste de la main vers son front :



– *Ah, oui, c'est aujourd'hui. Ce matin, je me suis souvenue. Et puis, dans la routine du quotidien...*

Elle m'invite à la suivre dans sa chambre, me désignant au passage le calendrier accroché juste à côté de la porte. Dessus, un billet sur lequel sont inscrits en grandes lettres la date et l'heure de notre rendez-vous.

– *Vous voyez, c'était noté ! Je ne pouvais pas oublier.*

Prenant place sur son lit, face à la fenêtre du balcon, elle ajoute en regardant dehors, visiblement enchantée par la vue :

– *Voilà, c'est ici que je vis en ce moment. J'aime m'asseoir ici.*

Les murs sont couverts de nombreuses photos et de tableaux colorés. Je repère çà et là nombre de livres, de magazines et quelques fleurs qui rendent la pièce particulièrement vivante. La perspective de partager son récit de vie ne semble pas l'inquiéter :

– *On verra bien. Ma vie n'est pas compliquée.*

Mais mieux vaut ne pas se fier aux apparences. Car si Marie-Louise Boven possède indiscutablement la capacité de simplifier les choses, sa vie a été riche de rencontres, de voyages, d'apprentissages et de découvertes peu communs pour sa génération. Une richesse qui a émergé petit à petit au fil de nos entretiens. Car aujourd'hui, il lui faut à peine quinze minutes montre en main pour raconter son histoire ! Quinze minutes pour parler de ses vingt-deux premières années de vie au Mexique, de sa rencontre avec son mari, l'arrivée de ses deux enfants, le décès de son mari, la naissance de ses trois petits-enfants et enfin son quotidien ici à St-François.

– *Voilà, c'est ma vie, lance-t-elle gaiement en guise de conclusion. C'est comme ça. No problem.*

« *No problem* ». Elle prononce ces mots à l'anglaise, un petit sourire sur les lèvres. Et ça me donne envie de les répéter à mon tour avec

enthousiasme :

– *No problem !*

Ça nous fait rire toutes les deux. Bon, pas de problème, d'accord. Mais comment vais-je m'y prendre pour écrire son récit de vie sur ces bases plutôt fragmentaires racontées en un quart d'heure ? Sa bonne humeur tranquille m'apaise.

– *Au Mexique, on prend la vie comme elle vient sans aller chercher la petite bête. La vie roule toute seule, c'est facile.*

« Au Mexique, on prend la vie comme elle vient sans aller chercher la petite bête. La vie roule toute seule, c'est facile. »



Alors, inspirée par son attitude, je me relaxe et je me laisse emporter par ses paroles...

To be or not to be

– *Je suis née au Mexique. Viva Mexico ! Là-bas, le climat est merveilleux et il m'arrive souvent d'y penser lorsqu'il fait froid et qu'il neige ici. J'ai vécu vingt-deux ans dans ce*

pays où les gens sont merveilleux. Mon père était français : originaire de Grenoble, il avait été envoyé au Mexique par son entreprise pour superviser des constructions. Quant à ma mère, elle venait de la Tour-de-Peilz dans le canton de Vaud et travaillait comme nurse pour les enfants d'un couple de diplomates. Mes parents se sont rencontrés au Club Français de Mexico où ils aimaient aller les week-ends. Ils se sont mariés et ont eu deux enfants : j'étais l'aînée, puis mon petit frère a suivi.

À la maison, la famille parle le français et l'espagnol vient naturellement aux enfants par leurs contacts avec les gens autour d'eux.

– *C'est ma deuxième langue, elle est en moi. À Mexico, j'ai fait mes études au lycée franco-mexicain. Puis j'ai voulu apprendre l'anglais : la frontière avec les États-Unis était toute proche et j'ai pensé que ce serait bien utile de maîtriser cette langue. J'ai donc décidé de poursuivre mes études supérieures à l'Oxford Tutoring Academy.*





Elle marque un temps de silence avant de conclure en souriant :

– *I speak english, no problem.*

Français, anglais, espagnol : madame Boven est trilingue et aujourd'hui encore, jour après jour, elle tient ses connaissances à jour en lisant des journaux ou en écoutant des émissions en anglais ou en espagnol :

– *C'est important, souligne-t-elle. J'aime les langues. D'ailleurs, j'ai remarqué qu'il m'arrivait de penser en anglais...*

Après un instant de silence, elle s'exclame d'une voix profonde : « *To be or not to be !* »

Je découvre sa passion pour la belle littérature, et en particulier pour William Shakespeare. Du poète et dramaturge anglais, elle a tout lu et lorsqu'elle en parle, son œil brille. Se redressant, elle se dirige vers une armoire et en extrait deux énormes volumes qu'elle m'apporte. Je

les saisis avec précaution : la couverture rouge en toile rêche, les pages jaunies par le temps, l'odeur caractéristique des vieux livres... Tout témoigne du grand âge de ces ouvrages qui doivent bien peser un kilo chacun. J'ai dans les mains les œuvres complètes de Shakespeare ! Sur la première page, une annotation manuscrite datée de 1949. Depuis ses dix-sept ans, ces livres ne l'ont jamais quittée et aujourd'hui encore, elle les ouvre de temps à autre pour savourer cette langue qu'elle aime tant.

Passionnée par les langues, Marie-Louise Boven refusera toutefois toujours d'apprendre l'allemand :

- *Ce n'était pas la bonne époque. En Europe, la guerre faisait rage et l'allemand était alors associé aux nazis ; j'ai donc conclu que ce n'était pas une langue pour moi.*

L'adolescente poursuit ses études avec facilité et plaisir sous le ciel toujours bleu de Mexico. De la France et de la Suisse, elle se fait des images inspirées par les récits que lui en font ses parents :

- *Lorsque maman me parlait de son pays d'origine, elle était toujours très positive. Je pensais que c'était le paradis. Mais c'est plus tard, quand nous sommes venus nous établir en Valais avec mon mari et mes enfants que j'ai compris que c'était bien le cas.*

D'un grand geste, elle désigne le paysage à travers la fenêtre :

- *C'est magnifique, tout est là !*

Elle a tout juste vingt ans quand ses parents décident d'embarquer toute la famille vivre une année dans le Sud de la France, du côté d'Uzès.

- *C'est une jolie petite ville aux allures de village typiquement français. Cela ressemblait exactement à ce que je m'étais imaginé lorsque j'entendais les histoires de mon père qui était particulièrement heureux de se retrouver en France. Et nous aussi !*

Un Valaisan à Mexico

Après une année passée dans la douceur du Sud de la France, la famille retourne à Mexico,

où Marie-Louise entreprend des études à l'Oxford Tutoring Academy. Son plaisir et sa facilité avec les langues la conduisent à trouver un poste de secrétaire-interprète au sein d'une célèbre multinationale suisse :

- *J'ai aimé travailler pour Nestlé. Cette prestigieuse compagnie me rappelait d'une certaine façon le pays d'origine de ma mère.*

La jeune femme ne se doute pas encore à quel point cet engagement va la rapprocher de la Suisse. C'est en effet sur son lieu de travail qu'elle rencontre l'homme qui va devenir son mari et le père de ses enfants. Une rencontre qu'elle narre avec la fraîcheur qui la caractérise :

- *Sur mon lieu de travail, j'ai fait la connaissance d'un monsieur Michel Boven, valaisan de Chamoson. Lui aussi parlait français, anglais et espagnol. Il avait surtout un avantage de taille : il venait du même pays que ma mère !*

Une fois encore, le Club Suisse de Mexico devient le lieu de rencontre habituel pour les jeunes amoureux qui s'y retrouvent en fin de semaine.

- *On a fini par se marier. Et puis... c'était bien avec lui. J'ai eu un mari très gentil. La vie a voulu que je dure plus que lui. C'est le chemin. That's life ! On fait avec.*

Voyager par les airs, c'était grandiose !

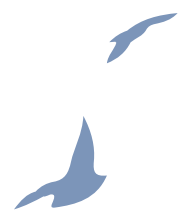
Marie-Louise Boven se souvient des doux souvenirs du temps partagé avec son mari. Juste après leur mariage, la multinationale les envoie au Costa Rica :

- *Nous avons beaucoup aimé ce magnifique pays, mais lorsque je suis tombée enceinte, nous avons demandé à revenir à Mexico.*

« J'aime bien le ciel bleu. C'est beau. Ça me suffit. »

Quelques photos encadrées sont posées sur son bureau :

- *Nous voici, mon mari et moi lors de notre mariage. J'avais vingt-deux ans. Ici, c'est ma fille, l'aînée qui s'est mariée à son tour*



et qui est devenue maman d'une petite Valentine, aujourd'hui étudiante à l'université. Et là, c'est mon fils avec son épouse et ses deux garçons. On ne se voit pas souvent parce qu'ils vivent à Neuchâtel, mais ça ne me dérange pas. D'après ce que j'entends, leur vie est belle : ils font du sport, apprécient la montagne, l'été comme l'hiver. J'ai fait mon chemin et eux font le leur. Pourquoi je m'en mêlerais ? Ils mènent très bien leur vie je trouve.

Elle marque un temps de silence les yeux rivés au sol, pensive. Puis, relevant la tête, elle lance :

– Voilà, c'est ma vie, c'est tout. Elle me plaît et je ne me plains pas.

Sur cette conclusion, elle se lève et sort tranquillement sur son balcon, comme attirée par un aimant :

– J'ai besoin d'aller dehors.

Je l'accompagne et nous restons un moment ainsi debout, côte à côte, silencieuses, observant la vue sous le soleil éclatant de ce printemps encore frais.

– J'aime bien le ciel bleu. C'est beau. Ça me suffit.

Depuis son balcon, on voit les montagnes en face, les collines de Valère et de Tourbillon et... le parking juste dessous, ponctué d'arbres et de massifs de fleurs.

– Cela me convient d'être ici. On est entouré de bâtiments et en même temps, on peut entendre le chant de la nature et admirer ses couleurs. La circulation ne me dérange pas, c'est la vie ! J'aime mieux être là que dans le désert, note-t-elle en suivant des yeux une petite voiture rouge qui passe au même moment. Elle est jolie cette voiture, elle a une belle couleur, commente-t-elle. Puis, levant à nouveau les yeux au ciel, elle désigne la trace blanche d'un avion : J'aime bien voir les fils blancs dans le ciel. Cela me rappelle des souvenirs de voyage. C'est extraordinaire ces avions ! À mon époque, voyager par les airs, c'était grandiose !

Je réalise qu'elle ne porte pas de lunettes.

– Oui, je n'en ai pas besoin, ni pour lire ni pour écrire. Je peux regarder les nuages, observer tous les détails, mes yeux tiennent bien. J'entends aussi très bien, je marche bien... Malgré une vie agitée, les voyages et les changements de climats, je tiens bien le coup pour mon âge. J'ai de la chance !

Nous revenons dans sa chambre où un membre de l'équipe a discrètement déposé une tasse de thé. S'en saisissant, elle le hume et le savoure à petites gorgées avec un plaisir palpable :

– Il est très bon ce thé. J'aime beaucoup.

Sa capacité à déguster avec tant de simplicité et de joie les petits plaisirs de la vie me touche et, lorsque je la quitte ce jour-là, il me semble que tout ce qui m'entoure est devenu plus coloré et plus net qu'à mon arrivée.

*

À ma deuxième visite, madame Boven m'invite joyeusement à entrer dans sa chambre en faisant une petite courbette :

– Vous me réveillez !

Confuse, je lui propose de revenir à un autre moment.

– Oh, non, ça va très bien. On va sur le balcon ?

Pour une presque nonagénaire qui vient juste de se faire réveiller au milieu de sa sieste, je la trouve rudement en forme. Comme nous nous installons sur le balcon, je ne peux m'empêcher de m'inquiéter de la chaleur étouffante qui pourrait l'incommoder. C'est oublier qu'elle a passé vingt-deux ans sous le ciel bleu et le soleil implacable du Mexique. Plus il fait beau et chaud, plus elle aime ! Ce n'est qu'en arrivant en Suisse qu'elle a découvert les saisons dont elle parle avec poésie :

– Au printemps, la nature reverdit, les géraniums se remettent à fleurir. L'été, le ciel bleu et la chaleur me rappellent le Mexique. L'automne, les arbres changent de couleur, les feuilles tombent. Et en hiver, les arbres sont tous nus, il y a de la neige.

Lors de ses premières années en Suisse, peu habituée aux variations des humeurs du ciel,

elle se surprend à consulter sans cesse la météo :

– *J'étais bien heureuse de vivre en Valais. Le climat y est magnifique. Combien de fois il fait soleil ici, alors que le reste de la Suisse est perturbé par la pluie et les orages. Mais, même lorsqu'il fait mauvais temps, après, on a du ciel bleu et je suis contente. Le Valais, c'est le canton de mon mari et je ne voudrais pas vivre ailleurs.*

Elle lance soudain avec enthousiasme : « *Vive le Valais !* », ajoutant avec un clin d'œil : « *Vive le Valais romand !* »

Me montrant sur la montagne en face la piste de l'Ours qui laisse une traînée nue au milieu des arbres, elle se souvient :

– *Nous avions un appartement à Thyon où nous allions skier ou marcher. Parfois même, nous faisons du patin à glace, c'était rigolo ! Mais mon mari et mes enfants étaient plus doués que moi. Il faut dire que j'ai appris sur le tard ! Pendant qu'ils allaient skier, je préparais le dîner ou un gâteau. Enfin, ces choses qu'une ménagère fait habituellement. Cela ne me dérangeait pas. Et quand j'avais des heures tranquilles, j'écrivais des lettres à mes parents ou à mes amis du Mexique. C'était un moyen facile et agréable de rester en lien.*

Une musique intérieure

Durant un moment, seul le bruit de ses doigts qui tapotent l'accoudoir de sa chaise nous accompagne. Elle fait souvent ce mouvement avec ses doigts que j'ai d'abord interprété comme un geste d'impatience. Mais son visage paisible ne montre aucune tension. Elle semble plutôt écouter le rythme joyeux d'une musique intérieure.

– *Vous avez joué du piano ?*
– *Oui, beaucoup. Quand j'étais jeune, une heure par jour, parfois toute la journée durant les week-ends, si j'en avais envie. J'aimais la musique. Toutes sortes de musiques, c'était sympa.*

Elle s'interrompt pour observer une petite voiture bleue qui s'engage sur le parking et vient se garer presque sous son balcon. Madame Boven sourit :

– *Je l'aime bien cette petite voiture. Ça me rappelle celle que j'avais, elle était bleue aussi.*

Son permis de conduire, elle l'a passé à Mexico.

– *Je n'ai jamais eu d'accident !* souligne-t-elle, en précisant qu'elle a renoncé à prendre le volant depuis quelques années. *J'ai quand même un bel âge pour arrêter certaines choses. Avec le temps, la vie est plus simple. On a des souvenirs et on vit simplement le quotidien.*

À St-François, elle accueille le quotidien avec plaisir, comme le reste de sa vie. Ce qu'elle apprécie en particulier, ce sont les sorties en bus organisées deux fois par semaine :

– *On ne nous dévoile la destination qu'au tout dernier moment et c'est chaque fois différent. J'aime bien ! Peut-être bien que si j'avais vingt ans, je n'apprécierais pas de la même façon. Mais je ne me complique pas la vie, ni celle des autres. Et si ça n'a pas lieu, ça ne me fiche pas ma journée en l'air. No problem !*

Durant de longs mois, les sorties, comme les visites, ont été annulées à cause du Covid. Là encore, madame Boven a

accueilli ces changements sans se formaliser. En ce début d'été, les sorties ont enfin repris et c'est sûr qu'elle sera de la partie. Pour l'heure, il est temps de mettre un terme à notre entretien car, dans quelques minutes, le loto va commencer et elle compte bien y participer.

– *Peut-être y aura-t-il quelque chose à gagner ?* me lance-t-elle, une petite lueur joueuse dans le regard.

Nous quittons sa chambre et je me laisse guider par la lady qui avance d'un pas assuré à travers les couloirs jusqu'à la salle à manger où

« Avec le temps, la vie est plus simple. On a des souvenirs et on vit simplement le quotidien. »



sont déjà réunis bon nombre de pensionnaires prêts pour le loto. Il règne ici une atmosphère presque fébrile. Madame Boven est chaleureusement accueillie par l'animatrice qui lui désigne la place qui lui a été réservée. Se tournant alors vers moi, elle me lance avec un clin d'œil « *Hasta la vista, muchas gracias !* » avant de rejoindre l'équipe de joyeux joueurs.

*

Le jour où je viens lui lire son récit, il fait grand beau et nous nous installons naturellement sur le balcon, côte à côte. Avant de venir s'asseoir, Marie-Louise Boven jette un œil attendri sur ses géraniums qu'elle caresse doucement d'une main en murmurant :

– *J'adore ces géraniums. Chaque jour, le jardinier passe pour s'en occuper.*

Elle s'installe confortablement sur sa chaise, prête à écouter, mais sans perdre une miette de ce qui se passe autour de nous. Au bout d'un moment, un chat noir s'installe discrètement exactement au pied de son balcon. Il est assis là, l'air de rien, affichant cet air indifférent si caractéristique des chats. On pourrait croire qu'il nous écoute.

– *Coucou, minou, minou ! Miaou !*

Madame Boven imite les miaulements avec douceur. Le félin la regarde.

– *S'il est là, c'est qu'il se sent certainement en sécurité. Dans une heure, un autre chat va passer par ici, noir et blanc cette fois. Ils ont leurs habitudes, m'explique-t-elle en précisant qu'elle-même a toujours vécu avec des chats ou des chiens et qu'elle a un bon contact avec eux. À voir cet échange entre les deux, je n'en doute pas un instant.*

Lorsque je termine la lecture, elle reste silencieuse et tapote joyeusement des doigts sur l'accoudoir, un léger sourire sur les lèvres. Je me demande à quoi elle pense. Je finis par lui demander si le récit lui correspond :

– *Cela me correspond tout à fait. J'ai fait un long chemin depuis que je suis née au*

Mexique jusqu'à aujourd'hui, quatre-vingt-neuf ans, en Valais. Quand j'en parle comme ça, que je reviens en arrière, je trouve que ça a été magnifique et je transporte cela avec moi dans mon cœur et dans ma tête, sans problème. C'était beau et simple. C'est ma vie. Alors, youpi !

– *Peut-être aussi que votre attitude a permis que les choses se passent ainsi ?*

– *Oui, c'est peut-être dans ma nature, je ne complique pas. On est comme on est. Les moments plus difficiles ne m'ont pas laissé de souvenirs mauvais ou tristes. Comme aujourd'hui par exemple, je ne vois pas le ciel nuageux, je vois les magnifiques trous de ciel bleu entre les nuages dans le ciel. Et*

je pense que j'ai eu beaucoup de chance, ma vie a été superbe.

Notre dernière rencontre arrive à son terme et j'ai un peu de mal à quitter sa compagnie si tranquille et positive. Je la remercie en essayant maladroitement de lui exprimer à quel point elle a été inspirante dans sa manière d'être et d'appréhender la vie. Elle hausse les sourcils, comme étonnée :

– *Ah bon, tant mieux alors.*

Posant une main sur mon épaule, elle plonge son regard bleu-vert dans le mien :

– *Que tout aille bien pour vous. Que la vie continue son bon chemin.*

Remplie de sa belle sérénité et pleine de gratitude, je lui lance une dernière fois ces paroles que nous reprenons ensemble en riant :

« *No problem !* » ☺

« Et je pense que j'ai eu beaucoup de chance, ma vie a été superbe. »

Se raconter autrement...



Les métiers de St-François

LE SERVICE TECHNIQUE

Le plaisir de créer un lieu de vie serein.

entretenir

rénover

aménager

s'adapter

sécuriser

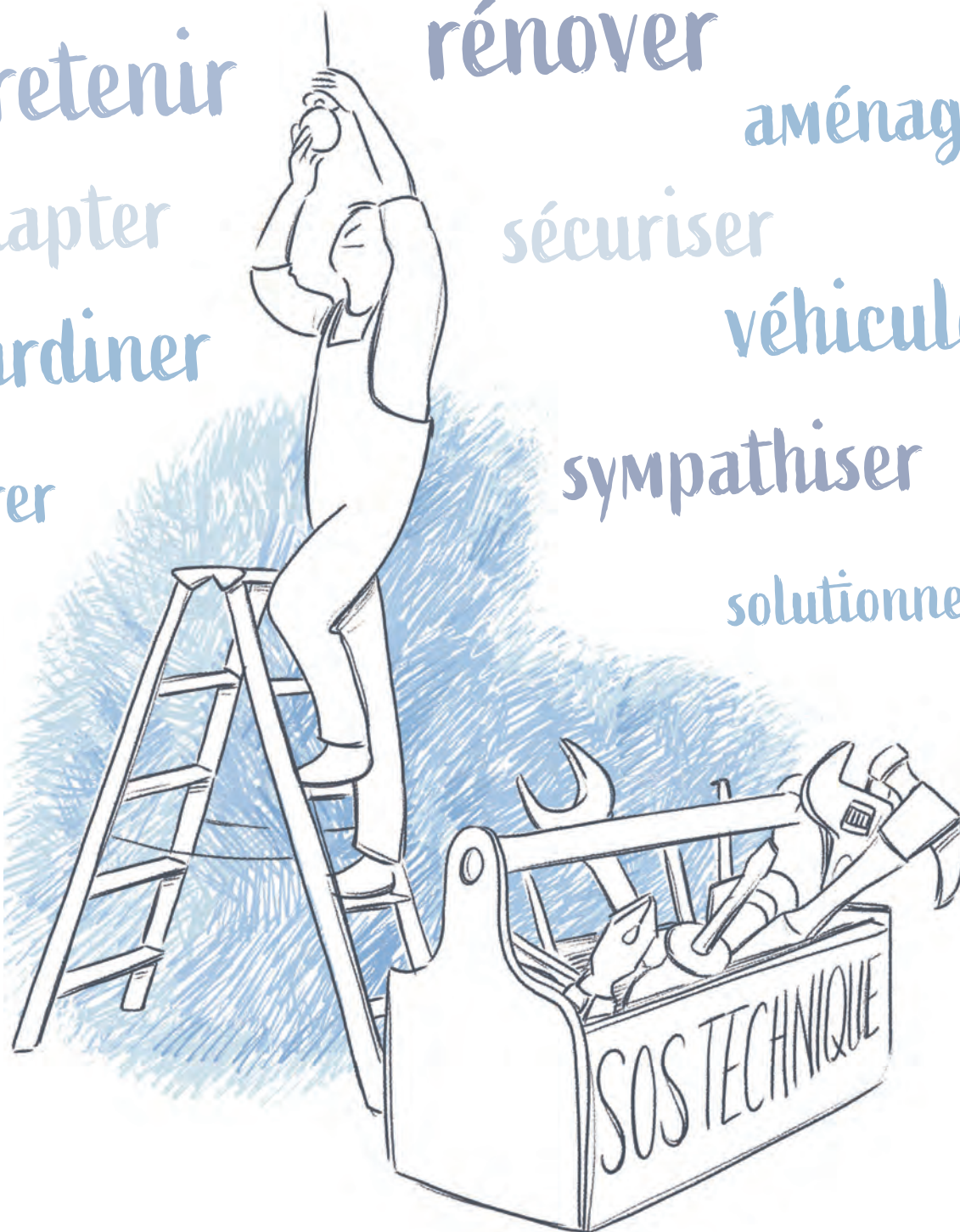
jardiner

véhiculer

réparer

sympathiser

solutionner



Anne-Marie Follonier

Accepter



Sensible, élégante et attentionnée, Anne-Marie Follonier a le souci de faire les choses bien. Elle a grandi dans une famille de dix enfants où l'on apprendait à travailler et à prier avant même d'aller à l'école. Après une vie de bosseuse, elle découvre à nonante ans avec étonnement un rythme de vie plus doux et sans obligation : le paradis !

Assise sur le rebord de son lit, sa place préférée, Anne-Marie Follonier est très élégante avec sa robe rose parée de quelques bijoux étincelants. Cela fait à peine quatre mois qu'elle s'est ins-

tallée à St-François. Une étape qu'elle redoutait profondément, comme elle le confie :

– *Mon Dieu, j'avais tellement peur. Je pensais que j'allais aller en prison.*



Après quelques mois, elle est aujourd'hui rassurée et se trouve même plutôt bien ici :

- *Je n'ai absolument rien besoin de faire, ça me fait bizarre. Pas même mon lit ! C'est les vacances ! Et puis il y a beaucoup d'occupations, on voit du monde. Chaque jour, je retrouve la même équipe en bas pour le repas de midi. Je suis contente.*

Désignant les deux grands cadres accrochés en face d'elle :

- *Tout le monde est gentil avec moi ici. Tenez, là, ce sont eux qui ont fixé ces tableaux. Ils ont fait ça bien !*

De loin, elle me présente sa famille réunie sur les photos. Au centre, on la voit poser aux côtés de son mari, Benjamin, un grand gaillard qui fait une bonne tête de plus qu'elle. C'est le jour de leur mariage. Autour d'eux ont été disposés les portraits de leurs quatre enfants et de leurs nombreux petits et arrière-petits-enfants dont les dates de naissance rechignent à revenir dans sa mémoire.

- *Ce n'est pas possible, avant, je me souvenais de tout ! s'agace-elle avant d'ajouter, comme résignée : J'ai nonante ans, je ne vais quand même pas vivre encore trop longtemps !*

Levant les mains devant ses yeux, elle constate :

- *Mes mains sont toutes biscornues.*

Et puis il y a aussi ces douleurs lancinantes dans sa jambe gauche qui la font souffrir depuis quelque temps déjà. Elle a essayé de les soulager par des infiltrations. Mais la onzième tentative s'est mal passée : elle a perdu sa sensibilité et l'usage partiel de sa jambe. C'est cela qui a précipité sa venue à St-François. Elle en parle pourtant sans aucune amertume :

- *Je n'arrivais plus à tenir debout, se souvient-elle en se frottant doucement la jambe. Mes enfants étaient très inquiets de me savoir seule à la maison dans cet état. Ils savaient bien que je n'allais pas pouvoir tenir en place et craignaient de me retrouver un jour par terre. Avec mon médecin, ils m'ont proposé de venir ici. Au début, je*

n'étais pas tellement d'accord de quitter la maison. Mais ils se faisaient tellement de soucis ! Je les comprends. J'ai demandé une semaine de réflexion. Le lundi suivant, j'étais ici. J'ai tout de suite été bien reçue par l'équipe. Même le directeur était là pour me souhaiter la bienvenue. Vous le connaissez ? C'est un garçon fantastique ! Il a toujours le sourire. Non vraiment, je suis bien ici, je n'ai pas à me plaindre.

À cet instant, quelqu'un frappe à la porte. Un jeune homme fait une discrète apparition pour apporter le journal. Madame Follonier me prend à témoin :

- *Vous avez vu ? Tous les matins, ils m'apportent le journal. Et puis ils viennent me chercher pour aller boire un petit café. C'est très bien ! J'ai encore mes quatre sœurs qui vivent à Sion, on s'appelle tous les jours. Mais lorsque je pense à elles, je me dis, qui a la plus belle vie, elles ou moi ? C'est moi ! Elles, elles ont tout le travail à faire à la maison. Moi, si j'ai envie, je peux me lever le matin, aller déjeuner et revenir me coucher !*

Dix enfants à la maison

Elle semble étonnée de n'avoir rien à faire et d'être entourée ici de tant de sollicitude et d'attention. Voilà qui n'est pas dans les habitudes de cette femme qui a commencé à travailler depuis qu'elle tient debout sur ses deux jambes. Née le 31 août 1931, elle grandit à Vernamiège dans une famille de dix enfants. Elle est la deuxième de la fratrie, juste après son frère Hillaire, et la première des filles. Dans le village perché à 1300 mètres d'altitude dans le val d'Hérens, le rythme des journées est dicté par les travaux saisonniers : l'été, il faut aider au jardin pour cultiver patates, carottes, poireaux et choux... « *On avait tout là-haut !* » et les pentes raides rendent la tâche ardue, surtout lorsqu'il s'agit de tourner la terre et de semer. Il faut aussi aider pour le travail des vignes. Maurice, le papa, est métral et chaque petite main en mesure de l'aider est sollicitée.

- *Il fallait y mettre du sien. Comme j'étais la fille aînée, j'avais la responsabilité des plus petits. On me disait souvent, toi, tu es la plus grande, explique-leur. Ce n'était pas facile*

pour moi et parfois, cela pouvait créer des jalousies. J'avais tellement de souci de faire de la peine à mes frères et sœurs, mais il fallait aussi obéir aux parents. Il m'arrivait de me cacher pour pleurer. Mais on était quand même une jolie famille. C'était bien.

Très jeune, Anne-Marie apprend à travailler sans se plaindre, sans montrer ses larmes, inspirée par sa mère Marguerite à laquelle elle voue une profonde admiration.

– *Maman, c'était une sainte. Elle était très douce et s'occupait de tout. C'était une bossuse ! Le matin, elle allait encore gouverner avant d'aller à la messe et la nuit, elle faisait de la couture.*

Madame Follonier se souvient en particulier de ces deux petites robes rouges que sa mère a cousues pour ses sœurs jumelles, Hélène et Cécile.

– *Je les vois encore, ces deux-là, elles étaient inséparables et voulaient toujours être habillées de la même façon. Malheureusement, Cécile souffrait de dépression. Elle est décédée à tout juste vingt-six ans. Ce que cela a été dur pour sa jumelle Hélène !*

Quant à ses quatre frères, ils sont eux aussi tous partis.

– *Moi, je n'ai eu que quatre enfants, reprend-elle. Mais maman, elle, avec dix enfants, douze à s'occuper avec papa et elle.. Elle était courageuse ! Peut-être plus encore que papa. Mais elle était toute usée. Dix enfants, ce n'est pas une petite affaire. Elle est partie beaucoup trop tôt.*

L'émotion l'étreint lorsqu'elle saisit une photo posée au-dessus de son lit : sur l'image à la couleur sépia, une femme assise à une table, dos à la fenêtre, un fichu sur la tête. Elle porte des vêtements sombres, le costume du dimanche, et affiche une expression à la fois douce et sérieuse. Il se dégage d'elle une sobre solidité. Les yeux rougis, Anne-Marie Follonier se souvient comme si c'était hier du décès de sa mère. C'était en 1961.

« Ma maman était toute usée. Dix enfants, ce n'est pas une petite affaire. »

Mais soixante ans n'effacent pas la peine qui l'habite encore face à la perte de cette femme modèle qu'elle aimait tant.

– *Une maman, c'est une maman toute la vie... Mais je suis trop sensible, confie-t-elle en se mouchant. C'est ça qui me fiche en l'air. Déjà petite, elle me disait « Anne-Marie, arrête de te faire du souci pour les autres, fais-toi du souci pour toi ! »*

J'étais costaud !

Voir les autres souffrir est insupportable pour cette femme à fleur de peau et, au cours de nos rencontres, il arrive souvent que les larmes lui montent aux yeux. Mais elle possède aussi un caractère solide et déterminé. Jeune fille, elle ne rechigne jamais à la tâche. D'ailleurs, on n'hésite pas à lui confier des travaux physiquement pénibles :

– *J'étais costaud, lance-t-elle fièrement. J'étais un homme ! Je conduisais le tracteur, le mulet... Je faisais tout !*

Ce qui ne l'empêche pas d'aimer aussi tricoter. Avec ses sœurs, dès qu'elle a une minute de libre, elle sort aiguilles et pelotes de laine :

– *On adorait ça, on n'arrêtait pas ! L'été, quand nous allions travailler les vignes, nous mangions vite à la pause de midi pour pouvoir tricoter avant de reprendre le travail.*

En hiver, le rythme des journées ralentit un peu et les longues soirées invitent à des instants de calme et de complicité dont elle garde de doux souvenirs :

– *Nous nous réunissions avec mes sœurs au chaud, autour du poêle et maman nous lisait des histoires pendant que les garçons jouaient aux cartes un peu plus loin. Puis papa s'allongeait et se mettait à ronfler.*

Elle sourit à ce souvenir :

– *On disait : « Ça nous fait de la musique ! » Nous n'avions pas de radio à l'époque. Il n'y avait pas de place pour cela !*

« Nous mangions vite à la pause de midi pour pouvoir tricoter avant de reprendre le travail. »



Pas de radio. Et pas d'eau non plus.

– Il fallait aller la chercher dehors puis la chauffer sur le potager. Plus tard, papa a acheté une baignoire à pieds.

Jamais en maillot de bain

Bien que vivant en nombre dans un espace exigu, la pudeur est de mise et le temps de la toilette s'organise en veillant à ce que l'intimité de chacun soit respectée.

– Nous y allions à tour de rôle, c'était très important chez nous ! D'ailleurs, je n'ai jamais vu maman se laver. Elle attendait que nous soyons tous couchés. Nous étions une famille très scrupuleuse.

La pudeur est une valeur importante qui l'accompagne durant toute sa vie.

– Je n'ai jamais été à la piscine ni porté de maillot de bain de ma vie, maman non plus ! Ces choses-là, ce n'était pas pour nous.

Autant dire que lorsqu'elle a réalisé qu'à St-François, quelqu'un l'aiderait à prendre sa douche, elle a eu bien du mal à l'accepter.

– Au début c'était horrible de me retrouver accompagnée pour le bain. Je n'aimais pas ça ! Ce sont les enfants qu'on douche, pas les grandes personnes ! Aujourd'hui, cela ne me fait plus grand-chose, je me suis habituée.

Lorsque Anne-Marie a l'âge de choisir un métier, elle décide d'être cuisinière « Pour aider maman ». Elle fait l'École ménagère et décroche un premier emploi dans les cuisines... de l'Asile St-François ! Un travail intense qu'elle apprécie, sans se douter une seconde que septante ans plus tard, elle reviendrait en tant que résidente !

– Ça a été mon premier emploi et aujourd'hui, je vais finir ma vie ici, observe-t-elle en souriant. Je suis contente. Ici, c'est le paradis... Mais comme ça a changé ! Ce n'était pas si grand et à l'époque, il y avait encore les sœurs Hospitalières qui géraient tout.

Après quelques mois, elle quitte son travail. Son père la réclame pour venir l'aider aux vignes.

– En tant qu'aînée, il me prenait tout le temps avec lui et je connaissais le travail. Je descendais avec la Poste m'occuper des vignes à St-Léonard. Nous avions un petit raccard en bas où on dormait. Là, j'étais heureuse ! J'aimais travailler les vignes.

Et lorsque vient la saison d'hiver et que ses bras ne sont plus nécessaires dans les vignes, elle se fait engager dans des établissements en dehors du canton comme cuisinière, parfois aussi comme sommelière en fonction des besoins. Là encore, à l'image de sa mère, Anne-Marie travaille dur :

– L'après-midi, il y avait toujours quelque chose à faire : du nettoyage, de la couture... Je n'ai jamais pris de congé pour visiter la région. C'est dommage.

La voici une saison en poste à Rolle, une à Lutry, une autre à Berne... À la fin du mois, elle envoie la paie à sa mère pour aider un peu.

– Je ne gagnais pas grand-chose, peut-être cinquante francs, mais c'était déjà bien !

Jusqu'à vingt-cinq ans, elle enchaîne les travaux saisonniers avant d'épouser Benjamin, « un chic type » qui vit aussi à Vernamiège, à l'exact opposé du village. Elle le désigne sur les photos accrochées au mur :

– Benjamin s'accordait bien avec mon frère Hillaire, il venait parfois lui donner un coup de main pour porter la terre. Vous savez comment on faisait ?

Comme je secoue la tête, elle m'explique que le terrain était si pentu qu'il fallait régulièrement remettre la terre en haut. Un travail très pénible pour lequel l'aide de bras solides était toujours bienvenue.

On a eu une jolie vie

Dans la famille de Benjamin, ils ne sont « que » cinq enfants :

– C'était une famille très cultivée, d'ailleurs à l'école, ils étaient plus costauds que nous.

« Je n'ai jamais été à la piscine ni porté de maillot de bain de ma vie ! Ces choses-là, ce n'était pas pour nous. »



Son père était tailleur. Ce qu'il était gentil ! Lorsque mes parents sont décédés, nous nous sommes installés quelque temps dans la maison de mes beaux-parents pour nous occuper d'eux. C'était plus pratique car elle était plus grande. La maman avait des soucis de cœur, elle était souvent mal et on avait tout le temps peur qu'elle tombe quand elle grimpait les escaliers. Avec tous ces soucis de santé, il lui arrivait d'être un peu ronchon, mais ça allait. Lorsqu'elle est décédée, le papa de Benjamin a souhaité rester vivre avec nous, il nous a même suivis à Sion où nous sommes installés quand mon mari a été engagé à la police.

Vivre en plaine, voilà qui change la vie d'Anne-Marie : plus de jardin à s'occuper ! Elle qui cultivait nombre de légumes – dont ses enfants ne raffolent par ailleurs pas trop rigolote-elle au passage – mais aussi des fleurs, notamment des dahlias qu'elle aime beaucoup. Désormais, elle fait ses achats au marché : « C'était bien aussi, cela faisait moins de travail. »

À vingt-huit ans, encouragée par son mari, elle décide de passer son permis de conduire.

– Je n'avais pas peur au volant du tracteur, mais la voiture, c'était autre chose ! J'allais conduire plusieurs fois par semaine avec mon mari pour m'entraîner.

Malgré ses appréhensions, elle passe son permis « comme sur des roulettes ».

« Je n'avais pas peur au volant du tracteur, mais la voiture, c'était autre chose ! »

– C'était vraiment un gentil mari. Il n'arrêtait pas de me répéter : « Mais fais comme tu veux, ne te fais pas de soucis, je suis content comme tu fais ». Lorsqu'il avait congé, il préparait souvent le repas, cela me laissait du temps pour faire la lessive. À l'époque, il n'y avait pas de machine à laver !

Elle se souvient des virées de quelques jours qu'il aimait tellement faire de temps à autre avec ses copains :

– Il me demandait chaque fois si cela ne

m'embêtait pas. Je lui disais « Prends seulement du bon temps ! » Et lorsqu'il rentrait, il me rapportait systématiquement un bijou qu'il avait soigneusement emballé. Il le cachait quelque part, sur la table de nuit, sous l'oreiller... jamais deux fois au même endroit, il était malin ! Et puis il me disait, l'air de rien : « Tu as vu, tu as laissé quelque chose là ! » Moi, je faisais semblant de n'avoir rien vu...

Les bijoux qu'elle porte aujourd'hui sont autant d'attentions rapportées par son mari au retour de ces fameuses virées.

– Nous étions un beau couple, sourit-elle. On avait une jolie vie, on ne peut pas se plaindre. Malheureusement, il est parti beaucoup trop tôt. Maintenant, depuis là-haut, il me protège.

Elle reste un petit moment en silence, le regard perdu vers de lointains souvenirs.

– Voilà, j'ai tout dit ce que j'ai pu vous dire, conclut-elle en se levant.

Traînant un peu sa jambe abîmée, elle s'approche d'un petit meuble, ouvre un des tiroirs et en ressort une grosse poignée de petits chocolats qu'elle me glisse dans les mains. Cette scène me projette en enfance : émue par son geste, je me revois, gamine, chez ma grand-mère qui me donnait toujours discrètement une petite attention au moment où je la quittais.

*

Demande à Dieu de t'aider

Aujourd'hui, je retrouve madame Follonier en train de tricoter avec un plaisir évident :

– C'est pour une couverture en patchwork que nous fabriquons ici avec l'équipe, m'explique-t-elle, le visage rayonnant. Ça me fait du bien.

Un livre posé sur son lit attire mon attention. C'est *La force de l'espérance* du Pape François. Madame Follonier, qui a remarqué mon regard, s'en saisit et me le tend :

– Il est très bien, je l'ai déjà lu trois fois. Vous voulez le lire ? Tenez, je vous le prête !

J'accepte sa proposition, curieuse de partager avec elle cette lecture qui semble lui faire tant de bien. La foi, la prière, la relation à Dieu et à Jésus sont des ressources qui l'accompagnent depuis toujours.

– Nous avons appris à prier avant même d'aller à l'école. Dès qu'on a su marcher, on devait aller à l'église le dimanche matin. C'était obligatoire chez nous ! Avant de partir, maman mettait en route le potager à bois en prévision du repas de midi, puis nous rejoignons les hommes qui étaient partis avant nous à l'église.

La petite Anne-Marie apprend à faire le signe de croix avant chaque repas, un geste qui reste aujourd'hui encore un rituel important :

– Ça me gêne un peu de le faire ici à table devant tout le monde, alors je le fais juste avant d'entrer dans la salle à manger, comme ça on ne me voit pas.

Dès qu'elle le peut, elle apprécie de participer aux offices qui sont régulièrement organisés pour les résidents de St-François, même s'il lui arrive parfois de ne pas être en accord avec les propos du curé. Voilà bien une chose qu'elle n'aurait jamais osé remettre en question lorsqu'elle était jeune. Elle, qui craint tant de faire de la peine aux autres, a tout fait pour mener sa vie en étant attentive à agir du mieux possible. Quitte parfois peut-être à vivre dans une certaine abnégation.

– Ça a été une belle vie. Même s'il y a eu des moments assez durs, je me dis, pourquoi ne pas accepter ?

Revenant sur l'épisode de l'infiltration qui s'est mal passée, elle analyse, philosophe :

– Tout le monde m'a dit que j'étais une toque, que j'aurais dû porter plainte. J'ai réfléchi à ça : mais cette jeune femme qui m'a fait la

piqûre, elle a voulu m'aider, elle a loupé, c'est tout. Et si elle avait des enfants et que j'avais porté plainte, elle aurait perdu sa place ! Je ne pouvais pas faire ça ! Moi, je ne suis plus grand-chose. Alors, même si c'était dur, je me suis dit que le Bon Dieu allait être content, qu'il n'allait pas me mettre en enfer. Il y a toujours des gens qui souffrent pour d'autres. Alors je me dis, ma foi, accepte, demande à Dieu de t'aider, je ne peux pas faire autre chose.

*

Quelques semaines plus tard, je reviens la voir pour lui lire la version finale de son récit, non sans avoir d'abord devisé sur le livre du Pape François que je lui rapporte. Madame Follonier va certainement le lire encore une fois !


Installée sur son lit, elle écoute avec attention, souvent émue, le récit de sa vie. Elle pleure beaucoup, cherche des mouchoirs, se reprend, sans jamais s'effondrer :

– *Continuez, continuez, c'est très bien.*

Je suis touchée par cette femme toute en contrastes, à la fois sensible et solide, petite fille émerveillée et grand-maman attentionnée. Au moment où je m'apprête à la quitter, elle se lève pour aller chercher quelque chose dans le tiroir de sa commode :

– *Alors, on ne se reverra plus ?* demande-t-elle en sortant un paquet entier de biscuits !

Je décline son attention le plus délicatement possible. Elle insiste un peu et, comme je ne fléchis pas, finit par me planter une grosse bise sur la joue avec une spontanéité qui rejoint ses valeurs d'humanité et d'attention aux autres qui semblent l'avoir toujours guidée. ☺



« Même si c'était dur, je me suis dit que le Bon Dieu allait être content, qu'il n'allait pas me mettre en enfer. »

Se raconter autrement...



« Vous avez vu, c'est moi, deux en un. En orange, c'est avant et maintenant, c'est la personne en noir qui a perdu sa vie d'avant. »

Les métiers de St-François

LA LINGERIE

Donner de l'éclat aux habits et recoudre
les souvenirs en douceur.

choisir repasser laver
personnaliser relooker livrer
valoriser adoucir créer
coudre raviver



Bernard Gaillard Vibrer



Avec son visage avenant et ses grands yeux doux, ce fringant nonagénaire estime avoir été gâté par la vie. Chanteur assidu au sein du chœur de la Schola, fervent supporter de l'équipe du FC Sion ou fidèle employé de la même banque durant quarante-quatre ans, il se lance aujourd'hui dans son récit, comme dans tout ce qu'il a entrepris : consciencieux et enthousiaste.

Le vieil homme tourne pudiquement la tête sur le côté. Il pleure. Il pleure de toutes ses larmes. Nous restons silencieux.

– *Je... Je m'excuse, balbutie-t-il. C'est que... c'est que, ce que vous avez écrit... C'est exactement ça...*

Au fil de nos rencontres, Bernard Gaillard a partagé son histoire sans fard en accueillant les émotions qui le submergent régulièrement. « *Je suis comme ça, ma foi, qu'est-ce que vous voulez* », me dira-t-il souvent. Sa vie, il la décrit comme « *belle et sans aucun problème* ». Malgré les moments difficiles sur lesquels il ne s'étend jamais. Pragmatique et pudique, il exprime dans son récit autant de lui à travers ce qu'il dit qu'à travers ce qu'il choisit de ne pas raconter.

*

– *Alors, qu'est-ce que vous attendez de moi ? Ma vie ? Depuis son départ jusqu'à aujourd'hui ?*

Assis tout au bord de son fauteuil, légèrement penché en avant, monsieur Gaillard me regarde d'un air concentré et interrogateur. Je suis frappée par l'ouverture et la gentillesse manifestées par cet homme au visage rond et aux yeux doux. Ce matin même, il a reçu la visite d'une conseillère communale à l'occasion de ses nonante ans, comme le veut la tradition. Il en est encore tout chamboulé. Les yeux



brillants, il désigne un magnifique bouquet de fleurs sur sa table :

- *J'ai été gâté, s'enthousiasme-t-il. Je suis content, je suis encore en place, l'esprit, ça fonctionne plutôt bien... C'est une chance, je ne peux pas me plaindre ! Je me dis que si je pouvais vivre encore deux ou trois ans, je ne serais pas fâché. Plus loin, c'est autre chose...*

S'interrompant, il jette un coup d'œil à la feuille sur laquelle je prends quelques notes et me regarde à nouveau avec un air interrogateur. J'essaie de le rassurer :

« Je me dis que si je pouvais vivre encore deux ou trois ans, je ne serais pas fâché. »

- *Vous racontez ce que vous avez envie. Ce qui vous semble important de transmettre. Quand j'aurai écrit votre histoire, vous me direz si cela vous convient ou si vous souhaitez ajouter ou enlever des passages. C'est une aventure dans laquelle nous nous lançons ensemble, sans trop savoir où elle va nous mener !*

Il acquiesce de la tête et sourit avec enthousiasme :

- *Ah, oui, j'ai beaucoup de choses à transmettre. Je n'ai jamais eu de crasse, aucun problème avec mes parents ou avec mes sœurs... rien de tout cela. Tout a été comme sur... – il cherche ses mots – comme sur un bateau !*
- *Sans tempêtes ?*
- *Sans tempêtes, confirme-t-il en riant.*

Une vie sous forme de curriculum vitae

Alors, se calant confortablement dans son fauteuil, il prend une grande inspiration et se lance en énumérant les éléments clés de sa vie d'une seule traite, à la manière d'un curriculum vitae. Difficile de le suivre ! Heureusement que j'enregistre...

- *25 février 1932. École enfantine. École secondaire puis après cela, trois ans de collège commercial avec diplôme. À dix-huit ans, apprentissage à la Banque cantonale. Mon père travaillait là comme chef du personnel. Donc, apprentissage à la banque puis chef de service et enfin fondé de*

pouvoir au service des titres. Je suis resté quarante-quatre ans à la banque. Quarante-quatre merveilleuses années. À soixante-deux ans, j'ai estimé que cela suffisait.

Levant la tête – et reprenant son souffle – il précise, radieux :

- *Pas un matin je ne suis parti au boulot sans être content d'y aller. Avec les collègues, on s'entendait bien ! Il y a*

juste eu cette affaire qui nous a tous ébranlés. Ça m'a rendu triste ! Le problème, c'est qu'il y en a eu un qui voulait trop...

Il frotte son pouce contre ses deux doigts d'un air entendu.

- *Il a acheté trop de terrains en espérant les revendre à prix d'or. Résultat, il a fini en prison. Ça a été le choc. Mais autrement, tout allait bien.*

Son emploi à la banque, il l'aime et il y donne le meilleur de lui-même. À aucun moment, l'idée ne le traverse de changer de poste. Parce que son activité l'intéresse. Mais aussi peut-être parce qu'il est fier et heureux de faire plaisir à son père :

- *Il aurait tellement aimé que je fasse comme lui. Peut-être que cela a un peu aidé, reconnaît-il avec émotion.*

« Pas un matin je ne suis parti au boulot sans être content d'y aller. »

Fragment d'histoire

Il fait référence à l'affaire Jean Dorsaz, accusé d'avoir mélangé à son profit ses activités de promoteur avec celles de représentant de la Banque cantonale du Valais. À l'époque, l'affaire a été considérée comme la plus grande faillite jamais recensée en Suisse, éclaboussant au passage les cadres de la BCVS et certaines personnalités de premier plan, qui ont durant des années fermé les yeux sur ces agissements.

Son père. Son héros. Monsieur Gailland en parle souvent, le décrivant comme un homme merveilleux qui lui a donné beaucoup d'amour.

Bernard, tu resteras président à vie !

À la banque, il est particulièrement apprécié par ses collègues pour son caractère serviable et ses talents d'organisateur. C'est donc tout naturellement qu'ils lui confient la responsabilité du club de sports de l'entreprise.

– *On avait du foot, du tennis et du ski... C'était toujours la même équipe qui venait, je me trouvais tellement bien avec eux, j'avais du plaisir à organiser.*

« *Bernard, tu resteras président à vie !* », lui disent d'ailleurs ses collègues en le nommant pour la dixième fois à la présidence du club.

– *Ils ne voulaient pas me laisser partir. Mais après vingt ans, j'ai dit, ça suffit, il faut laisser la place aux jeunes.*

Parmi tous ces sports, il en est un qu'il aime par-dessus tout : le foot. Une passion qui remonte à loin ! Gamin, chaque dimanche de la belle saison, il part retrouver ses copains pour aller taper dans le ballon.

– *Il y avait la messe à huit heures trente. À neuf heures, on sortait de là et hardi petit, on prenait le sac, le ballon et on allait jouer entre les arbres fruitiers.*

Lui, c'est l'ailier gauche.

– *Ah, le foot, c'était quelque chose ! s'exclame-t-il des étoiles encore plein les yeux. J'allais voir tous les matchs du FC Sion.*

À dix ans déjà, il enfourche son vélo pour suivre son équipe préférée sur les terrains de foot du Valais. Plus tard, il va jusqu'à Lausanne, à Zurich ou à Berne pour voir les matchs, quitte à dormir ensuite sur place.

– *J'étais à moitié fou ! Lorsque le FC Sion jouait, je ne pouvais rien avaler avant.*

Il désigne son ventre en précisant :

– *Ça bloquait !*

Il continue à suivre l'équipe mais reconnaît que « *ce n'est plus la même chose. Chaque chose en son temps* ». En tout cas, ça ne l'empêche plus de manger !

Papa avait un cœur en or

Bernard Gailland est né à Sion où il a toujours vécu. Son père, d'origine bagnarde, avait quitté sa vallée très jeune pour s'installer dans la capitale avec une de ses tantes. Quant à sa mère, elle était d'origine sicilienne et a grandi dans une famille de douze enfants.

– *Les deux avaient un caractère diamétralement opposé. Papa avait un cœur en or et je voyais bien parfois, quand maman voulait me faire une remarque, il lui faisait signe de laisser tomber. Il aimait la nature et adorait s'occuper de ses trois jardins dans lesquels il passait la plupart de son temps libre. Pourtant, jamais il ne m'a obligé à venir y travailler avec lui. Il me disait : « Tu fais comme tu veux, si tu as du plaisir, tu viens ». C'était un cœur d'or, répète-t-il doucement.*

Bernard est le cadet, le petit dernier arrivé après trois grandes sœurs qu'il présente à sa façon, de manière très pragmatique :

– *Marguerite 1923 ; Gabrielle, 1924 ; Marie-Thérèse 1926.*

Puis, tournant les pouces vers lui, il ajoute en riant :

– *Et l'oiseau, 1932...*

Il poursuit :

– *La première était sténodactylo ; la deuxième courtpointière et la troisième est devenue religieuse. Ah, on voyait bien sur elle : plus gentille, on ne pouvait pas trouver. C'était vraiment papa en plus petit. Je me souviens très bien du jour où elle a fait ses vœux, à Fribourg. C'était merveilleux, même si ça faisait bizarre quand même.*

Souriant, il reste un moment silencieux puis me regarde à nouveau d'un air interrogateur :

– *Qu'est-ce qu'on pourrait encore dire, nous ? Dieu merci, je suis encore là. Je suis très croyant. J'ai chanté durant douze ans à la Schola !*

La Schola de Sion, un chœur, à l'époque de jeunes hommes uniquement, dans lequel il s'engage à douze ans comme soprano, puis, ténor lorsque sa voix se transforme.

Fragment d'histoire

Fondée en 1930, la Schola de Notre-Dame de Valère a d'abord été un chœur composé uniquement de voix masculines. Avec la création d'un chœur de filles en 2003, elle accueille désormais dans ses rangs tous les jeunes intéressés par l'art choral et reste une véritable institution.

– À l'époque, nous étions quarante. Vingt-cinq soprani et quinze ténors.

Il s'investit fidèlement et consciencieusement. Et cela n'est pas peu dire : les répétitions ont lieu deux fois par semaine, parfois même les dimanches. Les concerts, qui marquent les grands rendez-vous du calendrier religieux, Noël, Pâques ou Pentecôte, exigent des petits chanteurs une préparation méticuleuse. Assidu, Bernard Gailland ne manque aucune répétition.

– La Schola, c'était une véritable école de vie ! J'y ai appris l'abnégation et la persévérance. Et les parents étaient tellement contents que je fasse cela, plutôt que de courir à gauche à droite...

Face à face avec Edith Piaf

Sa persévérance est récompensée par un événement dont le souvenir reste gravé à jamais dans son cœur. Il a alors tout juste quinze ans.

– Avec un collègue, pour nous remercier d'avoir participé à toutes les répétitions durant deux ans, nous avons été invités quinze jours par les Petits Chanteurs de Saint

Laurent à Paris. Ils nous ont emmenés en Bretagne, à Perros-Guirec. Et là...

Il s'interrompt, submergé par une vague d'émotion.

– Chaque fois... murmure-t-il, la voix tremblante. Chaque fois je pleure quand je parle de ça... Ils ont... ils nous ont... fait une surprise...

Et quelle surprise ! Un soir, alors qu'il pense qu'ils vont chanter, le jeune Bernard se retrouve dans une grande salle... face à Edith Piaf et aux Compagnons de la chanson ! Il me regarde avec ses grands yeux humides et émerveillés.

– C'était... c'était fou ! Elle était d'une telle simplicité. C'est sûr que j'étais émotionné !

Un souvenir en amène un autre et le voici qui passe des larmes au rire sans parvenir à se reprendre. Chaque fois qu'il commence sa phrase, il doit s'interrompre tant il rit. Finalement, je comprends par bribes ce qui le met de si joyeuse humeur : invités par les marins bretons à partir pêcher en mer, les chanteurs valaisans se sont vu proposer de l'huile de foie de morue... impossible d'avaler une chose pareille ! Hilare, il fait mine de jeter quelque chose derrière lui en me regardant d'un air complice :

– Pchuit, par-dessus bord, s'esclaffe-t-il à nouveau.

Comme à vingt ans

Redevenu sérieux, il se penche à nouveau en avant pour regarder la feuille sur laquelle je prends des notes. Et conclut simplement :

– Voilà, je crois que j'en ai assez dit pour aujourd'hui. J'ai eu un énorme plaisir.

Nous convenons de nous revoir bientôt, en évitant les jours de chant ou de sortie, des activités auxquelles il aime participer.

– Je suis bien ici. Avec les collègues, je m'entends bien, me précise-t-il.

Les collègues, ce sont les autres résidents.

– Je les connais presque tous ! Et puis le personnel est très sympa aussi. Même s'il y en a avec qui je m'entends plus qu'avec d'autres.

Particulièrement sensible aux marques d'affection, il me confie qu'il s'est récemment





*« En arriver
là, à nonante
ans, ce n'est pas
si mal. Je suis
bien, j'ai mal
nulle part. »*

surpris à ressentir un élan dans son corps qu'il ne soupçonnait plus. Faisant un geste éloquent et me regardant d'un air entendu, il rigole :

– *Je me suis dit, enfin, tout de même, à nonante ans, tu ne vas pas recommencer comme à vingt ans !*

C'est sur ces notes pleines de vitalité que je prends congé du fringant résident qui, en véritable gentleman, m'accompagne jusqu'à la porte avec son rollator, en faisant lentement glisser ses pantoufles sur le sol. Je prends alors conscience de sa petite taille :

– *Un mètre cinquante-huit, me précise-t-il, comme papa.*

*

Que ce soit lors de nos entretiens ou pour la séance photos, Bernard Gailland affiche chaque fois un enthousiasme intact. Il revient souvent sur ses nombreux engagements qui lui ont permis de vivre des moments de joie intense. En plus de la présidence et des sorties avec le club de sport de la banque, les matchs du FC Sion et les répétitions du chœur de la Schola, il confie s'être occupé durant quinze ans de la comptabilité de l'association Pro Juventute.

– *J'ai toujours estimé que si on pouvait aider, il fallait le faire, dit-il simplement lorsque je m'étonne de toutes ces activités qu'il a réussi à mener de front.*

Comment donc organisait-il son quotidien avec sa vie de famille dont il ne m'a pas encore parlé ? J'ai repéré sur une petite table face à son fauteuil la photo d'une femme très droite et élégante, coiffée d'un chapeau rouge. Son épouse ? Je brûle de curiosité mais je m'efforce de ne pas poser de questions pour le laisser libre d'évoquer son histoire telle qu'il souhaite la raconter. Ce qu'il fait avec la précision qui le caractérise :

– *Je vivais à cinq minutes à pied du travail, c'était commode ! À midi, je rentrais dîner puis j'étais de retour vers treize heures quinze – treize heures trente. Et le soir je rentrais vers dix-sept heures – dix-sept heures trente.*

Je tente :

– *C'est votre épouse qui préparait le dîner ?*

Il acquiesce d'un signe de tête.

– *Comment s'appelait-elle ?*

– *Alice.*

Alzheimer, c'est une cochonnerie

J'apprends alors qu'elle était haut-valaisanne, originaire de Blitzingen. C'est bien elle, la femme au chapeau sur la photo.

– *Elle était couturière. Après la fermeture de*

l'entreprise pour laquelle elle travaillait, elle a repris son activité à la maison. Elle travaillait beaucoup, parfois jusqu'à vingt-trois heures le soir !

Il ajoute en riant :

– *Inutile de dire qu'en fin de semaine, quand on se voyait, elle ne s'occupait plus de moi ! Non, ce n'est pas vrai, se reprend-il. Mais elle avait vraiment du travail plein la tête comme on dit, d'autant plus qu'elle formait aussi des apprentis.*

Il soupire... et conclut avec bonhomie :

– *Bon, ça ne s'est pas mal passé finalement.*

Après un petit temps de silence, il précise :

– *J'aimais le foot. Et elle n'aurait jamais voulu que je manque un match.*

Et il enchaîne en évoquant à nouveau la folie qui le prenait avant les matchs de foot, manifestement beaucoup plus à l'aise sur ce terrain-là. Plus tard, par petites bribes, j'apprendrai que son épouse a souffert de la maladie d'Alzheimer et qu'elle a vécu la fin de sa vie à St-François avant qu'il ne s'y installe à son tour.

– *Cette histoire, Alzheimer-là. C'est une cochonnerie, confie-t-il un jour, le visage sombre. On ne peut rien faire. C'est fou comme cette maladie transforme la personne. Elle qui était la douceur même, elle criait et me rentrait dedans. Alors je l'écoutais, c'est tout. Vous voulez faire quoi ? Rien ! Ça aurait été pire...*

Après un long moment de silence, il reprend :

– *Avec Alice, j'étais plus jeune d'une année et demie. Nous avons eu un fils qui vit aujourd'hui à Genève. Il a travaillé pour le CICR, sur le terrain, précise-t-il avec fierté. C'était risqué, mais magnifique. Je lui dis toujours, si tu veux, tu viens me rendre visite, ça fait toujours plaisir de vous voir, mais je n'y tiens pas. Ce n'est pas vrai que je n'y tiens pas ! Mais je ne veux pas lui mettre la pression.*

Redevenu silencieux, il se penche un peu en avant pour guigner sur ma feuille de notes :

– *Qu'est-ce qu'on pourrait bien encore dire ?*

Il réfléchit sans me quitter des yeux :

- *En arriver là, à nonante ans, ce n'est pas si mal. Je suis bien, j'ai mal nulle part. Oh, on a eu des hauts et de bas, comme tout le monde. On a passé le cap, je ne me plains pas. J'essaie de faire de mon mieux.*

Un lointain souvenir lui revient soudain :

- *Vers dix-sept ans, j'ai souffert de ce qu'on appelait une cyphose-scoliose. C'était terrible, j'avais tellement mal au dos que le médecin m'a dit, Bernard, tu ne peux pas continuer comme ça, ta santé, ça passe avant l'école. C'est comme ça que j'ai atterri à Lausanne où j'ai passé six mois à l'institut orthopédique. La nuit, je devais porter un plâtre.*

Il fait une moue avec son visage et secoue la main : les douleurs étaient terribles.

- *On croit qu'on va s'habituer, mais non !*

Grâce à ces soins, il n'a plus jamais souffert de son dos. Et cette parenthèse ne l'a pas pénalisé dans son cursus scolaire. Une fois encore, je suis ébahie par la mémoire intacte

de monsieur Gaillard qui prononce sans une once d'hésitation le nom des deux médecins qui se sont occupés de lui à Lausanne !

- *Vos souvenirs sont si clairs et précis ! Quel est votre secret pour être comme ça en forme ?*

**« ... Mon secret,
c'est mon papa,
Il m'a tout
donné. »**

Il semble réfléchir quelques instants. Saisi par une vague d'émotions, il peine à trouver ses mots :

- *Mon secret... Mon secret, c'est mon papa, confie-t-il. Il m'a tout donné. Et puis, j'essaie de faire de mon mieux. Ça n'a pas l'air d'aller trop mal. Jusqu'à quand ça va durer, on n'en sait rien. Papa disait qu'il aurait bien voulu arriver à nonante. Il lui a manqué un mois. Maman, elle, avait septante-deux ans.*

Cet homme qui a tant vécu m'apparaît soudain comme un petit enfant à fleur de peau :

tantôt joyeux et enthousiasme, tantôt sensible et émotif.

- *On m'a toujours dit que j'étais trop bon. Ma foi, je suis sensible de nature. Et puis il y a tant de choses qui me restent de ma vie : j'ai été gâté ! Quand j'y pense, chaque fois, je pleure. Il n'y a pas de raison, mais c'est plus fort que moi. Mes amis me disent, « Laisse aller ! On t'aime comme tu es ! »*

*

On t'aime comme tu es. Des mots simples qui le bouleversent. Comme aujourd'hui, lorsqu'il découvre son récit de vie.

- *Il n'y a rien à changer, m'assure-t-il à la fin de ma lecture, encore plein d'émotions.*

Notre aventure arrive doucement à son terme et il est l'heure pour monsieur Gaillard d'aller au chant, comme tous les lundis après-midi. C'est un moment précieux pour lui. Nous nous y rendons ensemble. Juste avant de quitter sa chambre, mon regard est attiré par un paquet de biscuits posé là. Des petits beurres natures, ses préférés. Comme un goût d'enfance accompagne ce vieil homme et son rollator, qui se réjouit de se rendre au chant en faisant lentement glisser ses pantoufles sur le sol. ☺

Se raconter autrement...



« C'est comme ça ma vie, je suis nul, je ne peux plus rien faire pour personne. »

Les métiers de St-François

LA COIFFEUSE

soigner l'apparence pour être bien avec soi-même.

rajeunir

embellir

sourire

détendre

colorer

se relier



Alodie Richard Chanter



« Alors il trouve dans son chant plus qu'une lumière et plus qu'un monde : sa vraie maison, sa vraie nature et son vrai lieu. »

Christian Bobin, *Le Très-Bas*

Trois fidèles peluches, quelques photos et des souvenirs épars. À septante et un ans, après avoir vécu toute sa vie dans des foyers, madame Richard vient de s'installer à St-François pour ses vieux jours. Authentique et spontanée, elle raconte sa vie à sa façon, et surtout, en chansons.

J'entends chanter depuis le fond du couloir. Aucun doute, cela vient bien de la chambre de madame Richard. Je reconnais sa chanson préférée, celle des *Mots sur les murs* qu'elle entame à chacune de nos rencontres et qui me tourne ensuite dans la tête pendant des jours. Je découvre la résidente totalement absorbée dans son chant, ce qui me laisse le temps de l'observer : un visage carré, des cheveux gris épais coupés court, un regard vif et curieux derrière une paire de lunettes colorées. Elle porte un polo jaune et une paire de jeans. Tout simple. Arrivée au terme du dernier couplet, elle lève la tête et me regarde avec un large sourire :

– Salut !

Nous avons déjà eu quelques entretiens ensemble et aujourd'hui, elle me taquine d'emblée. Il y a de quoi ! Après notre première rencontre, je ne sais pas par quelles manipulations, j'ai effacé tout ce que j'avais enregistré. Le genre de chose qu'on espère ne jamais voir arriver...

– Faudra faire attention avec ton enregistreur cette fois ! rigole-t-elle.

Je vérifie trois fois avec elle que le petit appareil fonctionne bien... Avant de me détendre un peu, aidée par sa façon d'être si simple et





déroutante. Avec elle, je suis embarquée dans un voyage fait d'inattendus, de rires et de chants. Et si elle veut bien partager des bribes de sa vie à sa manière bien particulière, elle me fait aussi clairement comprendre que les histoires, bah, ce n'est pas trop son truc. Non, elle, ce qu'elle aime avant tout, ce sont les chansons. Celle qu'elle vient de chanter, bien sûr. Mais son registre est évidemment bien plus large et je me surprends à fredonner en même

temps qu'elle la chanson *Dominique* de Sœur Sourire « Dominique nique nique... » ou encore *Étoile des neiges*...

– *Les samedis, j'allais dans une chorale à Monthey, m'explique-t-elle en reprenant son souffle entre deux morceaux. Nous donnions aussi des concerts. Mais avec cette maladie, il n'y a plus eu. Il faudrait que je demande quand on recommence les répétitions ?*

Heureusement, chaque lundi après-midi, il y a le chant. Une activité qu'elle ne manquerait pour rien en monde. Tout comme le tricot du mardi :

– *J'aime bien. Je tricote des petits carrés pour faire une couverture.*

Des fragments de vie tout décousus

Une couverture en patchwork. Voilà exactement l'image qui correspond à ce que je ressens en récoltant les bribes de son histoire qu'elle dévoile comme des fragments décousus que je tente de rassembler. Sa vie, Alodie Richard la conjugue avant tout au présent. Et le présent, c'est son quotidien à St-François où elle réside depuis quelques mois seulement.

– *Je suis contente ici, je dors bien. Et je peux faire des tas d'activités, des promenades et des jeux aussi parfois. Avant, je vivais dans des foyers : St-Hubert, Fleur des Champs. À Epagny aussi. Et puis...*

Elle hésite, fronce les sourcils :

– *Je ne me souviens plus. Je ne veux pas dire des bêtises.*

Ce matin, elle a participé à la confection d'un gâteau qu'ils vont partager tout à l'heure, à l'occasion de la fête organisée par la Maison pour célébrer les résidents qui ont eu leur anniversaire dans le mois. Celui d'Alodie Richard, c'était il y a deux jours :

– *J'ai septante et un ans. Ce n'est pas vieux !* me précise-t-elle. *Il ne faudra pas oublier l'heure, ajoute-t-elle soudain inquiète en regardant sa montre.*

Rassurée par le temps qu'il nous reste, elle se

lève d'un coup et se dirige vers une commode sur laquelle est posée une grande vache tricotée en laine rose qui semble avoir déjà pas mal vécu.

– *C'est Marguerite, me précise-t-elle en me la montrant.*

Elle la repose, traverse sa chambre d'un pas rapide et plus ou moins assuré pour extirper deux peluches de sa table de nuit : un petit chien, Thierry, et un autre drôle d'animal bleu avec des yeux immenses – un lapin me semble-t-il : André.

Chacune de ces peluches raconte une histoire que je ne peux qu'essayer de deviner. Pareil pour cette grande photo accrochée au-dessus du lit qui représente un jeune couple à l'air sérieux, tiré à quatre épingles. Les couleurs pastel et le cadre ovale donnent à l'image un aspect de peinture romantique.

– *Ils sont beaux hein ?* me dit Alodie en suivant mon regard. *Ce sont mes parents. Et là, tu as vu, c'est mon petit frère, Pierre-Maurice,* ajoute-t-elle en me désignant une autre photo posée sur sa commode. *Il a soixante-six ans, mais il est plus grand que moi !*

Je comprends qu'il vit lui aussi dans un foyer à Collombey et qu'ils ont des contacts réguliers, bien qu'il ne puisse s'exprimer qu'à travers des sons, comme elle me le précise en émettant un

bruit de gorge pour bien m'expliquer sa façon de communiquer.

L'heure de la fête

Elle se penche en avant pour regarder ma feuille qui se remplit de mots. Encourageante, elle me félicite :

– *C'est bien, tu as déjà écrit beaucoup ! Mais quelle heure est-il ?*

Cette fois, c'est le moment de se préparer pour la fête. « Viens », me lance-t-elle en se levant pour récupérer son déambulateur. Elle m'emmène dans les couloirs en direction de la salle à manger d'où proviennent les sons d'une musique entraînante. Les résidents sont déjà

« Je tricote des petits carrés pour faire une couverture. »



nombreux installés autour des tables, martelant le rythme de la musique du bout des doigts ou dodelinant doucement de la tête. Certains semblent complètement ailleurs. Alodie Richard, elle, est aux anges, en proie à une sorte de joyeuse fébrilité. Repérant une place libre juste à côté du piano électronique, elle s'y installe aussitôt. Alors que l'équipe d'animation s'affaire avec attention pour guider les nouveaux venus désorientés, je prends congé d'Alodie Richard, déjà totalement plongée dans l'ambiance de la fête.

*

Durant un mois, nous nous voyons chaque semaine. Nos entretiens ont cette couleur de la spontanéité qui ressemble à l'enfance : elle me parle de ce qu'elle a fait durant la semaine, me montre ses peluches et les quelques rares objets qu'elle possède, me demande si je suis mariée. Parfois, elle lance une phrase, l'air de rien, qui exprime pourtant tellement d'elle et de son parcours de vie atypique. Comme ces mots qu'elle prononce un jour au milieu de rien : « *Je suis gentille, moi. Parfois, il y en a de ceux qui m'embêtent.* »

Et puis il arrive que la rencontre prenne une tournure déroutante. Un jour, elle me parle d'une dame de l'équipe de St-François qu'elle aime bien :

- *Attends, je vais lui dire de venir*, lance-t-elle en appuyant sur le bouton de sa montre d'alarme avant même que je n'aie le temps de protester.
- *Euh, la montre, ce n'est pas pour les urgences ?* je lui demande un peu mal à l'aise à l'idée de déranger l'équipe.

Elle hausse les épaules et me répond simplement qu'elle ne se rappelle plus de son prénom. Quelques minutes plus tard, une soignante arrive :

- *Vous avez appelé, Madame Richard ?*
- *Oui, je voulais voir, euh, celle*

que j'aime bien. La petite avec les cheveux frisés.

- *Elle est occupée en bas. Vous pourrez la voir tout à l'heure.*
- *Ah d'accord.*

Des canaris et un dentier

Cet après-midi, il fait gris et sombre et la pluie ne s'arrête pas de tomber. Madame Richard n'aime pas la pluie. Mais cela ne l'empêche pas de chanter.

- *J'avais prévu d'aller boire un verre avec une copine, mais avec ce temps, je ne vais pas sortir*, soupire-t-elle en affichant un air contrarié.

Sa copine, c'est Antoinette, une résidente du foyer St-Hubert avec qui elle est restée en lien. Elle me montre une photo où on voit les deux femmes poser côte à côte, tout sourire.

- *Elle vient me dire bonjour toutes les deux semaines, me précise-t-elle. Avec elle, on fait de bons rires.*

Nous restons silencieuses, attentives au bruit monotone de la pluie qui se glisse à travers les fenêtres entrouvertes. On entend aussi le chant des oiseaux, nullement découragés par la météo maussade de ce printemps.

- *J'avais trois oiseaux, des canaris, se souvient alors madame Richard. Je les aimais bien. Mais ils ne sont plus là. Ils s'appelaient Câlin, Aline et Jonathan*, précise-t-elle en éclatant de rire.

Soudain, elle semble se rappeler de quelque chose. Fouillant dans sa poche, elle en sort un tube de colle :

- *Je garde toujours un tube sur moi, m'explique-t-elle. On ne sait jamais, il arrive que mon dentier se décolle, c'est très embêtant*, précise-t-elle en remisant le précieux tube dans sa poche.

*

C'est avec son enthousiasme habituel qu'elle accueille la proposition de poser pour les photos et la présence de ses

« Il arrive que mon dentier se décolle, c'est très embêtant. »



peluches la réjouit. Ce jour-là aussi, elle chante *On écrit sur les murs* et s'applique à concrétiser les paroles de sa chanson favorite avec des craies de couleurs. « *On a le droit ?* » s'inquiète-t-elle quand même avant de se lancer avec application dans son dessin contre un mur extérieur du bâtiment.

C'est avec des applaudissements joyeux qu'elle réagit lorsque je lui demande si elle est d'accord que je lui lise son récit :

– *Ah oui, lis !*

Elle se cale confortablement dans son fauteuil dont elle monte les jambes avec la télécommande pour être parfaitement à l'aise pour m'écouter. Mais j'ai à peine le temps de lire quelques lignes qu'elle m'interrompt déjà :

– *Il faut que je fasse un truc.*

– ?

Elle redescend ses jambes, se lève pour chercher son téléphone portable, un tout petit modèle à touches qui a manifestement déjà pas mal vécu, et le branche sur une prise.

– *Il faut que je mette ça avant qu'il ne s'éteigne parce que je ne sais pas le code. S'il s'éteint, je ne peux plus l'utiliser, m'explique-t-elle en revenant s'installer sur son fauteuil, visiblement tranquilisée. Tu peux continuer !* me lance-t-elle en remontant ses jambes.

Je poursuis ma lecture qu'elle ponctue de remarques, d'acquiescements, d'éclats de rires et bien sûr, de sa chanson préférée. Arrivée au bout de son récit, je lui demande :

– *Y a-t-il autre chose que vous auriez voulu dire ou que j'écrive ?*

Madame Richard réfléchit un petit moment, concentrée. Puis, son visage s'illumine. Elle me regarde et lance simplement :

– *Merci. Je voudrais dire merci pour ce que tu as écrit sur moi.*

Notre aventure se termine là, mais pourtant un petit air continue à tourner... 🌀



*« On écrit sur les murs le nom de ceux qu'on aime
Des messages pour les jours à venir
On écrit sur les murs à l'encre de nos veines
On dessine tout ce que l'on voudrait dire
Partout autour de nous
Y'a des signes d'espoir dans les regards
Donnons leur écrit
Car dans la nuit
Tout s'efface
Même leur trace »*



Kids United
album *Un monde meilleur*

Se raconter autrement...



« Tu vois, c'est ma vie. Et maintenant je lâche. La vie c'est vraiment dur. On n'apprend pas la vieillesse. J'ai dû être un homme solide, parfait. »

Noëlle Becquelin S'accrocher



Cette jeune nonagénaire adore passer des heures sur sa tablette, parle volontiers culture et littérature et se récite des poésies durant ses nuits d'insomnie « *pour travailler la mémoire* ». Noëlle Bécquelin, c'est aussi la Valaisanne qui a lutté durant dix-sept ans pour l'égalité salariale. Une femme forte ? « *Certainement pas* », protesterait-elle. Derrière un esprit vif et un caractère bien trempé, elle ne cherche pas à dissimuler les questionnements et les vagues à l'âme d'une vie marquée par de douloureuses épreuves qui lui ont appris à s'accrocher. Et lorsque la mélancolie devient trop intense, elle respire doucement le parfum de sa maman qui lui manque tant.

J'avais entendu dire que madame Bécquelin était la première femme en Valais à avoir porté plainte pour discrimination sexuelle. En faisant quelques recherches, je suis tombée sur un article qui avait fait la une du *Nouvelliste* en mars 2003 :

« 17 ans de lutte !

Victimes de discrimination sexuelle, deux anciennes secrétaires de l'État du Valais ont obtenu gain de cause devant le TF. »

Sur la photo, je devine une femme aux cheveux grisonnants et à l'expression déterminée. En 2003, elle avait soixante-neuf ans. Aujourd'hui, elle vient de fêter ses nonante ans. Comment vais-je la retrouver ?

Elle m'attend, installée sur son fauteuil proche de la fenêtre, les jambes surélevées protégées par une couverture moelleuse. Un châle au motif léopard, qui lui donne beaucoup de

classe, recouvre ses épaules. Et une tablette est posée sur ses genoux.

Je suis frappée par l'atmosphère cosy qui règne dans sa chambre : j'en oublie presque que nous sommes à St-François. Quelques meubles personnels, des tableaux, des plantes en pleine forme et des livres un peu partout. Mon regard est attiré par un porte-manteau surmonté de deux chapeaux, transformé en porte-colliers : il y en a des quantités, de toutes les couleurs. Je repère même dans un coin une petite machine à café et une bouteille de vin entamée. Noëlle Bécquelin a fait de cette pièce un petit nid qui lui correspond.

Dès nos premiers échanges, je suis fascinée par la classe, la vivacité d'esprit et l'érudition de cette femme qui exprime ce qu'elle pense sans passer par quatre chemins. Les moments partagés en sa compagnie me font souvent oublier et son âge et sa santé cabossée : ses reins qui ne fonctionnent plus bien la contraignent à se rendre à l'hôpital trois fois par semaine pour une dialyse dont elle revient épuisée.

– *Je n'ai pas le choix. Si je ne le fais pas, je meurs. L'autre jour, à l'hôpital, un médecin m'a dit que l'avantage de ces maladies, c'est que l'on peut partir sans trop de souffrance... Quel imbécile !*

Sa verve me fait sourire. Cela promet !

– *Mon parcours de vie est assez banal, m'avertit-elle d'emblée en haussant les épaules.*
– *Vous avez quand même fait la une des journaux !*

Je lui tends l'article de 2003 qu'elle parcourt avec intérêt :

– *Tiens, je n'avais jamais vu ça. C'est vrai que cette affaire est un des temps forts de ma vie.*

Une affaire à rebondissements qu'elle narre avec modestie.

Un long combat pour l'égalité

– *Nous avons eu ce coup d'éclat avec mon amie Mimi, un coup qui a plus été de l'inconscience que du courage. Si j'avais su que cela allait prendre tellement de temps !*

FEUILLE D'AVIS DU VALAIS

Le Nouvelliste

Curriculum
Le rendez-vous emploi

FE 2 - J.A. - 1950 SION 1 - N° 64 MARDI 18, MERCREDI 19 MARS 2003

17 ans de lutte

Victimes de discrimination sexuelle, deux anciennes secrétaires de l'Etat du Valais ont obtenu gain de cause devant le TF. Mais il a fallu le temps...

... 17 ANS POUR ÊTRE L'ÉGALE D'UN HOMME!
ALORS QU'IL NOUS FAUT 9 MOIS POUR EN FAIRE UN!

SOMMAIRE

- **ÉTATS-UNIS**
Echec à la paix
Sûr d'être disculpé, le trio de guerriers, Bush, Blair, Aznar, a retenu sa « deuxième résolution » à l'ONU. La porte de la diplomatie est claquée, l'ONU balisée et la guerre désormais inélectable. Les États qui violent les règles internationales sont les voyous : la Terre en compte trois de plus. **PAGES 2-11**
- **CHAMPÉRY**
La parole au peuple
Dans la perspective de l'installation du Centre national de sports de glace à Champéry, une importante assemblée primaire a lieu ce soir. **PAGE 16**
- **ARDON**
On surfe à l'école
Cinq cent quarante-huit classes valaisannes se sont équipées ou vont le faire pour se raccorder à l'internet. Un cas exemplaire : l'école primaire d'Ardon. **PAGE 20**
- **CYCLISME**
Un bilan mitigé
Alexandre Moos parle de son Paris-Nice en demi-sénié et des espoirs de son équipe Phonix en vue du Tour de France. **PAGE 28**
- **CINÉMA**
A quatre mains
Gael Giroud est à l'affiche dans

Deux femmes, secrétaires des anciens conseillers d'Etat Bernard Comby et Raymond Deferr, se sont battues pendant dix-sept ans pour obtenir un salaire équivalent à celui d'un homme, le chef du secrétariat de la Chancellerie. Le Tribunal fédéral vient de leur donner raison: rien ne justifiait cette différence de traitement: «Les deux requérantes ont été victimes d'une discrimination directe liée au sexe.» L'Etat devra les indemniser, même si elles sont à la retraite depuis longtemps... **PAGE 15**

Le Nouvelliste, mardi 18, mercredi 19 mars 2003

113

Mais c'était important de ne pas lâcher, cette décision allait avoir un impact considérable sur la vie de nombreuses femmes, non seulement sur leur salaire, mais aussi sur leur retraite !

Tout démarre alors qu'elle travaille à l'Etat du Valais et qu'elle réalise que « le secrétaire mâle » a six classes de plus qu'elle à la Chancellerie :

– *C'était quand même dégoûtant ! Ces injustices salariales entre hommes et femmes m'ont mise en rogne. Et comme j'étais de tempérament plutôt volcanique...*

Avec sa collègue et amie, Marie-Marthe Germanier, Mimi, comme elle l'appelle, elles décident de partir au combat contre l'Etat, soutenues par leurs chefs de départements, Guy Genoud et Bernard Comby. Débutées dans un

Guy Genoud, conseiller d'Etat PDC 1969-1985 et Bernard Comby, conseiller d'Etat radical 1979-1992

premier temps, elles ne lâchent cependant pas l'affaire et font recours contre le Conseil d'État... Recours qui se solde à nouveau par un échec. S'ensuit une succession de démarches et de rebondissements qui les mèneront jusqu'au Tribunal fédéral. Elles obtiennent finalement gain de cause, après dix-sept ans de lutte. Dix-sept ans durant lesquels les deux femmes ne manquent pas de subir les railleries de certains qui ne comprennent pas leur démarche.

- *Je me souviens des moqueries et des critiques de la part de nos collègues : ils disaient que ce que nous faisons était bête, que ce n'était pas chic vis-à-vis de nos chefs. Mais cela n'avait rien à voir avec un manque de respect, cette situation n'était tout simplement pas juste. Article 4, alinéa 2 de la Constitution fédérale, je m'en souviens très bien de celui-là !*

Lorsque le procès débute à la fin des années quatre-vingt, le Secrétariat à l'égalité n'existe pas encore.

Et cela fait à peine huit ans que les femmes ont obtenu le droit de vote... Un droit qu'étrangement, dans un premier temps, Noëlle Bécquelin ne soutient pas :

- *Je trouvais que mon mari me défendait très bien. C'est lui qui m'a fait réfléchir en me demandant comment faisait sa sœur qui était veuve et toutes celles qui vivaient seules ? J'ai changé d'avis en réalisant le nombre de femmes qui se retrouvaient cheffes de famille et devaient tout porter seules.*

Elle ne se doute pas alors que, quelques années plus tard, elle allait elle-même se retrouver à devoir tout porter et assumer seule.

Le jour où tout bascule

Cette journée-là, elle s'en rappelle comme si c'était hier. Noëlle vit alors à Ardon avec son mari et ses enfants dans une maison qu'ils viennent de construire quatre ans plus tôt.

Un matin de janvier, son mari, grand adepte des pentes enneigées, s'apprête, comme souvent les week-ends d'hiver, à partir skier avec un de ses fils.

- *Je l'entendais siffler en posant les skis sur le toit de la voiture. C'est le dernier souvenir que je garde de lui.*

L'après-midi, elle reçoit un appel : son mari a fait un arrêt cardiaque. À cinquante ans, il est décédé subitement en pratiquant son sport préféré. À quarante-sept ans, la voilà seule avec trois enfants aux études et cette maison à charge.

- *Je n'ai pas eu le temps de pleurer. Comme mon mari n'avait pas de caisse de pension, il a fallu retrousser ses manches. J'ai dû jouer à la femme forte alors que je ne l'étais pas du tout.*

Engagée jusque-là à mi-temps, elle trouve un emploi à plein temps, toujours à l'État, pour faire bouillir la marmite et assumer les charges quotidiennes. Autour, certains persiflent : son mari, elle ne le regrette pas, elle ne le pleure même pas !

- *Mais je ne pouvais pas me permettre d'être une fontaine, Je ne pouvais pas faire ça à mes enfants !*

Son visage prend un air las.

- *On est quand même toujours mené par les hommes. C'est fou, une femme doit tellement se battre pour arriver à quelque chose ! Attention, je ne suis pas féministe, j'aime trop les hommes pour être contre eux, mais j'aspire à harmoniser la situation entre les hommes et les femmes. C'est peut-être une utopie, à la vitesse à laquelle avancent les choses et quand on voit certains conseillers*

Fragment d'histoire

Le Bureau fédéral de l'égalité a été créé en **1988** en Suisse. En Valais, il a fallu attendre **1992** pour en voir apparaître un au niveau cantonal.



fédéraux qui nous gouvernent... Comme cet Ueli Maurer. Ah, celui-là, je ne l'aime pas !

Agacée, elle soupire et s'anime en se rappelant les propos du ministre qui lui restent toujours en travers, huit ans plus tard :

- *Vous vous souvenez de ce qu'il a dit ? Qu'il était pour le progrès et que chez lui, il n'avait aucun ustensile de plus de trente ans, à part sa femme !*

Fragment d'histoire

Peu avant les votations autour de l'achat des avions de combat Gripen au printemps **2014**, Ueli Maurer a tenu ces propos qui n'ont pas manqué de provoquer une salve de réactions indignées : « *Combien d'appareils ménagers hors d'usage et vieux de 30 ans avez-vous encore à la maison ?* » a alors demandé Ueli Maurer au public. Sa réponse : « *Chez nous, il n'y en a plus beaucoup, à l'exception bien sûr de ma femme, qui s'occupe des tâches ménagères* ».

*« C'est fou,
une femme
doit tellement
se battre
pour arriver à
quelque
chose ! »*

Rebelle et indépendante

L'intense lueur qui s'allume dans son regard témoigne d'une irritation toujours intacte. S'il y a bien une chose que madame Bécquelin ne supporte pas, c'est la bêtise. Déjà petite, elle a tendance à ruer dans les brancards face aux autorités qu'elle ne comprend pas. Alors, en tant que fille unique de parents instituteurs, la rébellion n'est jamais bien loin.

– *Ils étaient stricts, se souvient-elle. Lorsqu'ils étaient convoqués dans les réunions de parents, ils prenaient systématiquement le parti des profs. Ça me rendait dingue ! Je supportais seulement les autorités pour lesquelles j'avais du respect.*

« Je supportais seulement les autorités pour lesquelles j'avais du respect. »

Noëlle passe les sept premières années de sa vie à Ardon, avant que ses parents ne déménagent en ville de Sion d'où ils ne bougeront plus. Le grand-père paternel vit avec eux, une figure qui la marque :

– *Grand-père, c'était quelque chose. Il passait son temps à chercher ses lunettes qui se trouvaient sur son nez. Il avait un âne, Kiki, avec qui je m'entendais bien.*

L'école ? Ce n'est pas vraiment son truc.

– *Je me suis toujours méfiée des premiers de classe : alors je m'efforçais d'être dans la moyenne. Tout ce qui était chiffres, j'étais nulle ! Ce qui me sauvait, c'était le français et l'histoire. Je dois beaucoup à une enseignante, une sœur autoritaire que la plupart des autres élèves craignaient. Mais avec elle, je ne sais pas pourquoi, ça passait bien : elle nous donnait envie de nous intéresser à un tas de choses.*

Et justement, Noëlle se passionne pour un tas de choses. Les livres d'abord. Son univers en est rempli. Gamine, elle lit partout, tout le temps, tout ce qui lui tombe sous la main. Cachée sous les draps de son lit avec une lampe de poche pour ne pas se faire prendre par ses parents.

Ou encore dans l'espace exigu et inconfortable des toilettes du mayen :

– *C'est pour dire, rigole-t-elle. À cette époque, les toilettes, situées à l'extérieur, étaient faites d'une simple planche en bois avec un trou au milieu. À côté, il y avait toujours une pile de journaux qui servaient de papier toilette... Même ceux-là, je les lisais !*

Aujourd'hui encore, la lecture fait partie de son quotidien comme en témoignent les nombreux livres qui remplissent sa chambre. Des livres de voyage, de poésie, des romans, des polars. Elle me fait d'ailleurs découvrir cette série d'enquêtes de l'inspecteur Mary Lester qui se déroulent en Bretagne, une région qui lui est chère, comme elle me le racontera plus tard.

Cette passion commune nous entraîne régulièrement dans des discussions à bâtons rompus autour de nos lectures favorites. En ce moment, elle lit *Mais la vie continue* de Bernard Pivot.

– *Un bijou, s'exclame-t-elle en se saisissant du livre pour m'en lire un passage savoureux dans lequel l'auteur évoque la vieillesse sur un ton particulièrement humoristique.*

– *Il a tellement raison, c'est exactement ça, sourit-elle.*

Mais il n'y a pas que les livres : Noëlle Bécquelin se passionne aussi pour la musique, la peinture, le théâtre...

– *Il y a tant de belles choses dans la vie !*

Lorsqu'il lui faut choisir une voie professionnelle, elle rêve de faire du théâtre ou de devenir bibliothécaire :

– *Mais pour cela, il aurait fallu que j'aille à Genève, une ville de perdition pour mes parents ! Eux voulaient que je fasse l'École normale, comme eux. Mais moi, je ne voulais surtout pas ça.*

Finalement, elle se dirige vers une école de commerce, au désespoir de ses parents.

« Il y a tant de belles choses dans la vie ! »



Elle marque un temps de silence.

– *Mon Dieu, tout cela paraît loin et en même temps si présent dans mon esprit, soupire-t-elle. C'était pourtant il y a septante ans ! Comme c'est vite passé une vie. Et maintenant je suis là, avec ce terrible sentiment d'inutilité.*

Alors que son regard se pose dans le vide, ou peut-être sur d'anciens souvenirs, j'en profite pour l'observer plus en détail : sur son pull à col roulé orange, elle porte un collier composé de grosses perles aux tonalités parfaitement assorties à ses vêtements. Son visage expressif est encadré par des lunettes aux fines montures rouges et je suis frappée par ses mains soignées et ses ongles parfaitement vernis.

L'élégante femme semble doucement revenir dans le moment présent : après un long soupir, elle plante ses yeux dans les miens avec intensité et se met à déclamer un poème. Sans une once d'hésitation.

– *L'hymne au soleil d'Edmond Rostand, me précise-t-elle alors que je reste bouche bée. Voilà ce que je fais quand je ne dors pas la nuit. Cela me permet de travailler ma mémoire.*

Après notre entretien, je fais vite un crochet à la médiathèque pour me procurer ce livre de Bernard Pivot et une des enquêtes de Mary Lester que j'ai hâte de découvrir.

*

La semaine suivante, madame Bécquelin m'attend avec une bonne nouvelle : les dialyses n'auront désormais lieu plus que deux fois par semaine au lieu de trois. Je la trouve lumineuse et très classe.

– *Vous êtes belle !*

Les mots sont sortis tout seuls. Elle me regarde par-dessus ses lunettes en faisant un petit bruit qui pourrait ressembler à un « ttttssstssss... »

– *Je ne peux pas me voir dans un miroir. J'y vois... une vieille femme.*

Admettant n'avoir jamais été très copine avec son reflet, elle change de sujet et me montre le cahier qu'elle tient dans les mains. Je lis sur la couverture : « Coloriages détente ».

– *Regardez, voilà ce que je fais de mes journées ! Ça me fait du bien. J'aime bien les puzzles aussi. Et puis, je passe beaucoup de temps là-dessus, ajoute-t-elle en soulevant la tablette qui n'a pas quitté ses genoux. Sans ma tablette, je ne vivrais pas ! Mais j'essaie de réduire un peu...*

Elle l'allume et lorsqu'elle tapote dessus, ses ongles, parfaitement vernis émettent un petit clac clac clac. Ayant trouvé ce qu'elle cherche, elle tourne la tablette vers moi d'un air contrit :

– *Statistique moyenne d'utilisation par jour : dix heures vingt. C'est beaucoup. Mais c'est pratique ! Je peux faire des appels en visio, lire les journaux... et on trouve tellement d'informations là-dessus ! Comme je suis un peu sauvage, je reste souvent seule dans ma chambre. Vous savez, ce n'est pas drôle de devoir partir de chez soi.*

La dépendance me pèse

Il y a deux ans, son médecin lui annonce qu'elle ne peut plus rester seule chez elle.

– *Bon, je venais de faire deux infarctus, précise-t-elle en pouffant. Ensuite, j'en ai encore fait un troisième. Et puis avec mes reins qui ne fonctionnent pas bien...*

Ses soucis de santé l'entraînent durant deux ans particulièrement pénibles à faire du « tourisme médical », comme elle dit : Sierre, Montana, Sion. Avant de finalement se poser ici, à St-François.

– *Ça a été dur, murmure-t-elle. Mais j'ai toujours trouvé des gens à qui me raccrocher.*

Les rencontres, les amitiés, voilà une chose qui la nourrit et lui redonne des forces. À la clinique

« Comme c'est vite passé une vie. Et maintenant je suis là, avec ce terrible sentiment d'inutilité. »

« Sans ma tablette, je ne vivrais pas ! Mais j'essaie de réduire un peu... »



de Montana, alors que sa santé fait des siennes, elle retrouve une copine d'école avec qui elle faisait les quatre cents coups :

– Avec Cocotte, on se faisait tout le temps mettre à la porte. Plus tard, on a accouché au même moment. Et voilà qu'on se retrouve là, toutes les deux !

Les amies d'enfance, devenues de vieilles dames, n'ont absolument rien perdu de leur complicité et de leur esprit blagueur. Sur sa tablette, Noëlle Bécquelin me montre quelques photos d'elles à la clinique, hilares, posant avec des serviettes de protection enroulées sur la tête en guise de turban.

– Nous en avons aussi profité pour échanger nos vêtements et nos sacs. Ça changeait, on les avait assez vus ces habits...

Si elle ne perd pas son sens de l'humour, il n'en reste pas moins qu'elle vit difficilement le fait de devoir quitter son appartement qu'elle aime tant, ses livres et sa collection de sulfures qui s'est constituée au fil de son histoire... Désormais, pour quitter sa chambre, elle a besoin d'aide pour se déplacer en fauteuil roulant.

– C'est cette dépendance qui me pèse.

L'isolement imposé par le Covid rend les choses encore plus compliquées.

– J'ai trouvé l'isolement aberrant et très dur à supporter. À force, je devenais sauvage : je prenais tous mes repas seule, devant la télé. C'était une idée d'imbécile.

Depuis que la situation s'est détendue, Noëlle Bécquelin descend à midi pour manger « avec les copines ».

– J'ai de gentils voisins à table. Ils sont ouverts, drôles, on peut se taquiner. On est une bonne équipe. Bien qu'aujourd'hui, le réfectoire avait des allures de couvent : on nous a servi une choucroute tellement bonne que plus personne ne parlait.

S'ouvrir au monde

Les rencontres ont toujours été pour elle source de joie et d'intérêt :

– Lorsque je travaillais à l'État du Valais, mon patron disait toujours que les étrangers étaient des fenêtres qui s'ouvraient pour nous sur le monde.

Dans sa chambre de St-François, c'est le monde qui vient à elle : elle apprécie de côtoyer des employés aux nationalités multiples.

– Il y a ce beau gars qui fait le ménage dans ma chambre. Lorsqu'il m'a dit qu'il venait du Cap Vert, ça m'a fait penser à des amis qui ont vécu là-bas. On a tout de suite eu de quoi discuter. Ça m'a fait du bien !

Les voyages ont commencé à occuper une place importante dans sa vie après le décès de son mari.

– Lui, c'était un vrai Valaisan qui préférait rester au milieu des montagnes qu'il aimait tant. Mais il appréciait aussi la mer et chaque été, nous embarquions les trois moufflets dans la voiture pour aller camper sur la côte Adriatique.

Ce n'est donc que plus tard qu'elle se met à vraiment voyager : Albanie, Maroc, Corse, Malte, Rhodes, Belgique...

Elle apprécie aussi le rythme lent des croisières fluviales et les écluses qui la fascinent. Amoureuse de l'Italie, elle acquiert un appartement à Ravenne, au bord de la mer où elle passe plusieurs mois dans l'année avec son nouveau compagnon.

– Ce n'est pas une ville qui éclate à la figure comme Florence ou Venise. Il faut prendre le temps de la découvrir.

Et puis il y a aussi la Bretagne pour laquelle elle a un véritable coup de cœur. Un ami breton, avec qui elle partage la passion des livres et de la poésie, lui en fait découvrir les recoins secrets.

– Et les bons plans pour manger des plats de fruits de mer. J'adorais ça ! se souvient-elle des étoiles dans les yeux. Encore aujourd'hui, quand on nous sert un cocktail de crevettes, je me régale.

Ces plaisirs simples et essentiels restent présents, comme en témoignent la petite machine

Les sulfures sont des objets en cristal dans lesquels ont été incrustées des camées.

à café, « après avoir goûté aux cafés italiens, impossible de boire ce liquide qu'ils servent ici » et la bouteille de vin dont elle apprécie un bon verre pour accompagner son repas. Mais pas n'importe quel vin : un vin du Valais, de préférence un Cornalin.

NPSFQQA !

Une semaine plus tard, je la retrouve très concentrée sur un cahier de coloriages, la TV allumée en arrière-fond qu'elle s'empresse d'éteindre à mon arrivée. Ses traits sont un peu plus tirés que d'habitude.

– *La dialyse d'hier ne s'est pas bien passée, m'explique-t-elle. Il a fallu s'y reprendre à plusieurs fois... Ça ne fonctionnait pas. J'ai vraiment eu peur de devoir repasser en salle d'opération pour poser un nouveau cathéter.*

Elle secoue la tête, visiblement découragée.

– *Enfin, ça a été. Mais c'était dur. J'ai eu très peur. J'ai vraiment senti à quel point je m'accrochais de toutes mes forces à la vie. Je ne sais pas pourquoi. Moi qui avais la foi jusqu'ici, je commence à douter. Je vois la mort comme un gros trou noir.*

Elle rit doucement en secouant la tête, comme pour se moquer gentiment d'elle-même :

– *À nonante ans, s'accrocher à la vie ? Tssss... Mais il y a tellement de choses que je voudrais encore faire : je pense constamment à ce petit alpage au-dessus de Nendaz où je voudrais retourner. Sentir cette odeur si particulière. Marcher sur un bisse dans la forêt. Me retrouver au bord de la mer et voir un orage...*

Nous restons un long moment dans le silence. Un silence dense, rempli de souvenirs et de réflexions que la vieille dame finit par briser avec un gros soupir.

– *C'est rigolo les trajets que peut faire une existence. Il y a les heures roses et les heures noires. Le plus dur, ça a été la perte de mes deux fils. Perdre ses enfants, c'est comme*

une amputation. Le premier est décédé à quarante-trois ans. Beaucoup trop jeune. Et le deuxième est parti il y a une année. Ce n'est pas dans la logique des choses que les enfants partent avant. À nous de nous adapter à cette vie qui nous est imposée et à apprendre à nous contenter de ce que nous avons. C'est une philosophie qu'il faut essayer de mettre en pratique chaque jour.
NPSFQQA !

Devant mon air interrogateur, elle précise :

– *Ne Pas S'en Faire, Quoi Qu'il Arrive ! C'était la devise de mon père, un éternel optimiste. Ma mère le ramenait un peu sur terre, toujours en douceur.*

Noëlle se souvient avoir dû passer quelque temps en internat ; sa mère était trop malade pour pouvoir s'occuper d'elle.

– *Pourtant, elle ne se plaignait jamais. Elle se raccrochait à la prière.*

Madame Bécquelin poursuit dans un murmure, presque pour elle-même :

– *Ce matin, j'ai eu l'ennui d'elle. Alors j'ai giclé un peu de son parfum que je garde là, sur ma table de nuit.*

Juste à côté de son lit, elle a déposé un flacon de « L'Air du temps » de Nina Ricci. L'émotion me gagne.

Oui, à nonante ans, on a encore parfois l'ennui de sa maman...

La vieille dame me regarde et répète dans un murmure :

– **NPSFQQA...**

*

Depuis notre dernier entretien, j'ai eu le temps de dévorer une des enquêtes de Mary Lester, *Case del Amor*, un polar divertissant qui m'a donné envie de retourner en Bretagne. J'ai hâte d'en parler à madame Bécquelin !

– *Oui, j'ai bien aimé celui-ci, s'enthousiasme la résidente lorsque je lui partage ma découverte. Avec cette bonne femme*

épouvantable qui cherche à se débarrasser de sa belle-sœur...

J'en reste abasourdie. Elle se souvient parfaitement de l'intrigue alors qu'elle a lu ce livre il y a fort longtemps ! J'en profite pour lui demander conseil pour une prochaine lecture...

Pendant que je suivais ses conseils de lecture, madame Bécquelin, elle, a continué l'exploration de son parcours de vie entre deux rendez-vous.

– *Je me rends compte que j'ai peu parlé de mon rôle de mère, soulève-t-elle spontanément. J'ai eu trois enfants en quatre ans, deux garçons et une fille. De chics gosses : on riait beaucoup à la maison. Moi qui étais fille unique, c'était une ambiance que je n'avais pas connue et j'adorais ça. Mais je crois que je n'ai pas été une bonne mère. Pour apprendre à visser un boulon, il faut trois ans d'apprentissage, mais pour être parent, on est lâché dans la nature. Alors on apprend, jour après jour. Quand mon premier fils est né, je n'avais aucune idée de la manière dont il fallait le langer. Et quand je l'ai baigné, il a bien passé la tête sous l'eau quelques fois. J'étais tellement crispée, je voulais tellement bien faire... En fin de compte, être une bonne mère, qu'est-ce que ça veut dire ? Les écouter ? Leur cuisiner de bons plats ? Leur pardonner ? Je ne sais pas...*

*

C'est avec un peu de trac que je m'apprête à lui lire son récit. Elle qui aime tant les livres, appréciera-t-elle l'histoire qui est née de nos rencontres ?

– *Je suis loin d'être parfaite, observe-t-elle lorsque j'arrive au bout de son récit qu'elle a écouté avec attention et émotion. D'ailleurs, les gens parfaits m'ont toujours énervée : tout est carré, programmé, ils sont d'un ennui ! J'essaie simplement de vivre en suivant ces préceptes de Charles Péguy. Le soir, il ne faut pas donner de l'importance à ce qui s'est mal passé durant la journée. Revenir sur les manquements, c'est leur donner de l'importance.*

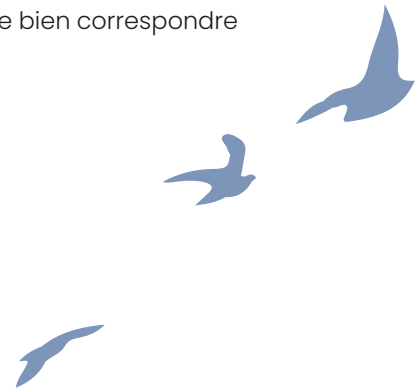
Je lui lance : « *NPSFQQA !* », bien décidée à conserver cette devise avec moi.

– *Exact. Ne pas s'en faire quoi qu'il arrive, sourit-elle en regardant par la fenêtre.*

En suivant son regard, je repère sur son balcon une plante aux magnifiques fleurs blanches. Nous sommes en plein hiver et cela m'étonne :

– *Hellébore noire, m'éclaire-t-elle. C'est une fleur très résistante. D'ailleurs elle ne fleurit que lorsqu'il fait froid. Avec leur force constante, elles me font un peu penser à ces brins d'herbes qui poussent à travers les pavés.*

Une plante qui résiste face à l'adversité... Voilà une belle image qui semble bien correspondre à Noëlle Bécquelin. ☺



*Charles Pierre Péguy, (1873-1914)
écrivain, poète, essayiste et officier de
réserve français. Il est également connu
sous les noms de plume de Pierre Deloire
et Pierre Baudouin.*

Les métiers de St-François

LA CAFÉTÉRIA

La place du village... se faire beau pour partager...

s'apprêter

accueillir

recevoir

discuter

fleurir

se retrouver

décorer

servir

fêter



Rose Mayoraz Veiller



Rose veille. Ses yeux fatigués ne distinguent plus que des ombres et des lumières floues. Mais son esprit reste clair et attentif. Au fil de sa vie, elle a toujours pris soin : de ses petits frères et sœurs quand elle était gamine. Puis de son mari Oscar, compagnon de route depuis soixante-six ans. Et pendant qu'elle replonge dans ses souvenirs, il ne quitte jamais totalement ses pensées.

– *Qu'est-ce que vous voulez que je vous raconte ? On a déjà tout dit.*

Ce petit bout de femme dont le regard se perd un peu dans le vide ne semble pas vraiment

emballée à l'idée de faire son récit de vie. Posée et discrète, elle ne veut pas se mettre en avant. Mais une part d'elle semble pourtant curieuse. Elle hésite. Réfléchit. Semble peser le



pour et le contre. Et soudain, comme si elle se jetait à l'eau, elle ose :

– *Pourquoi pas ?*

Son visage s'anime, son corps se détend et il me semble déceler une note de gaieté dans sa voix lorsqu'elle annonce à son mari, resté silencieux à ses côtés :

– *J'ai accepté !*

– *De quoi ?*

– *Raconter nos souvenirs.*

– *Ah, marmonne-t-il, indifférent.*

*

Certains chemins sont destinés à être menés ensemble. Jusqu'au bout. Comme ceux de Rose et d'Oscar, nonante-trois ans tous les deux. Et presque autant à se côtoyer puisque, gamins déjà, ils usent les mêmes bancs d'école à Hérémece. Désormais, toujours côte à côte, c'est sur le moelleux canapé du salon au premier étage de la Maison St-François qu'ils déposent leurs corps usés. Les couples qui vivent ensemble ici sont rares. C'est peut-être pour cela que mon regard a été attiré par cette photo, parmi les portraits des résidents exposés dans les couloirs : Rose et Oscar Mayoraz prennent la pose, debout, face à l'objectif. Elle, chic et souriante dans un tailleur bleu turquoise éclatant, un magnifique bouquet de roses rouges entre les mains. Lui, l'air sérieux, tiré à quatre épingles avec son pantalon à pinces et son gilet gris, soutient un cadre dans lequel on peut lire la date du 28 avril 1955. Au-dessus du couple, une banderole annonce joyeusement : *« Vive les mariés ! »*

Sur cette photo, les tourtereaux se sont prêtés au jeu pour poser comme au jour de leur mariage, soixante-six années plus tard... Un mariage qui ne s'est d'ailleurs pas tout à fait déroulé comme prévu comme je le découvrirai bientôt. Mais commençons par le début.

Moi ça va, mais lui ?

Quelques jours après ce premier contact, je re-

joins madame Mayoraz dans sa chambre, en espérant qu'elle n'aura pas changé d'avis. Elle m'attend. Seule.

– *Mon mari n'a pas voulu venir, il préfère dormir, m'explique-t-elle.*

Depuis quelques années, la santé d'Oscar, qui a toujours été fragile, se dégrade. Désormais, il n'est présent plus qu'à intermittence et son épouse se fait beaucoup de soucis pour lui. Comme elle ne voit pas très bien, elle n'arrive plus à l'aider comme elle le souhaiterait. Tous deux vivent dans des chambres séparées, l'une en face de l'autre, ce qui permet à Rose d'avoir un espace pour se reposer. Mais cela ne l'empêche pas de penser sans arrêt à l'homme qu'elle côtoie depuis tant d'années.

– *Le monsieur qui dort tout le temps, c'est mon mari, poursuit-elle. Sa mémoire a lâché. C'est dur, on ne peut plus communiquer. Il ne répond pas quand je lui demande quelque chose. Je ne sais pas s'il souffre ni ce qu'il pense. Moi ça va, mais lui ?*

Son visage est inquiet. Et résigné à la fois.

– *Pour le moment c'est comme ça. On ne peut rien changer. On attend. On attend de partir. On est à la fin de la vie.*

Elle dit cela très tranquillement, avec ce léger accent qui la caractérise : dans sa bouche, les r roulent et les mots semblent sautiller. Rose est une enfant d'Hérémece. C'est là qu'elle est née et qu'elle a passé les premières années de sa vie, deuxième d'une famille de neuf enfants. Entre les vaches, les prés, les champs de patates, les petits frères et sœurs... Le travail ne manque pas et la petite est souvent sollicitée pour les travaux exigeants physiquement. Elles en ont avalé du dénivelé, ses solides jambes qui l'ont portée sur les pentes abruptes au-dessus de la maison :

– *Il fallait aider maman pour faire la soupe que nous apportions à papa lorsqu'il travaillait*

sur les routes. On se donnait rendez-vous avec les autres gamins pour monter ensemble sur les sommets des Mayens de Sion. Maman portait les gamelles sur le dos. Ça faisait un bout quand même, presque une heure et ça montait ! Et puis il ne fallait pas traîner, pas que ça refroidisse.

« La toque » du village

Si Rose est résistante, elle doit pourtant composer avec une particularité qui la maintient dans une forme d'isolement : elle n'entend pas et ne voit pas très bien.

– *Je n'étais pas comme les autres. Je passais toujours tête baissée, sans jamais regarder les gens en face. Et pendant longtemps, je ne parlais pas. J'étais la toque du village.*

Privée de l'ouïe, de la parole et d'une bonne partie de la vue, il lui faut développer bien des stratégies pour trouver sa place. Dans cette vallée, la vie se passe essentiellement dehors et, peut-être à force d'avancer le regard baissé, elle finit par connaître chaque sentier par cœur. Lorsqu'il y a besoin d'amener les enfants du village quelque part, les mères lui font totale confiance. À l'école, l'institutrice imagine aussi des combines pour ne pas la laisser de côté. Elle place la petite tout devant pour qu'elle puisse suivre les cours, ce qui n'est pas sans provoquer quelques jalousies chez les autres gamins.

Sa vie change lorsque ses parents l'amènent à Sion consulter des médecins spécialisés. À ce moment-là, les trajets se font à pied ! Elle subit deux opérations et, miracle, récupère pleinement l'ouïe. Sa vue s'améliore aussi. Un monde nouveau de sons et d'images s'ouvre à elle :

– *Tout d'un coup, j'ai entendu des bruits que je n'avais jamais perçus : le ruisseau qui coule, les cloches qui sonnent, les bruits de la rue. Je ne savais pas ce que c'était !*

À onze dans la même pièce

Dotée de ces nouvelles perceptions, Rose grandit, en même temps que la maison familiale se remplit de petits frères et sœurs, dans un confort rudimentaire, au rythme des saisons, des horaires d'école et des messes du dimanche.

– *Les gens qui vivaient en dehors du village montaient à Hérémente pour venir à l'église. Ce jour-là, il fallait se lever tôt pour habiller tout le monde, faire les lits et préparer le café. S'il faisait beau, on se retrouvait sur les escaliers devant la maison. Sinon, on se serait tous dedans.*

Elle se rappelle de leur petit appartement dans lequel ils dormaient à onze dans la même pièce, sans eau courante, ni toilettes.

– *Il fallait aller chercher l'eau à la fontaine. L'hiver, nous devions creuser des marches pour y accéder sans risquer de glisser sur le chemin verglacé. Pour les toilettes, un coin avait été aménagé dehors, au bord de la rivière. Quand j'expliquais cela à mes petits frères, ils ne me croyaient pas. C'était pourtant comme ça pour tout le monde à ce moment-là.*

Jusqu'à ce qu'un jour son père arrive avec quelques planches : il bricole un réduit pour y installer une salle de bain avec des toilettes « à chasse », les préludes d'un certain confort !

C'est à l'école que Rose fait la connaissance de petit Oscar : il vit à Euseigne, un peu plus bas et à six mois près, ils ont le même âge.

– *Comme il habitait trop loin pour rentrer à midi, il venait souvent manger à la maison, se rappelle-t-elle.*

Mais ils sont bientôt séparés lorsque Rose quitte Hérémente et sa famille pour suivre l'École ménagère à Sion.

– *Mon petit frère est arrivé en 1942. Il fallait laisser la place pour le bébé, explique-t-elle en riant.*

C'est le neuvième enfant de la fratrie. Et elle a à peine quatorze ans.

Des talus d'Hérémente aux pavés de Sion

À Sion, elle est engagée par son institutrice chez qui elle loge avec quelques autres jeunes filles.

– *Le matin, je commençais à quatre heures pour m'occuper de son bétail - Dieu sait comment je sentais après ! Puis souvent,*

j'allais encore à la messe avant l'école. Le soir, il fallait chercher les lavures pour les cochons. Les jours de congé, il nous arrivait d'aller nous promener, parfois même d'aller au bal. Mais on a plus travaillé que dansé. Et à vingt-deux heures, il fallait être rentrées, c'est qu'on était surveillées !

« On a plus travaillé que dansé. »

À l'École ménagère, elle apprend une quantité de choses : faire la couture, s'occuper du ménage, laver la lessive dans la baignoire, acheter les légumes et la viande pour préparer

les repas :

– *Je devais faire un rôti en daube. Je ne savais même pas ce que c'était ! se souvient-elle en pouffant.*

Sa famille lui manque parfois, mais elle n'est pas seule et pas du genre à se plaindre. Pareil avec cette paire de souliers inconfortables dans lesquels elle ne tenait pas debout.

– *Grand-père avait planté des clous sous les semelles pour ne pas les user.*

Cette pratique, courante à Hérémence, n'est pas vraiment adaptée aux pavés de la ville de Sion ! Mais la jeune fille est débrouille et trouve rapidement une solution pour couvrir les clous et retrouver son équilibre.

À cette période, les rues pavées grouillent de militaires : on est en pleine Seconde Guerre mondiale. Madame Mayoraz se souvient très bien de ce jour particulier de la mobilisation en

Fragment d'histoire

Le 2 septembre 1939 a eu lieu la mobilisation générale en Suisse. Tous les hommes astreints au service militaire (plus de 400 000 hommes dans l'immédiat, jusqu'à 800 000 au plus fort des tensions internationales) doivent sans délai rejoindre leur contingent. Télégraphe, téléphone, courrier, affiches, radio, tocsin et même crieurs publics : tous les moyens sont bons pour faire circuler l'ordre de mobilisation, jusque dans les vallées les plus reculées.

1939. Elle vit encore à Hérémence :

– *Je me vois encore devant l'église : les hommes étaient appelés pour être envoyés sur les frontières ou en Suisse allemande, je ne sais plus. Tout le monde partait. Certains sont revenus parce qu'ils étaient trop âgés.*

En 1947, ses parents décident de déménager à Bex pour reprendre une ferme où les enfants auront aussi du travail. Rose a dix-neuf ans. Elle les suit :

– *Ce départ n'a pas bien réussi à papa, se rappelle-t-elle. Il ne s'est jamais vraiment habitué surtout à cause de la politique. Là-bas, ce n'était pas du tout la même chose. Et puis, nous étions passés d'un canton catholique à un canton protestant. Mais il en parlait peu : lorsque nous étions à table tous réunis, il nous faisait taire. Fallait manger, pas parler.*

« Lorsque nous étions à table tous réunis, il nous faisait taire. Fallait manger, pas parler. »

Un jour, alors qu'elle se promène avec ses sœurs dans les rues de Bex, elle croise le tenancier du restaurant situé un peu plus loin : il cherche quelqu'un pour le service. Elle se présente, se fait engager et apprend le métier sur le tas. La voici sommelière. Un métier qu'elle pratiquera toute sa

vie, d'abord à Bex, puis à la Brasserie de Montreux où elle retrouve Oscar, son copain d'enfance. Lui aussi a quitté son village, il travaille désormais à Genève, comme douanier. Leurs chemins ne se quitteront plus. Rose décide de le suivre dans la ville du bout du lac et les jeunes amoureux font déjà des projets de mariage. Mais la vie s'en mêle et tout ne se passe pas exactement comme prévu.

Ils pensaient que c'était la fin

Tout est planifié et les invitations sont expédiées lorsque soudain, la santé de monsieur Mayoraz se dégrade. Il doit se faire hospitaliser. Six mois. Six longs mois durant lesquels les pronostics des médecins sont bien peu optimistes. Son amoureuse s'organise pour trouver un emploi de sommelière et rendre visite à son

fiancé dès qu'elle a un jour de congé.

– À l'hôpital, tout le monde était très gentil avec moi. Ils pensaient que c'était la fin pour lui. Finalement, ce qui l'a sauvé, c'est lorsqu'il a demandé à prendre la cortisone. Enfin, je crois que c'était ça. À l'époque, on ne l'utilisait pas comme aujourd'hui. Après, je ne dis pas qu'il était guéri, mais ça allait beaucoup mieux.

La santé du jeune homme reste fragile et lorsqu'il a enfin l'autorisation de quitter l'hôpital, il ne peut plus assurer le travail à l'extérieur et les horaires irréguliers. Désormais, sa carrière dans les douanes se poursuit entre les quatre murs d'un bureau. Mais finalement, deux ans plus tard que prévu, le couple réuni peut enfin célébrer son mariage. Leur vie s'organise à Genève où ils vivent durant trente ans dans un petit appartement non loin de la gare.

– Ma foi, on n'a pas eu d'enfants. La vie a continué et puis maintenant on est là. Voilà. C'est tout, conclut madame Mayoraz, le regard perdu dans le vide.

Elle reste silencieuse et se masse doucement la gorge d'un geste machinal. Soudain, son front se marque d'un pli soucieux :

– On va voir s'il dort toujours.

Saisissant à tâtons son rollator, « ma Mercedes » rigole-t-elle, elle m'entraîne dans la chambre de son mari, juste de l'autre côté du couloir. Nous le retrouvons allongé tout habillé, les yeux ouverts, les mains croisées sur le ventre, visiblement contrarié d'être dérangé. Je les laisse en tête à tête après avoir demandé à madame Mayoraz si elle est d'accord que je revienne pour poursuivre son récit.

– Oui, revenez ! Normalement, on est toujours là, lance-t-elle avec chaleur.

*

Les réticences initiales de madame Mayoraz semblent s'être envolées. À chaque rencontre, elle semble replonger avec plaisir dans ses souvenirs et au fil de son récit, je la sens de plus en plus confiante. De temps en temps, sa voix fatiguée s'effiloche à la fin d'une phrase et les mots qui sautillent m'échappent.

– Mais c'est trop mélangé ce que je raconte. Qu'est-ce que vous allez sortir avec tout ça ? s'inquiète-t-elle parfois.

Les souvenirs mélangés permettent toutefois de tisser peu à peu le parcours de sa longue vie. Les deux gamins du val d'Hérens vivent ensemble à Genève durant trente ans. Jusqu'à ce que les problèmes de santé d'Oscar l'obligent à prendre une retraite anticipée.

– Mon mari avait cinquante ans. Ça a été dur pour lui de se retrouver comme ça, sans activité. Et puis, après tout ce temps, il ne pouvait plus se sentir dans cette ville.

Ils décident de revenir en Valais et s'installent à Sion où Oscar se découvre une passion et un talent pour fabriquer des cuisines. Il passe le plus clair de son temps dans son garage où il a aménagé un atelier :

– À l'époque, c'était la mode de retaper les chalets : tout le monde lui demandait une cuisine. Qu'est-ce qu'il en a fait ! Pendant ce temps, j'allais faire des visites pour aider des personnes en difficulté.

Le couple achète et retape un appartement à Euseigne dans lequel ils passent plusieurs mois chaque année. L'hiver, ils dévalent les pistes de ski, aussi longtemps que leur santé le leur permet. Et lorsqu'ils doivent se résoudre à ranger définitivement leurs lattes, ils découvrent les joies des hivers sous le soleil du Sud au bord de la mer, traversant désormais la saison froide en Espagne, puis en France.

Hélas, la santé d'Oscar se dégrade encore. Son épouse fait tout ce qu'elle peut pour l'aider, en plus de s'occuper du ménage, des courses... Mais avec sa vue qui se péjore sérieusement, cela devient très compliqué :

– Je n'arrivais plus à m'occuper de tout toute seule. Alors, lorsqu'il a dû se faire hospitaliser, j'ai décidé de prendre une chambre ici.

Ainsi, Rose Mayoraz entre à St-François à l'âge de nonante ans, rejointe par son mari quelques mois plus tard.

– Quand on entre ici, on sait bien comment on en sort. Je ne sais pas comment ça va se passer, le jour où on s'en ira. On ne veut



*quand même
pas partir les
deux en même
temps ?*

Elle rit et répète tout doucement :

– On attend. On attend de partir.

*

Un jour, notre entrevue prend une tournure qui me désarçonne dès les premiers mots échangés.

– Tu es venue seule ? constate-t-elle presque surprise lorsque je rentre dans sa chambre.
– ... ?

Elle pose sur moi ses yeux qui ne voient plus bien et je suis surprise par la douceur qui s'y reflète.

– Ça te va bien ce jaune, ajoute-t-elle doucement en jetant un coup d'œil en direction de la porte. *J'ai cru qu'il y avait encore quelqu'un. J'attendais du monde tu vois. Je croyais que vous seriez trois.*

Je lui réponds que je suis venue seule tout en sortant doucement mon cahier et mon stylo de mon sac.

– Tu as apporté des choses ? Maman m'a amené cette valise. Elle désigne le sommet de son armoire. Mais comment veux-tu que j'aille là-haut ?

Je regarde sur l'armoire. Je ne vois rien. Prise au dépourvu, je demande :

– Elle vous a apporté une valise ?

Un ange passe. Je crains d'avoir dit une bêtise, lorsqu'elle me lance :

– Tu me vousoies maintenant ?
– Euh... quelle formule souhaitez-vous que j'emploie ?
– Mais enfin, tu es ma sœur tout de même, non ?

La visite qu'elle attendait n'était pas la mienne ! Lorsque je lui redis qui je suis, elle me situe sans hésitation :

- Ah, j'ai cru que c'était Marceline. J'attends sa visite, on verra bien. Tu vois, les visites, on en a tellement été privé avec cette maladie où on ne peut pas se toucher... Ça finit par nous tomber dessus. Bah, pour finir, on n'y pense plus. C'est normal, il faut s'écarter les uns des autres et porter ce truc-là pour se protéger, comme tu as toi.
- Oui, c'est une drôle de situation.
- Je ne sais pas si ça continue, poursuit-elle. Je regarde un peu les informations à la télévision, mais comme je ne vois pas, tout se mélange et j'oublie tout de suite. Avant, on pouvait sortir boire un café ou manger en bas. Maintenant, ils ne nous laissent plus. Et puis si je veux téléphoner, je dois demander de l'aide pour faire le numéro. Et si personne ne répond, il faut recommencer, mais ils sont déjà repartis.

Après un temps de réflexion, elle ajoute :

- Enfin, je n'ai pas tellement de téléphones à faire non plus.

L'aventure avec les gamins

Renonçant à attendre les autres visiteurs, elle s'assied dans son fauteuil et se lance dans le récit non pas de ses souvenirs lointains, mais d'une aventure qu'elle vient de vivre la nuit dernière. Il lui en reste des impressions et des images très claires et si précises qu'il en devient difficile de distinguer le rêve de la réalité. La symbolique de son voyage nocturne me bouleverse.

- Hier, j'ai eu l'aventure avec les gamins. Ils étaient trois. Ils sont venus me chercher et m'ont amenée dans une salle pleine de monde. C'était une église. J'essayais de trouver une place assise, mais impossible, il y avait tellement de monde, tous serrés les uns contre les autres. Pour finir, je suis allée dans le confessionnal. Là, il n'y avait personne, j'étais bien. Ensuite, ils ont préparé une belle table pour me donner à manger.

Elle raconte son récit avec moult détails, encore remplie des images de sa nuit d'aventures :

- J'avais un peu froid, j'étais partie avec juste ma combinaison et mes petits souliers, je ne savais pas qu'on resterait là. Pour finir, j'ai dit, faut quand même voir pour rentrer. Mais ils n'arrivaient plus à faire démarrer la voiture. Finalement, c'est le petit qui a réussi. Quand je suis arrivée, c'était cinq heures du matin, il était temps de se mettre vite au lit ! Et je me suis réveillée ici, dans cette chambre.

Elle se tait un instant, puis, reprend avec une pointe de mauvaise humeur :

- Ici, ils prétendent que je suis tombée. Ils m'ont contrôlé la tension et tout. Mais je vais bien. Je sais que je ne suis pas tombée, je suis partie !

Dans quel univers est-elle partie ? Elle évoque encore un cheval blanc qui lui est apparu durant ce voyage. Un cheval qu'elle avait déjà évoqué lors d'une précédente rencontre. Quand elle était gamine, à Hérérence, plusieurs familles se le partageaient pour aider aux travaux des champs.

- Mais voilà, je parle, je parle... Au début, j'étais sûre que c'était Marceline qui était là.
- C'est de ma faute, je ne me suis pas bien présentée.
- Mais j'oublie tout de suite...



Son regard se perd soudain derrière moi. Elle semble voir quelque chose.

- Ils sont là de nouveau. Vers le lit.

Je me retourne, mais mes yeux ne voient rien.

- Il y a le gamin. Et un jeune homme qui écrit.

Elle se lève, s'approche de son lit et demande poliment, mais fermement, aux visiteurs de partir :

- Monsieur, c'est chez nous ici. Qu'est-ce que vous faites là ? Vous partez.

Quelques instants s'écoulent. Je lui demande alors s'ils lui obéissent.

- Oui. Ils partent. Ou ils se cachent.

Elle rigole un peu, sans avoir l'air plus dérangée que ça par ces visiteurs.

En la quittant ce jour-là, je jette un coup d'œil sur le lit et au sommet de l'armoire, cherchant à distinguer quelque chose que je ne peux pas voir. Pendant que Rose répète mon prénom à plusieurs reprises comme pour bien se le mettre en tête, je me questionne : et si, avec ses yeux qui ne voient plus bien, elle pouvait distinguer des choses que nous ne sommes pas capables de voir ? Et si, à cette période si particulière de sa vie, elle avait accès à une dimension qui nous échappe – peut-être ? Aucune réponse. Aucune certitude.

*

Après cette visite, j'apprends que Rose Mayoraz a été envoyée à l'hôpital pour faire quelques examens. Comme ils n'ont rien décelé d'anormal, elle est rentrée le jour même.

Je me réjouis de la revoir et me demande comment va se passer cette visite. La vieille dame m'attend, confortablement installée sur son fauteuil, les jambes surélevées, les pieds déchaussés. Elle porte un tailleur-pantalon gris ardoise qui lui donne un air très chic avec ses cheveux blancs éclatants. Je jette un regard furtif sur le lit et sur l'armoire, mais aujourd'hui, rien ne semble la perturber :

– *C'est pour les histoires ?* me demande-t-elle



en se redressant et en enfilant ses souliers.
Elle semble plutôt en forme.

– *J'étais à la gym douce ce matin, ça m'a fait du bien, me confirme-t-elle. J'aime bien y aller. Durant toute une période, ce n'était plus possible avec cette histoire de maladie.*

Alors que je lui partage mon plaisir de la voir en forme et si chic dans son tailleur, elle palpe l'étoffe de son pantalon :

– *Ah, je ne sais pas, je ne me vois pas. Je crois que je flotte un peu dedans !*

Aujourd'hui, je vais lui lire son récit. J'ai laissé le passage de son « voyage nocturne avec les gamins » et je m'inquiète un peu de savoir comment elle va réagir. Sera-t-elle d'accord que nous le laissions ? Non seulement, elle est d'accord, mais en plus, elle insiste sur nombre de détails dont elle se souvient parfaitement, comme si cela venait de se passer.

– *Je me souviens, je vous ai prise pour Marceline ce jour-là.*

Dans le brouillard de ses souvenirs récents généralement flous, cet épisode semble resté gravé, comme un îlot de clarté.

– *Je vous ai raconté tout ça ? s'étonne-t-elle lorsque j'arrive au bout de ma lecture.*

Quelque chose semble la chiffonner. Elle finit par dire :

– *Ce qui m'embête, c'est tous ces Rose Mayoraz par-ci, Rose Mayoraz par-là... Je trouve qu'on parle beaucoup de moi...*

Ses paroles résument si bien la pudeur et la modestie de cette femme plus habituée à porter son attention aux autres qu'à en être le centre. Elle finit par apprivoiser l'idée d'être le personnage principal de son récit de vie et même à se faire photographe, choisissant ce jour-là son tailleur bleu turquoise qui la rend plus lumineuse encore.

Quand il est temps de nous quitter, elle insiste pour m'accompagner jusqu'à l'ascenseur avec sa « Mercedes ». Elle me conduit à travers les couloirs du home avec un plaisir évident, profitant de quelques détours pour me faire visiter

l'étage. Me laissant guider, je repense à la petite fille qui conduisait les enfants du village sur les sentiers d'Hérémece qu'elle connaissait comme sa poche.

– *Revenez quand vous voulez, me lance-t-elle. En principe, on est toujours là.*

Les portes de l'ascenseur se referment et je la vois déjà retourner d'un pas lent, mais assuré, rejoindre son mari. @

Oscar Mayoraz est décédé le 27 avril 2022.

En automne 2022, Rose Mayoraz réside toujours à la Maison St-François. Elle attend.



Et aussi, à St-François

DU BÉNÉVOLAT

Donner de soi-même et en récolter de la joie.

rencontrer

recevoir

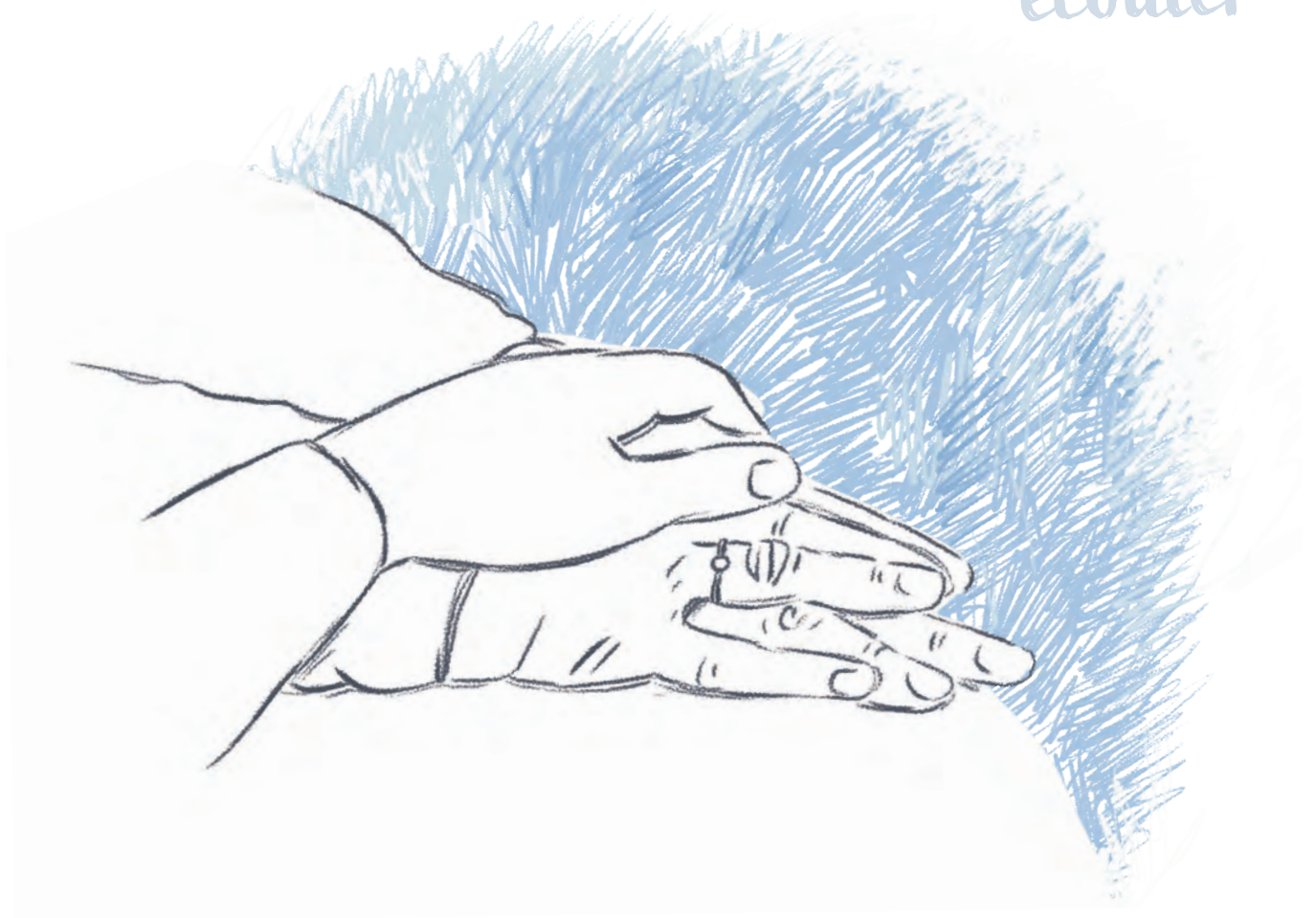
aider

offrir

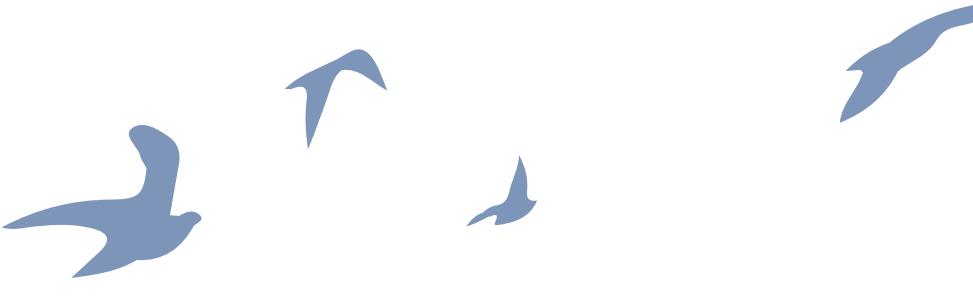
accompagner

échanger

écouter



Béatitudes d'une doyenne



Heureux êtes-vous qui êtes venus saluer mes 90 berges !

Heureux êtes-vous quand vous répétez pour mes oreilles sourdingues !

Heureux êtes-vous lorsque votre pas ralentit pour rejoindre le mien !

Heureux êtes-vous quand vous vous taisez lorsque je répète trois fois la même chose !

Heureux êtes-vous quand vous accourez quand j'ai besoin d'un service !

Heureux êtes-vous quand vous m'expliquez longtemps pour que je comprenne vite !

Heureux êtes-vous quand vous ne m'en voulez pas quand je mets mon pied dans la caisse du chat !

Heureux êtes-vous quand vous m'invitez à partager une sortie familiale ou une fête !

Heureux êtes-vous quand vous me téléphonez pour rompre ma solitude !

Heureux êtes-vous quand vous délaissez l'ordinateur pour jouer aux cartes ou faire un scrabble avec moi !

Heureux êtes-vous qui croyez encore à mon passé fané !

Heureux êtes-vous car vous aussi, pour votre bonheur, vous entrerez dans le royaume des vieux !



Texte de
Jeannette Perrier,
née en **1914**,
doyenne du canton
du Valais

Merci...



Mon immense gratitude va aux pensionnaires de la Maison St-François qui ont accepté de se lancer dans ce projet :

Charly Favre et son épouse Valérie, Jeanette Perrier, Monique Morard, Pascal Thurre, Marie-Louise Boven, Anne-Marie Follonier, Bernard Gailland, Alodie Richard, Noëlle Bécquelin, Rose Mayoraz et son époux Oscar.

Ainsi qu'à sœur Anne-Françoise.

Les moments partagés en leur compagnie et leurs récits ont été de véritables leçons de vie et une source de cheminement intérieur.

Merci aussi :

- aux familles croisées dans les couloirs, pour leur ouverture et les clin d'œil partagés ;
- à Danielle Micheloud pour le partage de ses souvenirs, elle qui a vécu plus de septante ans à côté de la Maison St-François – et pour ses délicieuses confitures.

Mes remerciements vont également à toutes les équipes de la Maison St-François : chacune et chacun dans son domaine m'a guidée, avec un petit mot, un sourire, une présence discrète, une information. Merci en particulier :

- à celles et ceux qui ont pris le temps d'aider les pensionnaires à se préparer avant nos entretiens et les séances photos ;
- à Christel Campisi et à Chloé Jobin du service d'animation, qui m'ont étroitement soutenue tout au long de ce projet ;
- à Laurie Plomb qui m'a ouvert grand les portes de son univers « au fond du couloir à droite » ;
- à Lucienne Rey pour l'idée de ce projet, pour l'accompagnement, les relectures attentives et les remarques pertinentes et stimulantes ;

- au directeur Christian Rey pour la confiance absolue, l'ouverture, la disponibilité et le discret soutien au fil de ce chemin ;
- aux membres du Conseil de Fondation qui ont accordé leur confiance à ce projet.

Merci aussi :

- à Nathalie Jensen pour la supervision, les encouragements et les pistes évoquées au moment où il me semblait que je perdais le fil ;
- à mon entourage qui, durant ces deux dernières années, a partagé mon enthousiasme, mes questionnements et mes traversées intérieures parfois mouvementées.

Merci enfin aux petites fées qui ont participé à la création de ce livre :

- Vanessa Parisi pour ses photos pleines de spontanéité et de finesse ;
- Amélie Buri pour les illustrations, la mise en pages, la collaboration fluide et bien plus que cela encore ;
- Daisy Maglia pour sa relecture attentive, pointue et efficace.

Et un petit clin d'œil à ma grand-maman qui m'a tellement transmis juste avant de terminer sa propre histoire alors que j'écrivais celles-ci, et à toutes celles et tous ceux, où qu'ils soient, qui ont guidé ce projet à leur manière. ☺

Table des matières

Le mot de la présidente	3
Préface.....	5
Dans les coulisses	7
Il était une fois... la Maison St-François.....	11
Les métiers de St-François : les soins	22
Charly Favre – S’engager	23
Les métiers de St-François : l’administration.....	32
Jeannette Perrier – Durer.....	33
Se raconter autrement.....	43
Les métiers de St-François : le ménage.....	44
Monique Morard – Rire.....	45
Se raconter autrement.....	53
Les métiers de St-François : l’animation.....	54
Pascal Thurre – Explorer	55
Se raconter autrement.....	65
Les métiers de St-François : l’aumônerie.....	66
Sœur Anne-Françoise – Aimer.....	67
Les métiers de St-François : la cuisine.....	74
Marie-Louise Boven – Savourer	75
Se raconter autrement.....	83
Les métiers de St-François : le service technique.....	84
Anne-Marie Follonier – Accepter	85
Se raconter autrement.....	93
Les métiers de St-François : la lingerie.....	94
Bernard Gailland – Vibrer	95
Se raconter autrement.....	103
Les métiers de St-François : la coiffeuse.....	104
Alodie Richard – Chanter.....	105
Se raconter autrement.....	111
Noëlle Bécquelin – S’accrocher.....	112
Les métiers de St-François : la cafétéria.....	122
Rose Mayoraz – Veiller	123
Et aussi à St-François : du bénévolat.....	132
Béatitudes d’une doyenne	133
Merci.....	134

Impressum

Éditeur : Maison St-François, Sion

Rédaction et coordination : Nathalie Getz – corpsetesprit.ch

Photographies : Vanessa Parisi – parisivanessa.com

Conception graphique et illustrations : Amélie Buri – amelieburi.ch

Correction : Daisy Maglia – daisy-traductions.ch

Impression : Imprimerie Schmid, Sion

Tirage : 2000 exemplaires

Année : 2022

N° ISBN 978-2-8399-3785-6

© Maison St-François



Fragments de vies, fragments de vieux

La Maison St-François :
un siècle de destins croisés

1923 : la Maison St-François accueille ses premiers pensionnaires. C'est le troisième établissement du genre en Valais. Quelques semaines plus tard, les douze lits ne suffisent plus pour répondre aux nombreuses demandes qui affluent de tout le canton.

2023 : la Maison St-François dispose de 131 lits et le Valais compte plus d'une cinquantaine d'EMS. La population ne cesse de vieillir, nous vivons toujours plus longtemps...

Quelle place offrons-nous à nos aînés ? Une question cruciale que la pandémie a rendu plus criante que jamais. Et si nous les écoutions enfin, eux, les principaux concernés ? Nos aînés, nos « vieux » ont des choses à dire !

Ces récits recueillis durant les deux ans de la pandémie parlent de destins, mais aussi des difficultés, des plaisirs et des inévitables questionnements soulevés par ce dernier chapitre de leur vie. Des témoignages éclairants qui invitent à prendre du recul sur nos propres existences.

À propos des auteures

Nathalie Getz est journaliste et recueilleuse de récits de vie formée auprès de l'association Traces de Vie à Bruxelles. Cœuvrer pour plus de compréhension et d'ouverture entre les humains est un fil rouge qui guide ses différentes activités.

Vanessa Parisi est photographe. À travers son objectif, elle pose sur les gens et sur le monde un regard sensible, créatif et plein de spontanéité qu'elle accompagne d'un engagement entier et rigoureux.

Amélie Buri est illustratrice. Sa trajectoire dans les soins et ses voyages l'ont naturellement amenée à mettre sa sensibilité et sa créativité au service de projets qui touchent à l'Humain. Elle a également illustré une dizaine de livres jeunesse.



EMS
St-François



9 782839 937856 >